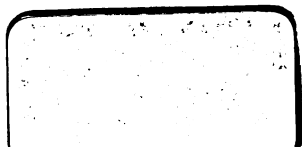



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



ŒUVRES COMPLETES
D'ALPHONSE KARR

LE LIVRE DE BORD

II

ŒUVRES COMPLÈTES
D'ALPHONSE KARR

PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY.

AGATHE ET CÉCILE	1	vol.
LE CHEMIN LE PLUS COURT	1	—
CLOTILDE	1	—
CLOVIS GOSSELIN	1	—
LA FAMILLE ALAIN	1	—
LES FEMMES	1	—
ENCORE LES FEMMES	1	—
FEU BRESSIER	1	—
LES FLEURS	1	—
GENEVIÈVE	1	—
LES GUÊPES	6	—
UNE HEURE TROP TARD	1	—
HISTOIRE DE ROSE ET DE JEAN DUCHEMIN	1	—
HORTENSE	1	—
MENUS PROPOS	1	—
MIDI A QUATORZE HEURES	1	—
LA PÊCHE EN EAU DOUCE ET EN EAU SALÉE	1	—
LA PÉNÉLOPE NORMANDE	1	—
UNE POIGNÉE DE VÉRITÉS	1	—
POUR NE PAS ÊTRE TREIZE	1	—
PROMENADES HORS DE MON JARDIN	1	—
RAOUL	1	—
ROSES NOIRES ET ROSES BLEUES	1	—
LES SOIRÉES DE SAINTE-ADRESSE	1	—
SOUS LES ORANGERS	1	—
SOUS LES TILLEULS	1	—
TROIS CENTS PAGES	1	—
VOYAGE AUTOUR DE MON JARDIN	1	—

ŒUVRES NOUVELLES D'ALPHONSE KARR

Format grand in-18.

L'ART D'ÊTRE MALHEUREUX	1	vol.
LE CREDO DU JARDINIER	1	—
LES DENTS DU DRAGON	1	—
DE LOIN ET DE PRÈS	1	—
DIEU ET DIABLE	1	—
EN FUMANT	1	—
L'ESPRIT D'ALPHONSE KARR	1	—
FA DIÈSE	1	—
LETTRES ÉCRITES DE MON JARDIN	1	—
SUR LA PLAGE	1	—
LA MAISON CLOSE	1	—
PLUS ÇA CHANGE	1	—
..... PLUS C'EST LA MÊME CHOSE	1	—
PROMENADES AU BORD DE LA MER	1	—
LA PROMENADE DES ANGLAIS	1	—
LES GAIETÉS ROMAINES	1	—
ON DEMANDE UN TYRAN	1	—
LA QUEUE D'OR	1	—
NOTES DE VOYAGE D'UN CASANIER	1	—

Coulommiers. — Typ. PAUL BRODARD.

LE

LIVRE DE BORD

SOUVENIRS — PORTRAITS
NOTES AU CRAYON

PAR

ALPHONSE KARR

DEUXIÈME SÉRIE



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15,
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1879

LE

LIVRE DE BORD

LV

LES FRÈRES ALFRED ET TONY JOHANNOT. — MORT D'ALFRED. — JULES JANIN. — LA FORÊT DE BONDY.

Quelques jours après, en effet, j'arrivai avec le portrait, que je devais rendre le soir même.

Je trouvai les deux frères à l'atelier; ils fermèrent leur porte et se mirent à la besogne; ils y travaillèrent tous les deux, et, quand je revins, Tony me dit :

— Voici les deux aquarelles; nous avons eu soin de faire la copie sur le même papier que l'original. La similitude est complète : l'auteur même du portrait s'y tromperait; gardez l'original, si vous voulez, et rendez la copie; personne ne s'en apercevra.

C'était, en effet, si exact, que j'eus besoin qu'ils me désignassent l'un et l'autre.

— Mes amis, dis-je, je garderai le vôtre, qui

consacrera, de plus que l'autre, le souvenir de votre amitié.

Le soir même, je rendis l'aquarelle, qui fut remise en place.

Quelques années plus tard, Alfred mourut. Au convoi, où l'affluence était très nombreuse, je marchais à côté de Tony, qui, plus d'une fois, dut s'appuyer sur mon bras. Au cimetière, il se présenta un incident triste : la fosse creusée à l'avance se trouva trop étroite ; il fallut retirer le cercueil et agrandir le trou. Je me trouvais à côté de la bière ; Jules Janin était de l'autre côté. Nous étions alors très sérieusement brouillés ; je dirai plus tard les causes de cette brouille. Nous nous regardâmes ; je le vis ému comme moi ; je lui tendis la main au-dessus du cercueil ; il prit ma main et la serra avec effusion. Cette réconciliation, qui n'eut depuis jamais de rechute, était un hommage rendu à notre cher mort.

Ce portrait m'était d'autant plus précieux que depuis quelque temps j'étais assez abandonné, du moins en apparence.

Des trois garçons de la famille, l'un était encore à Châlons, l'autre faisait son droit ; le frère, après une cruelle maladie, s'était décidé à suivre une carrière toute commerciale et était au Havre, où il faisait les études nécessaires pour pouvoir ensuite exploiter pour le mieux son petit capital ; les autres tantes et « la mère » de Grésillon ne me

cachaient pas qu'elles craignaient beaucoup que leur frère me rencontrât chez elles; la tante Sidonie, seule, était restée brave et constante : elle s'était expliquée avec son frère à mon sujet et avait avoué nettement l'amitié qu'elle avait pour moi et de laquelle je n'avais pas démérité; la dernière lettre que j'avais reçue de... Magdeleine datait déjà de longtemps; elle avait eu une dernière explication avec son père et lui avait dit : — Je ne me marierai pas malgré vous ; mais, si je ne l'épouse pas, je mourrai fille. Le père n'avait pas voulu lui dire à elle, mais avait dit à la tante Sidonie, avec mission de le lui rapporter :

« J'espère que ce petit roman s'effacera de lui-même; en tout cas, ils sont très jeunes tous les deux; si d'ici à quelques années le jeune homme a acquis une position, et si ma fille se montre aussi décidée, quoique cette union ne me convienne pas, il est probable que je céderai; mais je veux que jusque-là toute correspondance soit interrompue : j'en demande à ma fille la promesse formelle; s'ils s'aiment comme ils le disent et comme ils le croient, l'avenir est à eux; ils peuvent attendre.

Magdeleine avait fait la promesse exigée, mais sous la condition qu'elle m'écrirait une dernière fois et qu'elle recevrait une dernière lettre de moi.

Elle me fit part de ce qui se passait, et, en me renouvelant le serment de m'attendre, elle me dit :

— Nous tiendrons la promesse que j'ai faite; nous

ne nous écrirons plus ; quand nous sentirons quelque inquiétude, quelque découragement, nous relirons ces dernières lettres que nous échangeons aujourd'hui, certains, l'un et l'autre, qu'elles sont toujours l'expression fidèle de nos sentiments, et que, si nous nous écrivions, nous écririons la même chose. Travaillez ; occupez-vous de notre avenir, tout en songeant que, quelque modeste position que vous puissiez offrir à mon père, j'y serai heureuse avec vous ; je vous attends et vous attendrai toujours.

Je sus alors qu'elle avait refusé un mariage proposé.

Je ne voyais la tante Sidonie qu'à d'assez longs intervalles; elle aussi avait fait la promesse de ne nous donner ni aide ni encouragements, de laisser notre amour faire ses preuves. Elle-même, d'ailleurs, voyait beaucoup moins sa nièce, qui vivait beaucoup avec sa nouvelle amie.

D'ailleurs, la famille était dispersée, à la fois par la nouvelle existence des trois garçons sortis de la maison, et par de nouvelles relations que chacun avait nouées de son côté. On se voyait toujours, mais on ne vivait plus ensemble.

De mon côté, j'étais entré dans une existence toute nouvelle : je travaillais beaucoup ; je voyais beaucoup de monde ; mais surtout je continuais à ne vouloir parler de mes tentatives et de mes espérances que lorsqu'elles auraient pris un corps

et que le but serait au moins en vue, certain que j'étais que, loin de partager mes espérances, on les considérerait comme une folie et une preuve certaine que je n'arriverais à rien.

La tante Sidonie avait été malade et, pour achever sa convalescence, habitait la petite maison de la forêt de Bondy.

LVI

SOUS LES TILLEULS. — A CHEVAL. — LE VENDREDI. — LE BOIS DE VINCENNES. — LE HAVRE. — TIENS! UN SINGE!

Je travaillais avec ardeur à mon roman; quelquefois je lisais à Gatayes et à Édouard, qui venaient de temps en temps dîner avec moi, ce que j'avais écrit le matin; ça paraissait les intéresser; mais tous deux disaient :

— Ça intéressera-t-il les autres comme nous? Quelle part faut-il faire dans le plaisir que nous fait cette lecture à notre amitié pour toi, et à la connaissance que nous avons de la vérité des faits et des sentiments? D'un autre côté, ça ne ressemble pas du tout aux livres qui se font en ce moment et qui ont du succès; ça n'a pas l'air d'un roman, ça n'a même pas l'air d'être de la littérature; c'est écrit précisément comme tu parles, et ce que tu dis dans ton ouvrage, tu nous l'as déjà dit absolument de la même manière.

Ça ne me décourageait pas, ça ne m'influençait pas beaucoup; cependant cette inquiétude de mon

auditoire, jointe aux événements qui devaient bientôt arriver, contribua à rendre la fin du roman plus violente qu'elle n'eût été sans cela.

Quand le livre fut plus d'à moitié écrit, je livrai à Gosselin la partie du manuscrit terminée. Il avait été si enchanté du titre, qu'il m'avait demandé assez impertinemment si quelqu'un me l'avait fourni. Peut-être lui avait-on glissé dans l'oreille une sottise qui ne devait pas tarder à être dite tout haut dans le *Journal des Débats*.

Il lut et fit lire la partie du manuscrit que je lui avais donnée, et en tira, paraît-il, bon augure, car il vint chez moi me proposer de traiter pour un second roman, qu'il offrit de lui-même de me payer un peu plus cher.

Cette fois, mon but était atteint ; je pouvais me considérer comme assuré de vivre de ma plume, et offrir à mademoiselle *** une existence modeste, mais honorable, et un nom qui obtiendrait bientôt, peut-être, une certaine notoriété. — Je pouvais enfin lever un masque qui souvent m'étouffait, avouer un but presque atteint. Naturellement, c'était à la tante Sidonie que je devais d'abord dire mes bonnes chances ; c'était elle qui devait les communiquer à la fille et au père ; c'était d'elle que j'attendais des conseils pour me représenter au père.

Je décidai d aller à V***, où elle était restée depuis sa maladie, et d'y aller à cheval, avec Léon Gatayes.

Pour lui, il n'y avait besoin que de l'avertir.

Il commençait à être saisi de ce goût qui allait devenir une passion véritable, lorsque le système du célèbre écuyer Baucher ajouta à l'art de l'équitation tout l'attrait d'une science et porta les sentiments de quelques adeptes pour la science et pour le maître jusqu'à une sorte de fanatisme, si bien que je l'appelais « l'enfant de chœur de la religion Baucher ».

Gatayes était tout prêt à faire n'importe quoi qui pût se faire à cheval, et, si on lui avait proposé un voyage à la lune, sa première objection, peut-être la seule, eût été qu'on n'y pouvait aller à cheval.

J'en donnerai un exemple : un moment Baucher, avec son associé Pellier et quelques-uns de leurs écuyers, donnèrent au jardin de Tivoli de curieuses représentations de courses de bagues, de tournois avec combats, où l'on finissait quelquefois par s'animer au delà du programme. Eh bien, souvent un de ces chevaliers armés de toutes pièces, un des plus ardents, des plus acharnés, des plus... prenant la chose au sérieux, était Léon Gatayes, et bien des spectateurs l'ont applaudi alors à Tivoli, qui ne se doutaient guère que quelques jours auparavant ils l'avaient applaudi jouant de la harpe dans un salon, chez madame Récamier, chez madame Panckoucke, chez les frères Érard, etc.

A cette époque, d'ailleurs, et cela a à peu près

toujours duré depuis, il était convenu entre nous deux que chacun devait prêter à l'autre aide et assistance et se montrer prêt à toute proposition, sans jamais demander de raison et sans jamais s'étonner. Ce dernier point n'était pas le moins remarquable, parce que, pendant quelques années de notre jeunesse, nous nous proposâmes quelquefois des aventures toujours acceptées et dont je ne pourrai raconter que les moindres, c'est-à-dire celles où il n'est question que de nous deux et qui auraient pu fournir plus qu'un prétexte à un peu de surprise.

Nous avions établi que tous les vendredis, sans aucune exception, nous dînions ensemble chez moi. Tous deux doués d'un puissant appétit, nous l'étions également mal quant aux raffinements de la bonne chère, si bien qu'après avoir quelque temps cherché à varier ces agapes nous y renonçâmes et mangeâmes toujours un gigot, des haricots, du fromage et de la salade, ne nous apercevant qu'au bout de dix ans que c'était vendredi et que le gigot était réputé un mets gras, car nous n'avons à ce sujet que de l'indifférence et ne pratiquons pas cette contre-religion de prétendus athées qui a ses dogmes, ses austérités, ses macérations, son intolérance et son fanatisme. Ce n'est que très rarement, et par une faveur très spéciale, que nous admettions quelqu'un à ces dîners du vendredi.

La fidélité au vendredi empêcha une démarche qui aurait pu avoir une grande influence sur ma vie.

Après la publication de *Sous les tilleuls*, je fus un moment fort à la mode, et je fis quelques connaissances et entre autres celle du ministre de Bavière à Paris, M. Jennisson.

Il avait appris que j'étais de naissance légalement Allemand et Bavarois, — je n'ai été naturalisé qu'en 1848, — et il me pressa beaucoup de faire avec lui un voyage en Bavière, où « il était autorisé » à me dire que je serais reçu avec plaisir par le roi Louis, qui faisait alors des vers et devait faire plus tard des folies de poète.

Il m'invita à un grand dîner; cette invitation tombait un vendredi; je m'excusai en donnant la raison qui me faisait refuser; il fut piqué et me le montra. Je cessai de le voir et n'allai pas en Bavière.

J'ai eu depuis, trente ans plus tard, l'occasion d'en parler à ce même roi Louis, qui venait quelquefois manger des fraises dans mon jardin à Nice et qui se rappelait cette circonstance.

Un vendredi, Gatayes arrive et me dit :

— As-tu des projets pour ce soir?

— Non.

— Alors j'en ai un; il fait un temps magnifique, la lune est pleine, je te propose une promenade à cheval dans la forêt de Vincennes.

— Volontiers.

— Eh bien, en ce cas, il n'y a qu'à ne pas envoyer Varaï décommander deux chevaux qu'on nous amènera du manège à dix heures et demie.

Nous dînons ; à dix heures et demie, nous montons à cheval et nous gagnons la forêt : c'était en effet splendide ; vers minuit, Gatayes prend une allée qu'il semblait connaître et me dit : — J'ai deux mots à dire dans cette maison cachée sous les arbres. Il descend, me donne la bride de son cheval, s'enfonce sous les arbres et revient à trois heures du matin.

Je ne lui dis pas un mot ; il remonte à cheval ; nous parlons d'autres choses, et nous rentrons dans Paris ; en le quittant, je lui dis simplement : — Je mets cela à ton compte.

— Naturellement, répond-il. Et ce fut fini.

Dans une lettre récente, il me rappelait ces jours-ci un autre épisode.

A cette même époque, nous allions quelquefois ensemble au Havre et de là à Étretat ; un jour que nous devions partir, un obstacle imprévu retint Gatayes, qui vient me l'annoncer tristement ; je pars seul ; arrivé au Havre, je descends à un hôtel où nous couchions d'habitude ; on n'allait pas à Étretat aussi vite ni aussi facilement qu'aujourd'hui ; je me couche, et je m'endors dans une chambre à deux lits qui nous était réservée ; au milieu de la nuit, je suis réveillé par je ne sais quel bruit ;

je vois la chambre éclairée par une bougie, et devant l'autre lit un homme debout, changeant de chemise; c'était Gatayes, qui avait envoyé promener l'obstacle qui le retenait, était parti quelques heures après moi, me rejoignait au Havre, se couchait avec le moins de bruit possible, se réjouissant de la surprise que j'éprouverais en le trouvant là à mon réveil; il est très grand et était alors mince et maigre; je regarde; je dis froidement : — Tiens! un singe! je me retourne vers la ruelle de mon lit et me rendors; il s'endort également, et nous ne nous expliquons que le lendemain.

LVII

LA MARNE. — SOUS UN MOULIN.

A une autre époque, longtemps après, nous pêchions, Léon Gatayes et moi, des perches et des barbillons dans la Marne; mon chien Freyschütz était avec nous. Nous nous engageâmes dans un petit bras de la Marne qui nous était tout à fait inconnu; il y avait peu d'eau, et mon canot touchait quelquefois le fond ou était arrêté dans les herbes; je le conduisais à la gaffe, car les avirons s'empêtraient dans les algues. Il y avait là des fleurs aquatiques de toutes sortes : le jonc fleuri avec sa couronne rose, les nénufars jaunes, les *vergiss-mein nicht* bleus, les petites renoncules aquatiques blanches; les libellules voltigeaient sur les fleurs, et les martins-pêcheurs au plumage vert véronèse s'élançaient d'une rive à l'autre comme des flèches rapides dont l'œil ne distinguerait que l'empennage.

Nous descendions dans l'eau, et nous traînions

nos *trubles* sous les herbes, asile des perches; il vint un moment où le canot fut tout à fait engravé. Nous agitâmes une question : « Pousserons-nous en avant, ou retournerons-nous? » Un examen fait par des yeux exercés nous fit voir qu'à cinquante pas l'eau devenait plus profonde; l'eau faisait moins de bruit, et il n'y avait plus d'herbes aquatiques que sur les bords; nous prîmes le parti héroïque de porter le canot au delà du sable, et nous nous remîmes en route à l'aviron. Le courant était rapide, l'eau profonde cependant.

Tout à coup Gatayes me dit :

— Entends-tu quelque chose?

— Oui, c'est comme le bruit d'une chute d'eau, sans doute, un moulin.

— Alors notre sort est écrit : nous servirons à l'alimentation de nos compatriotes; dans un quart d'heure, nous serons réduits en farine, son et recoupe, nous, Freyschütz et le bateau.

— Il doit y avoir une division du bras de rivière.

— C'est douteux; la rivière qui nous porte ne paraît pas avoir le moyen d'avoir deux lits.

— Allons toujours; nous verrons bien; on ne peut pas être réduit en farine sans s'en apercevoir.

— Allons!

Nous continuons. Le bruit de la chute devient plus distinct; mais on n'entend pas le bruit ca-

dencé des roues. Enfin nous arrivons et nous voyons un vrai moulin placé sur le seul petit bras de rivière qui nous portait rapidement vers lui. La chute était d'autant plus haute qu'il y avait peu d'eau dans la rivière. Seulement, le moulin ne marchait pas; la roue à palettes était soulevée au-dessus de l'eau; nous gagnâmes une des rives, et nous amarrâmes le canot à un arbre pour tenir conseil.

Il n'y a pas d'autre issue que le moulin et la route qui nous a amenés; la chance prévue par Gatayes de notre transformation en pain, nous, Freyschütz et le bateau, nous fait tout d'abord renoncer au projet de continuer à descendre le courant.

Mais, d'autre part, nous nous rappelons la fatigue que nous a donnée le transport du canot par-dessus le banc de sable et les bas-fonds que nous avions franchis péniblement auparavant. Quoique nous eussions les jambes dans l'eau, la sueur dégouttait de tout notre corps, au point qu'un moment nous espérâmes qu'elle allait peut-être contribuer puissamment à rendre la rivière navigable, et encore! Nous descendions le courant; il va falloir le remonter, c'est-à-dire que nous allons trouver hostile notre allié puissant de tout à l'heure.

Ajoutons que nous avons en plus la fatigue du premier trajet et en moins l'ardeur de l'inconnu; en descendant le courant, nous serons réduits en farine; en le remontant, nous serons fondus en eau.

Un moment, un plan se manifesta timidement : aller chercher des gens du moulin pour nous aider à remonter le canot; mais ce projet fut à l'instant rejeté comme honteux et déshonorant; ce serait nous conduire en *amateurs*, en *bourgeois*, en *messieurs*.

A cet instant, une petite gaffe nous échappe; elle tournoie, gagne le courant et le suit; quand nous nous en apercevons, il est déjà trop tard pour la rattraper. Nous la suivons des yeux; elle s'engage dans le canal, qui va toujours se rétrécissant; elle touche une des piles de bois, tourne deux ou trois fois, est prise par la chute, passe sous la roue, disparaît dans l'écume, puis reparaît plus loin dans une eau calme.

— Tiens, mais c'est une idée! dit Gatayes.

— Examinons l'idée de la gaffe! Elle est plus étroite et moins longue que le canot; mais le canot est plus haut; trouvera-t-il l'espace suffisant entre la roue et l'eau?

— Oui, et même un peu davantage.

— Pas beaucoup.

— Seulement, la gaffe a tournoyé, et son choc contre la pile, qui n'a fait que remettre la perche de bois dans son chemin, mettra le canot en morceaux.

— C'est vrai; mais le canot sera dirigé.

Nous hésitions, lorsque nous voyons deux figures blanches de farine aux lucarnes du moulin.

Ces gaillards-là doivent rire de nous.

Nous examinons silencieusement la situation : la

largeur du canal, elle est plus que suffisante pour le bateau, à condition qu'il restera bien droit; l'espace entre l'eau et la roue, il est suffisant pour le bateau; mais la roue crèvera toute poitrine, coupera toute tête qui dépasseront les tolets.

L'opération est possible si l'on ne se trompe pas; le point difficile est de diriger le canot et d'être couché au fond au moment où il passera sous la roue.

L'examen fait, Gatayes me dit :

— Ça y est-il?

— Ça y est!

Nous démarrons, et nous voici dans le courant. Je tiens les avirons; le canot descend la pointe en avant; je rame, la face au moulin, pour le maintenir droit; mais, de loin, vu la position, on peut et on doit croire que le courant m'entraîne malgré moi. C'est l'opinion des meuniers, car ils crient et nous font des signes.

Nous voici dans la partie la plus resserrée; là, il n'y a plus à hésiter; je ne pourrais plus remonter le courant. Gatayes se tapit au fond du canot avec Freyschütz, qu'il tient étendu à côté de lui.

Nous approchons : la pointe du canot est sous la roue; je ne me baisse pas encore, car le canot tournerait, toucherait et serait mis en pièces; je le maintiens droit avec les rames. Je vois bien alors qu'il n'y a juste que la hauteur du canot; la première moitié est sous la roue; je donne encore un

dernier coup d'aviron, et je me jette à plat au fond. Le bateau, la pointe en bas, passe droit sous la roue et franchit la chute. Je me relève pour porter tout mon poids à l'arrière, car l'eau et l'écume étaient déjà un peu entrés par l'avant; le canot se redresse.

Sans dire un mot, sans regarder derrière nous, nous nous remettons en place; nous voulons montrer aux figures blanches des lucarnes une indifférence complète, comme si nous faisions le même coup tous les jours.

Nous ne tardons pas à être emportés au loin et à retrouver le grand bras de la Marne.

Là je dis :

— Eh bien! c'est réussi.

— Oui; et recommencerais-tu?

— Non.

— Ni moi non plus; mais ça a été bien exécuté; les meuniers n'ont pas dû nous prendre pour des *messieurs*.

Je m'aperçois ici que je me jette dans des chemins de traverse et que je retarde le moment de rappeler le souvenir d'une grande et profonde douleur qui a jeté sur ma vie, pendant de longues années, comme un crêpe funèbre, et, de plus, a changé complètement ma destinée.

Il faut pourtant y arriver.

LVIII

EN ROUTE POUR V***. — MÉSAVENTURE HIPPIQUE. — TE RAPPELLES-TU?

Je ne dirai pas quels rêves m'absorbèrent en attendant le jour fixé pour notre départ à V***. J'allais rentrer dans cette petite maison où je l'avais vue la dernière fois, cette petite maison que j'avais quittée triste et comme frappé de sinistres pressentiments, cette petite maison d'où était sortie la sentence de mon exil. J'allais, après plusieurs années, y rentrer le cœur plein de joie et d'espoir. J'allais y porter « la bonne nouvelle » à la tante Sidonie, qui se hâterait de la propager. Puis, je voyais, dans un avenir prochain, se réaliser notre projet de rentrer encore une fois ensemble, elle et moi, dans cette chère petite maison, mais pour n'en plus sortir; car c'était le nid que nous avions choisi et fixé depuis longtemps pour y cacher notre vie, notre amour, notre bonheur.

Au jour et à l'heure convenus, nous montons à

cheval et nous partons pour V***. C'était une course de trois heures en marchant bien, et nous marchions bien. Je parlais rarement; mon esprit et mon cœur nageaient dans le bleu. Gatayes, qui alors fumait beaucoup, faisait succéder un cigare à l'autre. Nous allions à un trot régulier très allongé et aussi vite que possible.

J'ai écrit, il y a quelques jours, à Gatayes, pour lui demander ses souvenirs à propos d'un incident de ce voyage qui aurait bien pu le rendre très court.

Voici sa réponse :

« Si je me rappelle!... Mais, en y pensant, je vois encore la scène : tu sais si j'ai vu assez de ces drames hippiques (sans compter ceux où j'ai été acteur); eh bien, je n'en ai jamais vu de semblable.

» Tu vas voir si je me rappelle :

» Le beau temps avait succédé à de longs jours de pluie qui avaient changé en cloaques les bas-côtés des boulevards extérieurs, que nous suivions pour gagner le canal Saint-Martin, et de là la forêt de Bondy et V***.

» De nombreux troupeaux de bœufs, qui avaient piétiné dans ces cloaques, en s'y enfonçant plus profondément chaque nuit, avaient rendu ces « bas-côtés » absolument impraticables.

» Pendant les pluies, les voitures, charrettes et piétons avaient dû se résigner au milieu de la route, qui avait au moins un fond de quasi-pavage,

et Dieu sait ce qu'était alors le pavé des boulevards extérieurs!

» Le beau temps, la sécheresse n'apportèrent d'autre changement à cet état de la route, qu'en métamorphosant les fondrières en myriades de buttes solides.

» Nous venions de parcourir au grand trot une partie du boulevard respectée par les bœufs, lorsqu'en arrivant à je ne sais quelle barrière nous tombons sur leur terrible piste.

» Éblouis par le soleil, nous confondions tout d'abord les petites buttes en question avec les ombres parties des feuilles d'orme qui, jusque-là, avaient jonché la route.

» Aussi ton cheval, ayant fait une faute et buté, et l'impulsion de l'allure aidant, tu passas comme une flèche par-dessus la tête et l'encolure de la bête qui venaient de disparaître devant toi.

» Je vois encore cette chute mémorable; lancé comme par une catapulte, tu venais de faire une culbute dont ton chapeau seul avait souffert.

» Au moment de te relever, tu vois ton cheval qui, en équilibre sur l'encolure, la queue en l'air et les jambes postérieures droites et tendues comme les mâts d'un brick, décrivait lentement un immense demi-cercle; lui aussi faisait la culbute, et quelle culbute!

» D'un coup d'œil tu vois le danger : la croupe va t'écraser.

» Les rôles sont intervertis; c'est la croupe du cheval qui va s'asseoir sur les reins du cavalier.

» Tu n'essayes pas de te relever; il n'y avait pas le temps.

» Tu fais, volontairement cette fois, une seconde culbute, puis une troisième avec une agilité de clown. Cette troisième culbute te met décidément hors de danger, lorsque le cheval vient s'étaler précisément à la place où il avait commencé par t'étaler toi-même et où il t'aurait nécessairement broyé. A chaque culbute, tu regardais où en était celle du cheval, et tu en faisais une autre pour t'éloigner.

» D'abord, j'avais eu peur; mais quand je compris que tes sauts de carpe, très bien mesurés, allaient te placer hors de portée de l'animal, et que l'homme qui les exécutait n'était pas blessé, du moins grièvement, je fus pris d'un fou rire, qui me reprend en écrivant ceci, car je vois la scène, la plus belle chute qui ait été faite depuis qu'on tombe de cheval, comme si j'y étais, et qui fait faire des zigzags à ma plume.

» Enfin, tu te relèves, tu relèves ton cheval, tu remontes dessus, un peu froissé, un bras un peu meurtri, mais riant comme moi, et nous nous remettons en route.

» LÉON GATAYES. »

LIX

ARRIVÉE A V***. — JE TOMBE DE PLUS HAUT
QUE DE MON CHEVAL.

Nous arrivons à V***.

A la porte de la petite maison, je dois m'arrêter un moment.

Mon cœur battait à rompre ma poitrine ; je sonne, je descends de cheval, je donne ma bride à Gatayes ; une servante vient m'ouvrir.

— Madame ***?

— Elle est en haut ; montez.

Je monte en trois bonds ; je vois la tante Sidonie, je la prends dans mes bras, je l'embrasse avec effusion ; elle reste froide et comme stupéfaite ; je le remarque à peine.

— Enfin, dis-je, me voilà ! Me voilà, chère tante, me voilà triomphant et heureux...

Elle se dégage de mes bras, elle a l'air effaré, je continue cependant :

— J'ai tenu ma promesse, j'ai une position. Magdeleine est à moi.

La tante Sidonie se recule et, d'une voix émue, me dit :

— Ah! mon pauvre ami, Magdeleine est perdue pour vous.

— Elle est morte?

— Non, pis que cela : elle est mariée depuis quinze jours.

Je jette un cri, je tombe assis sur un fauteuil, j'étouffe.

Et je répète ce mot : — Mariée, mariée!

Et puis ma vie est suspendue ; je ne respire qu'à de longs intervalles ; je ne sens presque plus rien, si ce n'est que j'étouffe.

La tante Sidonie s'est assise auprès de moi, elle prend ma tête dans ses mains et l'appuie sur sa poitrine, je m erelève d'un bond :

— C'est vrai ce que vous me dites là, ce n'est pas une épreuve?

— Hélas! rien n'est plus vrai.

— Mais on l'a jouée, on a usé de violence.

— Non, elle a consenti.

— Et ses serments...

— On lui a dit que vous demeuriez à Montmartre avec une femme qui a pris votre nom; elle a pris des informations; c'était vrai.

— Mais vous, vous saviez que ce n'était pas vrai, vous saviez bien que c'était ma mère.

— Je n'ai su cette calomnie qu'après le mariage, et alors je n'ai rien dit; à quoi cela eût-il servi?

— Cela eût servi à ne pas lui laisser croire que j'étais parjure le premier et qu'elle était excusable.

— Mon ami, oubliez-la; vous êtes jeune; vous trouverez plus tard une autre femme plus fidèle, plus digne d'un amour comme le vôtre; elle s'est mariée très volontairement; elle a épousé le frère de son amie. Moi j'ai fait semblant d'être malade pour ne pas assister à la messe.

— Mais pourquoi ne m'avez-vous pas averti?

— A quoi bon? On se défiait de moi, on ne m'en a parlé que quand c'était irrévocablement décidé; qu'auriez-vous fait? quelque violence inutile? Je voulais vous écrire, vous dire de venir me voir, vous préparer à apprendre votre malheur, puis j'hésitais, je reculais chaque jour.

— Mariée! Mariée! adieu!

Je quitte brusquement la tante Sidonie.

Je cours dans les chambres de la petite maison; je revois les places où nous avons été assis à côté l'un de l'autre.

Ils viendront ici; ils y sont peut-être venus... ensemble.

Je répète ce mot : « Ensemble, » avec fureur.

Je sors; je remonte à cheval; je dis à Gatayes :

— Tout est perdu, tout est fini; laisse-moi seul.

J'enfonce les éperons dans les flancs du cheval, je pars à un galop effréné : Gatayes essaye d'abord de me suivre, puis est forcé d'y renoncer.

. . . .

. . . .

LX

ÉLÉONORE DE VAULABELLE. — JULES JANIN. — UNTER DEN LINDEN. — UNE PETITE GUERRE. — LE CHEMIN LE PLUS COURT ET LE CHEMIN DE TRAVERSE. — QUELQUES LETTRES DE JULES JANIN. — SA MORT. — HAREL. — MADEMOISELLE GEORGES.

..... Je viens de déchirer quelques pages dans lesquelles j'avais essayé de peindre l'état de mon âme sous le coup qui m'avait frappé, mes alternatives de prostration et de projets violents ; ce qui me sauva, ce fut d'avoir mon livre à finir ; il me semblait que j'élevais un monument à cet amour mort, et, comme la femme de Mausole, j'amusai ma douleur en cherchant à rendre ce tombeau splendide. J'avais écrit à Gatayes de me laisser seul pendant quelques jours ; il respecta à moitié ma volonté, et mon livre *Sous les tilleuls* se trouva terminé. . . . .

Au *Figaro*, Éléonore de Vaulabelle se chargea d'en parler, et Janin, qui avait passé du *Figaro* à *la Quotidienne* et de *la Quotidienne* aux *Débats*, qu'il ne devait plus quitter, avait offert de faire

« l'article » sur *Sous les tilleuls* dans ce journal, qui avait alors une très grande importance politique et littéraire; j'en donnerai deux preuves :

En politique, il passa pour avoir beaucoup contribué à renverser le gouvernement de la Restauration, en imprimant un article qui se terminait par ces mots :

« Malheureux roi! malheureuse France! »

On lui fit un procès, et le gérant fut condamné à l'amende et à la prison.

En littérature, le *Journal des Débats*, qui avait commis d'étranges palinodies, qui était accusé de recevoir du gouvernement une grosse subvention et s'en défendait assez mal, conserva cependant, pendant de longues années, et son influence et ses abonnés, parce qu'il était « si bien écrit »; nôtez que cette appréciation était répétée surtout par des gens parfaitement incapables de la faire eux-mêmes.

Vaulabelle fut de très bonne foi très enthousiasmé du livre et surtout très heureux; ces deux sentiments produisirent un article très élogieux, un peu emphatique, un peu exagéré, et qui pouvait facilement agacer les lecteurs « grincheux ». Je le remerciai, comme il était juste de le faire; mais j'en étais un peu embarrassé et inquiet. Quant aux *Débats*, au lieu d'un article favorable de Janin, on y publia un article d'un saint-simonien, dont j'ai, je crois, oublié le nom, article qui constituait

ce que, en style de journal, on appelle un « éreintement » de premier ordre.

Je n'ai jamais su quelle part de responsabilité appartenait à Janin, de ce mauvais tour; mais je fus très irrité et très indigné; c'était évidemment un acte de vengeance, et l'auteur m'y attaquait avec une insigne mauvaise foi qui donnait à ma colère une légitimité qui me permettait de ne pas chercher à la réprimer. Je m'en rappelle deux points :

Il prétendait que cet ouvrage n'était qu'une traduction ou une imitation d'un ouvrage allemand, ce que, disait-il, l'auteur aurait dû avouer; il donnait même le titre de l'ouvrage que j'avais volé : *Unter den Linden, Sous les tilleuls.*

Non content de ce plagiat, j'avais encore copié un ouvrage de Nodier qui venait de paraître; Nodier avait parlé d'insectes; moi, je parlais de fleurs; c'est absolument la même chose, etc.

Il ajoutait qu'il n'y avait dans tout l'ouvrage, méritant un peu l'attention, que quelques épigraphes soit en vers, soit en prose que l'auteur avait traduites de Schiller, de Gœthe, de Klopstock, etc. La vérité était que je n'avais traduit ni imité ni l'ouvrage allemand désigné ni les vers de Klopstock, de Gœthe, etc., par plusieurs raisons assez concluantes : la première, c'est que cet ouvrage allemand n'existait pas. *Unter den Linden* est le nom d'une promenade de Berlin et non d'un

livre. La seconde raison, c'est que je ne sais pas l'allemand; mon père était Bavarois; mais ma mère, Française, ne permettait pas qu'on parlât, à la maison, une langue qu'elle ne comprenait pas; j'avais une sorte de pudeur pour mes vers, et je m'étais amusé pour les produire à les attribuer indûment à ces auteurs. Quant à l'ouvrage de Nodier, outre qu'il n'avait aucun rapport avec le mien, il avait paru quinze jours après *Sous les tilleuls*.

Ma vanité, rendue peut-être plus chatouilleuse par l'article emphatique de Vaulabelle, était naturellement blessée de cet « éreintement »; mais il s'y joignait, ce qui était un peu plus noble, une grande irritation de l'insigne mauvaise foi et de l'injustice de l'auteur de l'article. Ajoutez le ressentiment du manque de parole de Janin, il y avait là de quoi constituer une grosse colère, chez un homme déjà ému par des chagrins extra-littéraires. La conséquence fut que je me crus le droit et que je conçus un très vif désir de tuer l'auteur de l'article, et que j'allai trouver Roqueplan.

— Je t'ai, lui dis-je, servi de témoin et presque de second quand tu as eu besoin de moi; aujourd'hui, ton tour est arrivé; tu vas venir avec moi; j'aurais mauvaise grâce à me plaindre, du moins tout haut, d'un article sévère; mais j'ai le droit de me plaindre et de me venger de l'insulte, du mensonge et de la mauvaise foi; je veux souffleter M***.

Nestor me dit qu'il était tout à fait à mon service, et nous prîmes rendez-vous pour le lendemain matin, afin de trouver mon ennemi chez lui. En cette circonstance, Nestor me rendit un véritable service; j'allai le faire lever à la pointe du jour, ce qui était très contraire à ses habitudes; il ne s'en plaignit pas, s'habilla, et nous sortîmes; je m'étais procuré l'adresse de M***; je me rappelle qu'il demeurait fort près de Gosselin, au faubourg Saint-Germain; nous fîmes la route sans presque parler, Nestor fumant. Quand nous fûmes aux Tuileries, il tira sa montre et seulement alors parut s'apercevoir qu'il était bien matin et qu'il n'y avait pas moyen de souffleter quelqu'un, ni même de se présenter chez lui à une pareille heure.

— Promenons-nous un peu, ajouta-t-il, en attendant une heure convenable.

Ce fut alors qu'avec beaucoup d'adresse, d'habileté et de raison il s'occupa de me calmer.

— Je commence par te répéter, me dit-il, que je suis tout à fait disposé à te servir de témoin et même de second, comme tu t'es montré disposé à le faire pour moi, et que je n'ai rien qui m'empêche de me livrer avec toi au massacre des rédacteurs des *Débats*.

Maintenant causons un peu seulement pour passer le temps.

Tu débutes dans la carrière littéraire; ton livre a un très grand succès.

Ce succès pourrait au besoin t'adoucir en même temps qu'il te venge et désole tes ennemis.

Sans compter que, avoir des ennemis, à ton âge, à tes débuts, c'est encore une autre forme de succès qui n'est pas à dédaigner et qui, pour les expérimentés, les délicats, les gourmets, vaut au moins l'autre et te montre qu'ils ont flairé un vrai talent et d'autres succès dans l'avenir.

D'autre part, sais-tu que tu vas dès aujourd'hui prendre une attitude littéraire assez bizarre? Tuer ceux qui ne trouveront pas tes livres bons! Aucun journal n'osera s'exposer à parler de ceux qui suivront, et, veux-tu me permettre de te dire toute la vérité, non pas pour moi, qui suis, comme toi, irrité de la mauvaise foi de l'attaque, mais pour le public, ta légitime vengeance te fera comparer à Cyrano de Bergerac et te donnera des airs de matamore; tu as une plume; attaqué par la plume, que ne te défends-tu par la plume? etc.

Je me montrai assez récalcitrant, mais je finis par céder; je renonçai au massacre de mon premier critique, et nous nous occupâmes de déjeuner.

On imprimait alors mon second roman, *Une heure trop tard;* dans un chapitre « épisodique supprimé depuis », je houspillai vigoureusement mon ennemi.

Quant au *Journal des Débats*, pendant plus d'un mois je publiai quotidiennement dans le *Figaro*

un chapitre : « Les fautes de français d'hier dans le *Journal des Débats*, QUI EST SI BIEN ÉCRIT. »

Cette malice était facile à exécuter; tout grand journal est fait en partie avec des ciseaux et emprunte aux divers papiers la moitié de sa rédaction ; d'autre part, les « faits divers », beaucoup de notes, etc., sont donnés par des employés qui ne sont pas écrivains; la matière ne manquait donc pas, mais en outre j'épluchais scrupuleusement les articles sérieux, écrits presque tous à la hâte et improvisés. Je n'avais montré aucun ressentiment à Janin, que d'ailleurs je ne rencontrais presque plus et qui avait donné des explications à peu près satisfaisantes ; cependant je ne répondrais pas qu'il ne se réveillât un peu de rancune de cette affaire lors de l'incident qui nous brouilla pour quelque temps.

Trois ou quatre ans plus tard, un libraire avait annoncé un nouveau roman de moi : *Le chemin le plus court*, et on commençait à l'imprimer, lorsque *les Débats* et plusieurs autres journaux annoncèrent :

« Sous presse, *Le chemin de traverse*, par M. Jules Janin. »

J'écrivis à Janin :

« On imprime un roman de moi dont le titre a été annoncé et publié il y a six mois; ça s'appelle : *Le chemin le plus court;* jusqu'ici, le libraire qui m'a payé et avancé une partie du prix de l'ouvrage n'a

reçu que ces six syllabes; je me crois obligé de les lui sauvegarder même contre toi. Je suis convaincu qu'il suffit que je t'informe de cette circonstance pour que tu changes ton titre, qui est à peu près le mien et arrive le second. »

Janin m'envoya une lettre complètement illisible et conserva son titre. Je m'amusai à faire autographier la lettre de Janin, et dans la première édition du *Chemin le plus court* il y eut une préface où je racontais la chose. « Voici, disais-je, ce que j'ai écrit à Janin; et que vous a-t-il répondu, me direz-vous? Je n'en sais rien; voici sa lettre, qu'il m'a été impossible de lire, que mes amis ont également renoncé à déchiffrer; j'offre pour prix un très beau bouquet de mon jardin à la personne qui y réussira. Janin n'est pas exclu du concours. »

L'écriture de Janin était en effet légendaire; déchiffrer les papyrus trouvés dans les pyramides et les bandelettes roulées autour des momies était à côté un jeu d'enfant. On a vu dans certaines imprimeries où les compositeurs n'étaient pas accoutumés à ces hiéroglyphes, ceux-ci, à l'apparition du manuscrit de Janin, se mettre en grève pour douze heures et s'en aller manger une gibelotte à la barrière ou une friture à Saint-Denis. Ce qu'il y avait de clair, c'est que Janin conservait son titre et que nos deux romans parurent en même temps, *Le chemin le plus court* et *Le chemin de traverse*, et ne se firent pas le tort qu'on aurait pu

supposer. Cependant je fus d'assez mauvaise humeur, et pendant quelque temps je harcelai Janin d'épigrammes dans les journaux. Il eut quelque temps la force de ne pas répondre, ce qui lui laissait l'avantage sur moi, car, je livre ce secret aux écrivains et aux hommes politiques de l'avenir, c'est le parti le plus sage, le plus prudent et le plus triomphant. Ça embarrasse l'adversaire, ça correspond à ce qu'on appelle, en armes : « ne pas donner de fer »; cependant, il ne tint pas jusqu'au bout, et il finit par riposter sous une forme antique et bucolique, en me désignant sous le nom de « Licidas »; il « donnait du fer »; je pris à mon tour l'avantage. J'ai déjà dit comment nous nous réconciliâmes, et comment nos mains se joignirent et se pressèrent d'elles-mêmes sur le cercueil d'Alfred Johannot. Cette réconciliation fut sincère, et quoique nous n'ayons jamais beaucoup vécu ensemble, probablement à cause de ma vie retirée et à la campagne, notre amitié ne s'est jamais démentie. Ce souvenir de la fameuse lettre autographiée a toujours cependant survécu et à la brouille et à la réconciliation, et, dans nos rencontres et dans les lettres que nous avons eu occasion d'échanger, il s'y faisait de fréquentes et gaies allusions. Ainsi il m'envoya un exemplaire d'une nouvelle édition du *Chemin de traverse* avec cette lettre :

« 14 juillet 41.

» Bonjour,

» Voici un bouquin que je ne devrais pas aimer, puisqu'il nous a séparés un instant toi et moi, et pourtant quelle différence! le tien est vivant, et, malgré tout ce que je peux faire, le mien est mort.

» A toi de cœur.

» J. J. »

En même temps, on faisait aussi une nouvelle édition du *Chemin le plus court;* cette nouvelle édition lui fut dédiée.

Voici la dernière lettre que j'ai reçue de lui; elle n'est pas datée, sinon que le mot *Passy* indique qu'elle n'est pas très ancienne, puisqu'elle était écrite du chalet où il s'est éteint; elle semble contenir un triste pressentiment :

« Cher camarade,

» On a fait ta commission; nous t'envoyons le journal de ce matin, lundi 29 ... (un mot illisible); j'ai voulu te dire, en pattes de mouche, que je serai jusqu'à mon dernier jour ton bon et fidèle ami,

» JULES JANIN.

» Passy. »

Je retrouve une troisième lettre ; elle a trait à une anecdote que je dirai tout à l'heure et à certain coup de couteau que me donna à cette époque une femme de lettres :

« La petite histoire est divinement racontée ; Burette et moi, nous te rendons mille grâces.

» Ce qui n'empêche pas Gatayes d'être un fichu bavard.

» Et que de... à propos de l'affaire C*** ! c'est un de tes plus grands succès depuis la fondation de ta satire ménippée.

» Je te serrre la main de tout mon cœur.

» J. J.

» 4 juillet. »

La dernière fois que j'ai vu Janin, j'étais avec Léon Gatayes, également son ami ; Gatayes avait mission de lui faire écrire quelques mots sur un livre de souvenirs appartenant à ses filles. Avant d'entrer, nous demandâmes à François, un domestique très dévoué et très affectueux qui l'a soigné jusqu'à la fin, si l'on pouvait, sans le fatiguer, lui demander deux lignes. « Il est très bien aujourd'hui, nous dit-il ; demandez-lui tout ce que vous voudrez. » Nous le trouvâmes seul, dans sa bibliothèque, au milieu de ses trésors de beaux livres ; il n'hésita pas à nous reconnaître, comme il avait fait sept ou huit mois auparavant ; nous rappelâmes quelques

souvenirs communs, et au bout d'un quart d'heure notre conversation était tout à fait gaie. Gatayes lui présenta sa requête ; le jeune domestique apporta de l'encre, une plume, etc., et lui dit à demi-voix : « Tâchez de bien écrire. — Mon ami, lui dis-je, épargnez-vous ce souci, et sachez que votre maître n'a jamais su écrire de sa vie. » Ce souvenir, cette allusion, enchantèrent Janin, et on entendit alors retentir, pour la dernière fois probablement, son bon gros rire d'autrefois.

Je quittai Paris ; je ne devais plus le revoir.

Ces feuillets que je viens d'écrire ont réveillé mes souvenirs ; continuons à parler de Janin.

Lorsque, vers 1828, je connus Janin au *Figaro*, où il n'écrivait plus que de temps en temps, il demeurait au faubourg Saint-Germain avec sa vieille tante, qu'il a entourée jusqu'à sa mort des soins les plus pieux ; j'allai le voir là, deux ou trois fois : c'était rue du Dragon. A cette époque, il s'était lié d'une amitié très étroite avec Harel, ancien préfet de l'Empire devenu directeur du théâtre de l'Odéon, et avec mademoiselle Georges, célèbre tragédienne.

Georges Weimer a possédé une des plus splendides beautés qui aient été accordées à une femme ; lorsque je l'ai connue, elle devait avoir à peu près quarante-cinq ans, et déjà elle avait pris des proportions monumentales, exagérées, et elle effaçait encore non seulement les plus belles, mais encore les plus jeunes. Cette beauté, plus que son talent,

qui était médiocre, lui avait donné sa célébrité; d'ailleurs, sans compter les leçons qu'elle avait reçues de la Rancourt et de Talma, cette beauté de traits et de formes lui donnait une majesté, une noblesse et une grâce qui pouvaient souvent tromper les spectateurs. Riche de ces dons, elle a joué, d'une manière satisfaisante et avec de grands succès, la plupart des rôles d'Alexandre Dumas et de Victor Hugo, rôles auxquels ses habitudes et ses allures tragiques ajoutaient encore de la grandeur.

Je l'ai peu connue et ne l'ai vue qu'au théâtre; la dernière fois que je l'ai rencontrée, c'était en 1848, au ministère de l'intérieur, où Sénard alors se montra si honnête et si dévoué. J'avais à faire à Sénard je ne sais quelles communications de la part de Cavaignac, et j'attendais avec beaucoup d'autres dans le salon du ministère. Il n'y avait que des hommes, et tous semblaient fort préoccupés de l'audience qu'ils allaient avoir, peut-être après l'avoir longtemps attendue; les uns relisaient des papiers, d'autres marmottaient le discours qu'ils se proposaient de tenir au ministre; ça avait plutôt l'air du salon d'une maison de fous que de toute autre chose. Un huissier ouvrit une porte; tous les yeux se portèrent sur cette porte; on croyait que c'était le commencement de l'audience; mais il s'agissait d'introduire une femme à la démarche pleine de distinction : elle était vêtue

de noir, et un voile abaissé permettait cependant d'entrevoir des traits nobles et réguliers; elle s'arrêta, regarda autour d'elle, probablement pour chercher un siège; ils étaient tous occupés, et les gens qui étaient là se souciaient peu de la légitime royauté de la beauté, de distinction, de galanterie et même de politesse; elle se dirigea vers l'embrasure d'une fenêtre et s'y tint debout, regardant à travers les vitres le petit jardin du ministère. J'abordai un des hommes assis; je le choisis jeune et en apparence très bien portant, et je lui dis :

» — Je suis certain que je vous fais plaisir en vous demandant votre chaise pour cette « dame » qui est là-bas debout; » il se leva; je pris la chaise et la portai à l'inconnue; elle me remercia en s'inclinant légèrement, comme il convenait en échange d'une politesse rigoureusement due, puis tout à coup elle me reconnut, écarta son voile, ce qui me permit de la reconnaître à son tour; elle me tendit sa belle main en disant :

» — J'étais vraiment embarrassée; c'était la première fois de ma vie que je me trouvais au milieu de tant d'hommes impolis. »

Elle avait alors plus de soixante ans et était encore remarquablement belle.

En 1828, 1829, 1830, cette femme, qui avait été reine tous les soirs pendant si longtemps par ses rôles, et reine tous les jours et un peu les nuits par sa beauté, était tombée graduellement dans la

bohème et le roman comique du théâtre ; ses fameux diamants, souvenirs de Napoléon Ier, du czar Alexandre et autres admirateurs couronnés et momentanément subjugués, étaient plus souvent au Mont-de-Piété qu'ailleurs. De temps en temps, un succès les faisait rentrer, et alors Harel mettait sur ses affiches :

« Mademoiselle Georges jouera avec tous ses diamants. »

A la même époque, Lacordaire faisait ou laissait mettre dans les journaux :

« Tel jour M. Lacordaire prêchera à telle église en costume de Dominicain. »

Janin vivait alors beaucoup au théâtre de l'Odéon, dans une grande intimité avec les deux associés ; je me souviens qu'alors Harel, homme spirituel, aventureux, bizarre, s'était amusé à apprivoiser un jeune porc qui le suivait partout, même dans les coulisses du théâtre. Un jour que devant Janin il faisait remarquer l'affection que lui portait cet animal, il se baissa et montra que le quadrupède s'empressait de venir à lui et lui léchait le visage.

— Voilà, dit Janin, un cochon qui n'est guère dégoûté.

A cette époque, Janin, qui n'avait guère que trente ans et qui est devenu plus tard énormément obèse, était petit et mince, et la mauvaise langue de Delatouche, en le voyant se promener avec mademoiselle Georges, disait :

— Il semble voir une épingle sur une pelote.

Un jour, Janin imagina de promener mademoiselle Georges au bois de Boulogne dans un tilbury qu'il voulut conduire lui-même : il était myope et peu adroit de ses mains; il ne vit pas, les uns ont dit la barrière, les autres l'arc de triomphe de l'Étoile, et l'accrocha; le tilbury tomba en morceaux, et mademoiselle Georges et Janin roulèrent dans la poussière, heureusement sans se blesser.

La vie d'Harel, dans le tourbillon de laquelle Georges se trouvait fatalement entraînée, aurait fourni, à un nouveau roman, des scènes très comiques.

Je n'en citerai qu'un exemple : lorsqu'il était directeur de la Porte-Saint-Martin, un huissier vient opérer une saisie. Harel le reçoit cordialement, cause avec lui, le garde à dîner, le promène dans les coulisses, lui emprunte une assez grosse somme et fait de lui un des principaux actionnaires de son théâtre.

Lorsque Harel et mademoiselle Georges quittèrent l'Odéon pour la Porte-Saint-Martin, Janin, qui avait perdu sa tante, se logea près du Luxembourg, au haut d'une maison d'où la vue planait sur le jardin; c'est là qu'il commença à rassembler de beaux et bons livres richement reliés. Un moment, pendant un an peut-être, il quitta son petit logement pour aller occuper un splendide appartement rue de Tournon; il agissait alors sous l'inspiration d'une

belle marquise un peu déclassée, veuve d'un mari vivant, atteinte d'un accès de folie qu'elle lui fit partager; ça a dû être une des plus tristes, peut-être, je dirai même la plus triste époque de sa vie, et celle en même temps où il excita le plus d'envie : les salons dorés, la vaisselle d'argent, les belles voitures, les chevaux anglais, les grands dîners, les soirées, les bals, etc., succédèrent à la mansarde du Luxembourg, à la vie simple, tranquille et studieuse. Il ne put soutenir quelque temps ce luxe que par un travail surhumain; mais bientôt il retourna seul à la mansarde, à ses beaux livres, à sa vie paisible, à son travail facile. C'est là qu'un jour Gatayes, allant voir Janin, le trouva fort embarrassé ; je cite ici les *Guêpes* de 1840 :

« Il y a quelques années, il s'est intéressé à une vieille femme qu'il avait rencontrée dans la rue; il l'a fait entrer dans un hospice, où elle se trouve fort heureuse; la veille, elle avait été malade, et ce jour-là, se trouvant mieux, elle s'était dit : « Il ne faut « pas que je meure sans avoir revu M. Janin. » Elle s'était fait accompagner par une femme de la maison, et, à petits pas chancelants, elle était arrivée à la rue de Vaugirard; là, je ne sais comment, elle avait réussi à monter les étages; peut-être avait-elle mis deux heures, mais enfin elle était arrivée. Janin l'avait reçue de son mieux; il avait déjeuné avec elle et avec Théodose Burette, — Théodose Burette, savant et homme d'esprit, est le Gatayes de

Janin ; — il avait glissé de l'argent dans sa poche, il avait été simple et bon, il avait parlé du régime de l'hospice, il l'avait écoutée avec intérêt, il avait retrouvé pour accueillir cette pauvre femme tous ces soins affectueux qu'il garde au fond de son cœur depuis qu'il a perdu sa chère vieille tante.

» — Allons, ma bonne, lui avait-il dit, Théodose et moi nous irons vous voir là-bas ; il ne faut pas vous fatiguer ainsi à venir ici ; je suis jeune moi : c'est moi qui irai vous voir là-bas.

» Tout cela était fort bien, mais la bonne vieille avait épuisé tout le reste de ses forces pour arriver à l'aire du farouche critique ; quand il fallut partir et descendre l'escalier, ses pauvres vieux genoux fléchirent ; en vain Janin d'un côté, Théodose Burette de l'autre, voulurent la soutenir : impossible de descendre. A ce moment, Gatayes arriva, et on lui expliqua la situation. — Parbleu, dit-il, il faut descendre la vieille sur un fauteuil que nous porterons.

» L'idée est adoptée ; on place la vieille sur un fauteuil. Gatayes prend les pieds de devant, Janin et Burette le dossier, et on descend, un peu haletants.

» — Allez, allez, ma bonne, disait Burette, il n'y pas beaucoup de reines qui aient un attelage comme le vôtre. »

Janin, qui au commencement du règne de Louis-Philippe, dans un livre intitulé *Barnave*, avait atta-

qué, avec une violence qu'on ne trouve pas dans ses autres écrits, et Philippe-Égalité et tous les d'Orléans, amnistia un peu plus tard et Louis-Philippe et sa famille et alla une fois ou deux aux Tuileries. Lorsque vint l'Empire, il se montra fidèle à la famille tombée, ne laissa échapper aucune occasion d'en faire l'éloge et de manifester contre Louis-Napoléon une haine courageuse.

Janin et moi, nous étions très latinistes, et plus d'une fois nous avons échangé des taquineries amicales sur certains passages de nos auteurs favoris ; je me rappelle entre autres une polémique à propos du Père Porée. Un jour, Janin fit un vers latin, assez bon ma foi, qu'il inscrivit au bas d'un portrait de madame Sand :

Fœmina fronte patet, vir pectore, carmine musa,

que l'on traduisait naturellement par : « Femme par la beauté, homme par le cœur, muse par le talent. »

— *Vir pectore,* homme par la poitrine, lui disais-je, ça veut dire qu'elle n'a pas de gorge ; je ne l'ai vue que de loin, et ça ne me paraît pas exact.

Et Janin riait à faire résonner la chambre. Une autre fois, en rendant compte d'une visite dans un jardin, il parlait d'un *œillet* bleu ; je mis l'œillet bleu dans mon « jardin des romanciers », avec l' « azalée grimpante » de Balzac, le « chrysanthème bleu » de madame Sand, le « camélia à odeur enivrante » de

Rolle, la « tulipe noire » d'Alexandre Dumas, etc.

Janin est mort académicien ; ce titre, qu'il avait très désiré et longtemps attendu, a été sa dernière joie, après lui avoir causé beaucoup de soucis et peut-être de chagrins.

LXI

DÉMÉNAGEMENT. — VOYAGES DE DÉCOUVERTES. — PLUSIEURS ÎLES. — UNE CHAMBRE D'AMI. — V. HUGO ET LA FLEUR FAVORITE. — UNE HEURE TROP TARD. — LES SALICAIRES. — VERGISS-MEIN-NICHT.

Lorsque vint le printemps suivant, je pris deux clous, mon hamac, un peu de linge, et je m'allai installer dans l'île de Saint-Ouen.

Comme je l'ai déjà dit, mon logement se composait d'une petite chambre au milieu d'un bois de saules et de peupliers.

J'y enfonçais mes deux clous, et l'emménagement était fait ; je n'avais plus qu'à accrocher le hamac.

Le mobilier, fourni par le meunier Clément, se composait d'une grande table, d'une chaise et d'un coffre où je serrais mon linge et mes papiers.

La possession de ce domicile peu somptueux n'était pas complète ; le dimanche, ou quand il survenait quelque « société » qui voulait manger

et boire à couvert, la mère Clément pliait mon hamac et s'emparait de ma chambre pour y abriter et héberger ses clients.

Pour moi, ces mêmes dimanches, je remontais ou descendais la Seine au moyen de mon canot, et j'allais chercher quelque asile qui n'eût pas encore été découvert et envahi par les Parisiens en goguette.

C'est ainsi que je découvris successivement l'île de Clichy et cinq ou six îlots auxquels je donnai des noms qui n'ont pas été, je crois, ratifiés par les conquérants mes successeurs, pas plus que l'Amérique n'a gardé le nom de Christophe Colomb.

Nous avions l'île des Saules, l'île des Liserons, l'île des Vergiss-mein-nicht, l'île des Salicaires et l'île Hypocrite.

Quelques-uns de ces îlots ne présentaient au-dessus de la rivière que quelques pas en long et en large et étaient en grande partie quelquefois même tout à fait submergés pendant l'hiver; l'île des Saules servait d'appui à une partie de la charpente du moulin de Clément, et, comme en traversant le moulin on pouvait y arriver à pied sec et sans embarcation, un géographe un peu éplucheur aurait pu lui contester le droit au titre d'île.

L'île des Liserons devait son nom à une profusion de ces beaux convolvulus d'un blanc éclatant, qui, grimpant en s'enroulant autour des saules et

des peupliers, enguirlandaient, ornaient, illuminaient de leurs fleurs ces arbres, qu'ils mettaient en fête, fleurs que Pline a comparées au lis. — C'est, dit-il, un essai, une esquisse, une ébauche de la nature jeune encore qui se préparait à créer plus tard le lis, quand elle serait plus habile [1]; le lis, si richement vêtu, dit Jésus-Christ à ses apôtres : « Voyez les lis; Salomon dans sa gloire n'a pas été vêtu comme l'un deux [2]. »

L'île des Vergiss-mein-nicht était tapissée du vert gazon et des petites étoiles d'un bleu si pur, du myosotis palustris, cachées sous l'eau l'hiver.

Dans l'île des « Salicaires » (lythrum salicaria) s'étaient multipliées, le pied dans l'eau, ces plantes si pittoresques qui élevaient à plus d'un mètre des tiges terminées par de longs épis de petites fleurs serrées, couleur de pourpre.

Quant à l'île Hypocrite, comme il convient aux îles comme aux personnes hypocrites, elle était fort parée; elle était située dans le petit bras de la Seine, du côté de Gennevilliers; on y trouvait les salicaires et les liserons, et aussi le jonc fleuri [3], et les sagittaires, dont les feuilles terminées en fer de lance semblent des flèches lancées du fond de

1. Est flos non dissimilis lilio quem convolvulum vocant..... ac veluti rudimentum lilio facere condiscentis.
(Pline, liv. XXI, cap. II.)

2. Saint Luc.

3. Butomus umbellatus.

l'eau par d'invisibles tritons; mais encore sur l'eau calme qui l'entourait s'étalaient les larges feuilles en cœur et les fleurs d'or des nénuphars, et aussi le feuillage, découpé fin comme une chevelure verte un peu emmêlée de néréide, de la renoncule aquatique, étendant de larges tapis émaillés d'une multitude de petites fleurs blanches, tandis qu'une autre renoncule, le bouton d'or, ouvrait sur la rive ses fleurs jaunes vernissées.

Le nom de ces fleurs sauvages suffit pour évoquer à la fois dans mon esprit, en même temps que leur gracieux aspect, et les lieux qu'elles ornaient, et le spectre de mes heures envolées, de mes jours passés, des tristesses et des joies mortes; restons un moment avec elles.

Le liseron aux grandes fleurs blanches me rappelle le petit liseron des champs, tantôt blanc, tantôt rose, tantôt présentant une croix rose divisant sa corolle blanche. Si la nature, comme le remarque Pline, a refusé le parfum au grand liseron, ébauche du lis, elle l'a accordé libéralement à l'humble petit liseron des champs, rampant sur la terre la plus sèche et la couvrant d'un charmant tapis; il exhale une très suave odeur d'amande amère.

Et je me souviens qu'un jour, comme je demandais à Victor Hugo quelle était la fleur qu'il préférait entre toutes, il me répondit :

— C'est le liseron des champs.

En Italie et quelquefois en Provence, on voit un liseron beaucoup plus grand, parant les pentes et les talus de ses feuilles en fer de lance barbelée, et de ses fleurs du satin rose le plus tendre. Depuis quelques années, on nous a apporté d'Afrique un autre liseron petit et rampant comme notre liseron des champs, mais ouvrant, le matin, ses corolles d'un charmant bleu.

Et quant aux « liserons » cultivés, la palissade qui séparait mon jardin de celui de... Magdeleine était couverte de liserons blancs, roses, bleus, violets, semés par elle.

Cherchez dans *Geneviève*, chapitre XXVI :

Dans les fleurs des lilas et des ébéniers jaunes,
De mes frais souvenirs cachés comme des faunes,
La troupe joue et rit.

. . . .

Chaque fleur a son mot qu'elle dit à l'oreille,
Un mot qui fait pleurer, et cependant réveille
Des souvenirs charmants.

. . . .

Vous savez celle-là, qui se pend aux murailles
Et comme un roseau vert entrelace des mailles
De feuilles et de fleurs : c'est le frais liseron.

C'est le volubilis aux clochettes sans nombre;
Aux premiers feux du jour ces cloches d'un bleu sombre
Chantent une chanson,

Une chanson d'amour, bien naïve et bien tendre,
Que je fis certain jour que j'étais à l'attendre
Sous un arbre touffu.

. . . .
. . . .

Je ne crois pas me tromper en disant que c'est le roman *Sous les tilleuls* qui a presque révélé, du moins à bien des gens, l'existence du Vergiss-mein-nicht, la fleur du souvenir, « ne m'oubliez pas ». J'ai le premier raconté comment, deux fiancés se promenant sur les bords du Rhin, la jeune fille montra à son amant la petite fleur bleue épanouie, le pied dans l'eau; l'amant voulut la cueillir, descendit sur la rive, glissa, tomba dans l'eau et y périt; mais, avant de disparaître, il avait saisi la touffe désirée et la jeta à celle qu'il laissait sur la terre; c'était un adieu éloquent : « Ne m'oubliez pas. »

C'est dans l'île « des Salicaires » que j'ai écrit presque entièrement mon second roman, *Une heure trop tard;* je parle, dans le roman, des salicaires que j'avais sous les yeux en écrivant, mais j'ignorais alors leur nom.

Une heure trop tard, 2e partie : *La nuit au jardin :*

« Une plante aquatique dont le nom m'est inconnu s'élançait en touffes de verges vertes terminées par des épis de fleurs violettes. »

Violet n'est pas la note exacte; rouge ne serait pas juste non plus : c'est quelque chose comme amarante; c'est à dessein qu'en parlant tout à l'heure je me suis servi de ce mot plus vague : couleur de pourpre; c'est avec joie que j'en ai trouvé dans le pays que j'habite aujourd'hui un pied que j'ai planté

au bord de la grande mare de mon jardin et qui s'y est fort multiplié ; il me manque là encore deux plantes : d'abord l'épilobe, le laurier de saint Antoine, une plante également chère et également sauvage que j'attends de bien loin d'ici et que je ne veux tenir que d'une seule main, et aussi le butome, le jonc fleuri, aux fleurs couleur des fleurs de pêcher; si quelque lecteur le possède, il me fera plaisir de m'en envoyer un pied avec les précautions nécessaires.

Je m'étais donc emparé de l'île des Salicaires, et j'en avais fait mon cabinet de travail, à cause d'un gros saule creux où je pouvais cacher mon encrier et mes plumes. Je partais aux premières lueurs du jour de mon île de Saint-Ouen ; j'emportais dans mon canot du papier blanc et mon déjeuner; arrivé à « l'île des Salicaires », je cachais mon canot dans les saules avec plus de soin que n'en mit jamais l'autre Robinson à dissimuler ses traces aux sauvages. C'est que, moi, j'avais affaire aux civilisés.

Là, je travaillais... tant que ça venait... puis je resserrais l'encrier et les plumes dans le vieux saule, et je retournais à mon autre île de Saint-Ouen ou à Saint-Denis, où j'allais dîner le dimanche; et plus tard, lorsque je rentrais à Saint-Ouen, l'odeur du vin, de la gibelotte, du Parisien endimanché, rendait ma chambre inhabitable : j'ouvrais tout, laissant à la fraîche nuit le soin de purifier mon asile, et j'allais dormir sur de la paille, dans un grenier. Ce

grenier était ma chambre d'amis; je l'offrais aux rares visiteurs attardés, ou désireux de rester; mais alors, pour ne pas manquer aux saintes lois de l'hospitalité en restant dans les voluptés du hamac lorsque mes amis étaient sur la paille, je m'y établissais avec eux.

Quant à « l'île Hypocrite », l'explication demande plus de développements ....

LXII

L'ÎLE HYPOCRITE. — LE FOIN EST CHER CETTE ANNÉE.

— Ah! par exemple, me dis-je un matin, voici une île que je pourrai peut-être acheter quelque jour. Je n'ai jamais vu une île plus petite; c'est une véritable île de garçon. On ne peut pas avoir moins d'île. Celle-ci ne doit pas être chère.

Cependant, comme tout était trop cher pour moi, je formai le projet moins ambitieux de la louer provisoirement. Il s'agissait de découvrir le propriétaire. A qui le demander? Ne pouvais-je pas faire naître un rival et un compétiteur en révélant l'existence de mon île? Je pris le parti de ne faire que des questions prudentes. Je ne m'adressais, pour demander si l'on savait à qui appartenait mon île, qu'à des gens qui me paraissaient évidemment plus pauvres que moi ou qui avaient l'air de ne pas aimer les îles. Il y a, en effet, des gens qui ont l'air de ne pas aimer les îles. Aussi personne n'en savait rien. Par moments, je me disais : « Elle n'est peut-

être à personne, et elle m'appartient par le droit de découverte. » Il me semblait que la Providence me devait une île et n'avait fait que s'acquitter en me donnant celle-là.

Là, je ne devais admettre que les deux amis confidents de ma vie. « Quand j'aurai loué l'île, j'y ferai bâtir une petite cabane de bois. » Pour cela, il fallait trouver le propriétaire. Un jour que j'y étais arrivé, comme de coutume, par le grand bras de la rivière, je me mis à chercher à donner un corps à mes projets. Je fus tout à coup réveillé par un bruit étrange, le bruit d'une cognée sur des branches. « Il y a quelqu'un dans mon île. » C'était un indice pis que l'empreinte de pied trouvée sur le sable par l'autre Robinson. Je me levai résolument et marchai droit au bruit. Je trouvai deux naturels : l'un avait les cheveux blancs; l'autre était un garçon de quinze à seize ans.

Je fus terrifié; jusque-là, je n'avais cru qu'à moitié au propriétaire de mon île. Mais cet homme aux cheveux blancs, qui coupait des saules, avait une assurance, une sécurité qui ne me laissa pas espérer un voleur. Il leva les yeux sur moi et les rebaissa insoucieusement sur son ouvrage, ce qui me permit de le regarder à mon aise.

— Voici donc, me dis-je encore, un homme dont je dépends. Il peut me chasser de mon île comme il peut me la louer; il peut me donner ou m'enlever tous ces petits bonheurs que je rêve depuis trois

mois. Je fus fâché que ce fût un vieillard; j'étais pour le moment assez mal disposé pour les hommes à cheveux blancs, « cette neige sous laquelle les pensées vertes et fleuries ne peuvent subsister », pensais-je alors; un autre vieillard m'avait récemment tenu dans sa dépendance; j'entendais encore parfois, la nuit, la voix du père de Magdeleine; je songeais à cet esprit sur lequel je n'avais trouvé aucune prise; je respectais trop les vieillards pour les haïr : je les craignais.

— En voici un, me dis-je, auquel il ne faut pas dire ce que je cherche dans son île; il me croirait fou comme l'autre quand je lui parlais de sa fille. D'ailleurs cet homme, comme l'*autre*, ne doit plus croire qu'à l'argent. Il faut surtout ne pas décliner ma qualité de poète; je me rappelle trop le sourire de M. Müller à cet aveu que j'étais poète. Jamais une lame plus aiguë et plus froide n'est entrée dans le cœur d'un homme.

Et je pris la résolution d'être extrêmement adroit.

Je saluai et dis :

— Vous coupez vos saules, monsieur.

— Oui, monsieur, me dit-il en soulevant son bonnet de coton rayé de bleu et de blanc, et en essuyant son front avec sa manche; rude besogne pour peu d'argent.

— Vos saules sont très beaux, monsieur.

— A peu près comme tous les saules.

— Est-ce tout ce que produit votre île?

— Mon île ?... Une charrette d'osier valant de dix à douze francs et deux jours de travail pour moi et pour mon garçon. Aussi il y a des années où je ne coupe pas les saules.

— Voudriez-vous la louer, votre île?

— Eh! mon Dieu! qu'est-ce qu'on pourrait en faire?

— Comme vous, y récolter de l'osier et venir s'y reposer le dimanche.

Ici, je fus tout à fait content de moi. C'était à mes yeux un trait de génie de n'annoncer un emploi de l'île que le dimanche; ça n'en exagérait pas la valeur, « et puis y récolter l'osier! »

Oh! s'il avait su ce que j'y avais déjà récolté sans toucher aux saules! s'il avait su quels plaisirs j'y trouvais! Et le silence, et la solitude, et les fleurs sauvages, et l'ombre, et les *libellules*, et le mouvement de l'eau, et les rêveries, et les souvenirs!

— Est-ce que vous êtes de la partie? est-ce que vous êtes vannier? me dit-il.

Je fus un peu blessé de la supposition, — sotte vanité! — Et qu'es-tu donc, malheureux? Dis-lui aussi que tu es poète, il va te rire au nez et pensera que tu ne pourras jamais payer le loyer de son île. Ah! si l'autre vieux m'avait cru vannier, peut-être il m'aurait repoussé moins durement.

— Non, lui dis-je, mais j'ai besoin d'osier tous

les ans pour un jardin, et j'en achète. De plus, je viens quelquefois le dimanche me promener en bateau...

— C'est que ce n'est pas de l'osier ordinaire que j'ai ici, dit le vieillard; ça n'est pas de l'osier vert, comme chez le meunier Clément; c'est de l'osier jaune et de l'osier violet de Rouen; c'est de l'osier... là... du vrai osier... qu'on me le retient d'avance. J'en fais de trente à quarante francs par an; et pas de travail là, une heure ou deux en nous promenant, mon garçon et moi, pour nous distraire.

Quelle joie fut la mienne! Comment! trente à quarante francs, et je loue mon atelier six cents francs par an, et mon atelier n'est pas une île, et il n'a ni saules, ni peupliers, ni libellules! Je croyais qu'il allait me demander des sommes folles. Cependant je voulus rester très adroit, sans cependant le choquer en lui rappelant ce qu'il m'avait dit d'abord quand il n'était pas question de location.

— Alors, lui dis-je, si l'on vous donnait une trentaine de francs par an ?

— Comment! trente francs! Vous badinez. D'abord j'ai pour quarante francs d'osier. Et encore l'osier va beaucoup augmenter cette année; il a gelé partout.

— Ah! l'osier gèle?...

— Cette année, oui, monsieur. Dieu sait où ça peut nous mener! Je ne donnerais pas mon osier à

moins de cinquante francs par an... Vous voudriez peut-être faire un bail?

— Oui.

— Combien de temps?

J'eus ici une longue hésitation. Tout ce qui finit est si court! Un bail... Lui voyait la consécration de la durée; moi, j'en voyais le terme.

— Un bail de neuf ans, sans doute?

— Eh quoi! pensais-je, il faudra quitter mon île dans neuf ans.

— Personne ne peut savoir ce que vaudra l'osier pendant ces neuf années; c'est égal, j'ai dit cinquante francs d'osier, je ne m'en dédirai pas. Je n'ai qu'une parole. Mais l'herbe, le foin, nous n'en parlons pas?

— Ah! il y a du foin?

— Mais sur quoi croyez-vous que vous marchez?

— Combien pour le foin?

— Au moins dix francs.

— Dix francs!

Ici, nous cessâmes de nous entendre : lui crut que je trouvais son foin trop cher, ce qui aurait été bien jugé, tandis que mon exclamation venait de ce qu'on appelait foin toutes ces belles herbes dont chaque brin a son nom, toutes ces charmantes fleurs dont chaque corolle a son souvenir, et de ce qu'on les estimait dix francs.

— Il y a plus de vingt-cinq bottes de foin, et, avec la sécheresse qu'il fait cette année, le foin sera hors

de prix ; et quel foin ! les chevaux du roi n'en mangent pas de meilleur.

— Ça fait soixante francs.

— Et les impositions, trois francs.

— Mettons soixante-trois francs.

— Soixante-dix en compte rond, et les frais du bail à votre charge.

— C'est bien tout?

Le vieillard jeta un regard autour de lui ; il ne vit rien. Que de choses il ne voyait pas!

— C'est tout. Seulement les frais du contrat à votre charge, je l'ai déjà dit.

— Qu'est-ce que coûtera le *contrat?*

— Le bail, le papier, une pièce de cinq francs.

— Va pour cinq francs.

— Va sans dire que vous payez six mois d'avance.

— J'y consens. Quand faisons-nous le bail?

— Demain matin. Pour ça, faut aller à Neuilly.

— Pourquoi?

— Parce qu'il n'y a à Saint-Ouen ni notaire, ni juge de paix, ni papier timbré. Soyez à Neuilly à neuf heures du matin, sur la place. Du reste, la chose est faite, foi de *Compoint* qu'est mon nom.

— A demain, neuf heures, à Neuilly.

Tout en causant, le vieillard et son garçon avaient lié quelques bottes d'osier, et ils les chargèrent sur leur dos.

— Vous allez à votre bateau? leur dis-je.

— Non, à notre charrette.

— Oui, mais pour aller à la charrette?...

Je les suivais tout en parlant; je faisais presque les honneurs de mon île.

— Ah ça, dis-je, vous ne couperez pas le reste des saules?

— Le reste des saules... et mon osier?

— Il n'en reste que trois ou quatre pieds.

— Je le veux bien, mais vous donnerez dix francs.

— Je donnerai dix francs.

Le vieillard s'arrête et jette pour la seconde fois derrière lui un long regard investigateur et rapace qui me donna, je ne sais pourquoi, l'idée d'un râteau: il cherchait ce qu'il pourrait encore me vendre.

— Pauvre vieux! pensais-je, les fêtes de la nature sont des solennités auxquelles Dieu n'admet que ses élus; ce qu'il y a de beau ici n'existe pas pour toi.

Mais tout à coup je fus atterré : nous arrivions à une charrette déjà chargée de fagots d'osier : cette charrette, comment était-elle venue là? Hélas! tout naturellement, traînée, non par des dauphins, mais par un affreux cheval alezan. Le petit bras de rivière était desséché!

— Eh! m'écriai-je, il n'y a plus d'eau!

— Non, c'est encore un avantage de mon île; c'est que ça n'est pas une île. Quand vient le mois d'août, on y arrive en voiture comme par une route royale.

Je répondis, ahuri : — Mon île ! mon île n'est pas une île ! On y vient en charrette !

Tout disparut, tout s'évanouit. Mes rêves remontèrent au ciel avec les couleurs des fleurs et du feuillage. Je laissai aller Compoint et son garçon ; je remontai dans mon canot, et je m'en allai tristement chez le meunier Clément, d'où je fis avertir Compoint de ne pas aller le lendemain à Neuilly.

Je ne rentrai plus dans *mon île ;* je la voyais souvent de loin, en passant, et je me disais : — L'hypocrite ! à qui se fier ? Elle avait si bien l'air d'une île !

LXIII

SAINT-OUEN. — MAGDELEINE ET BOURDIN. — JE SUIS BATELIER.
LES PREMIERS CANOTIERS. — LES PIRATES VERTUEUX.

Restons un peu à Saint-Ouen.

Un dimanche, jour d'envahissement probable de l'île de Saint-Ouen par les Parisiens, je partais, dès l'aube du jour, à la recherche d'une île plus solitaire, lorsque je rencontrai Bourdin sur la rive. Bourdin et Magdeleine étaient un couple de bateliers de mes amis ; souvent ils m'avaient prêté un de leurs bateaux, lorsque, encore enfant, je m'essayais à ramer. C'est Bourdin qui, plus tard, du temps que j'étais spartiate, me menait au milieu de la Seine glacée sur les deux rives, où je plongeais et nageais aux mois de décembre et de janvier, pour imiter un passage de Jules César sur les Gaulois. Bourdin était un grand, fort et gros garçon, d'une physionomie débonnaire ; sa femme, au moins aussi forte que lui, hâlée comme lui par le soleil, laissait voir, bien sans le faire exprès, grâce à cer-

tains mouvements vigoureux, la seconde partie d'un col d'une rare blancheur. Ils avaient quelques lopins de terre dans le pays et avaient amassé un petit avoir à passer et repasser les Parisiens de la terre ferme à l'île et de l'île à la terre ferme, ce qui cependant ne se payait qu'un sou par personne et par voyage; mais le dimanche les bateaux pleins ne s'arrêtaient pas pendant sept ou huit heures; ils menaient chacun un bateau; puis il y avait certaines promenades qui se payaient de deux à trois francs : aller à Asnières, à Clichy, à Saint-Denis, surtout par les petits bras de la Seine, charmants berceaux verts, mais par des courants rudes à remonter; on disait parfois, dans le pays, qu'ils avaient reçu une forte somme en 1830 pour faire évader je ne sais quels ministres de Charles X, réfugiés au château de madame du Cayla. Ce château, situé au bord de la rivière, avait été donné par Louis XVIII à la comtesse du Cayla, l'amie de sa vieillesse; c'était là qu'avait été écrite l'ébauche de la « Charte constitutionnelle ». Je n'ai jamais su ce qu'il y avait de vrai dans l'acte attribué aux Bourdin; si le fait est vrai, ils avaient à ce moment couru un danger réel. Ils avaient, lorsque j'y étais encore, une très jolie petite fille qu'ils ont très bien élevée et qui a épousé un bourgeois aisé.

— Qu'as-tu, Bourdin? lui dis-je; tu as l'air bien grognon, ce matin.

— Ne m'en parle pas; il va faire aujourd'hui une

des plus belles journées qu'il soit possible, et cette journée sera perdue pour nous.

— Comment cela?

— Il faut que Magdeleine et moi nous allions à Neuilly, chez le juge de paix, à cause d'une discussion avec un voisin de ma vigne. Le juge tient ses audiences le dimanche, parce que c'est un jour libre pour les paysans, mais pour nous c'est au contraire un jour de grand travail; j'avais envie de n'y pas aller et d'abandonner ma réclamation; mais Magdeleine ne veut pas céder au voisin : c'est une perte de vingt francs au moins pour la journée.

— Eh bien, sais-tu ce que je vais faire? Tu vas me donner ton bateau, le plus beau, celui que tu as fait repeindre, et je te remplace.

— Pas possible!

— Très possible! Est-ce que tu crois que je ne suis pas capable de te remplacer?

— Je ne dis pas ça; mais tu seras éreinté.

— Nous verrons bien; j'aurai ensuite le temps de me reposer; amène-moi ici le bateau, et va-t'en sans chagrin.

Magdeleine et Bourdin se mettent en route, vêtus de leurs beaux habits, et moi je m'installe à la place ordinaire où ils attendaient les chalands; je me procurai des sous pour pouvoir rendre de la monnaie à ceux qui n'auraient que des pièces blanches pour payer la traversée, et, ne sachant où placer ces deux poignées de gros sous de cuivre, je les mis au

fond du bateau, sous mes pieds ; cela me donna une autre idée : je savais que les dentistes mettent sur leur cheminée de petites piles d'argent, soit une, soit deux pièces de cinq francs, pour indiquer à leurs clients le prix qu'ils attendent de leurs opérations et leur ôter le petit embarras de le demander ; j'avais vu les faiseurs de tours de place publique placer sur un petit tapis le produit de leurs quêtes pour engager le public. J'imaginai de mêler à mes gros sous quelques pièces de dix sous et même d'un franc ; les habitués me donnaient paisiblement leur sou ; mais lorsque quelque « nouveau » me demandait : — Combien vous dois-je ? je répondais : — A votre générosité !

Et mon regard indiquait au sien mon tas de gros sous constellé de piécettes blanches. Les visiteurs ordinaires de l'île ont leur batelier d'habitude ou d'affection. Magdeleine et Bourdin avaient des concurrents, Honoré, dont le nom se prononçait Noré, et sa femme. Beaucoup, arrivant sur la rive, du côté de la terre ferme, ou prenaient le bateau de leur passeur ordinaire, s'il était sur cette rive, ou l'attendaient s'il était en train de revenir de la rive opposée, ou l'appelaient s'il était arrêté sur cette rive opposée. Quand on appelait Magdeleine ou Bourdin, je répondais, et, quand on me demandait des explications, je disais qu'ils étaient retenus, que j'étais leur « garçon » et que je les remplaçais.

Mon bateau, repeint à neuf, séduisait assez les

« nouveaux » ; j'appelais moi-même, de loin, ceux que je voyais se diriger vers la rivière, et je les invitais à prendre « un excellent bateau »; je donnais la main aux « dames »; je portais les enfants; je rassurais les peureuses, etc. Mon procédé de dentiste réussit très bien; quelques pièces blanches vinrent grossir ma recette, et Magdeleine et Bourdin furent émerveillés en rentrant. Comme l'avait prévu Bourdin, j'étais « éreinté »; mais je m'étais extrêmement amusé; et, pendant tout le reste de l'été, je continuai, le dimanche, à prendre un des bateaux de Bourdin au moins pendant quelques heures, dont Magdeleine profitait pour aller à son ménage. Je portais en évidence ma médaille de sauvetage, très rassurante pour les timorés, et je ne tardai pas à être fort apprécié et fort demandé par les « bourgeois ». On entendait crier sur la rive : Ohé, Alphonse! autant qu'on entendait crier : Ohé, Magdeleine! Ohé, Bourdin! Ohé, Noré! Ce que j'entreprenais le plus volontiers, c'était le voyage par les petits bras de l'île Saint-Denis, pour mener des « familles » dîner chez Perrin; quand les « pratiques » n'étaient que deux, souvent des amoureux, ou trois, je prenais mon canot à moi, qui était plus léger. Perrin me connaissait depuis bien longtemps, mais il était averti de ne pas me trahir. Combien de fois mes « bourgeois », à la fin de leur repas, faisaient demander le « batelier », qui avait été si complaisant, pour lui faire boire un verre de vin avec eux. Perrin

venait m'appeler dans le cabaret, où je dînais moi-même. — Eh bien, mon brave, me disait le bourgeois, que dites-vous de ce vin-là? Vous n'en buvez peut-être pas tous les jours de pareil. Je buvais « à madame » ou « à ces dames », et au retour je rapportais ma recette à Bourdin.

Ce métier de batelier amena une série d'aventures très variées, dont quelques-unes ont pris place dans mes romans, par exemple, dans *Feu Bressier,* l'épisode d'Arolise; dans *les Roses bleues*, l'histoire de la femme au chat; et celle de madame Masclet dans je ne sais quel autre de mes nombreux volumes.

Gatayes, qui alors allait beaucoup dans le monde, même l'été, venait me trouver au moins une fois par semaine et restait un ou deux jours avec moi. Quand sa visite était attendue, j'allais avec mon canot jeter l'ancre et « mouiller » sur la rivière; il partait de Paris vers minuit et arrivait à Saint-Ouen une heure et demie après; arrivé au bord de l'eau, il faisait entendre nos trois coups de sifflet, qui ne manquaient jamais d'être entendus et rendus, quoique le plus souvent je fusse endormi au fond de mon canot. Après avoir répété le sifflet, je levais ma lanterne allumée et j'allais le chercher. J'avais dans le canot ou au moulin de quoi souper, et nous passions encore une heure ou deux à errer sur la rivière, lui me racontant ce qu'il avait fait et ce qu'il avait vu, moi lui disant mes pensées, mes imaginations, mes

rêves, promenade un peu mélancolique dans les sentiers verts de nos premières années, qui étaient cependant encore bien proches de nous.

Le canotage, que nous avons la prétention d'avoir alors à peu près inventé, était, dans cette origine, loin de ce qu'il est devenu ensuite : c'était un délassement de poète et d'artiste ; c'est aujourd'hui, assez souvent, il me semble, un tumulte, brouhaha plus bruyant que joyeux de « viveurs », de farceurs et de filles. Nos soupers se composaient souvent de pain et de fromage et n'en étaient pas moins excellents. Si cependant on songeait à compléter l'orgie, il y avait l'île de Clichy, où, dans une sorte de cabane, habitait un cabaretier qui vendait du verjus à l'eau-de-vie que nous trouvions excellent ; nous pouvions y aller quand nous voulions, fût-ce au milieu de la nuit ; il était toujours content, ne nous faisait attendre que quelques instants, si bien que nous le soupçonnions de dormir tout habillé, et il nous recevait de la façon la plus affable.

Pour n'être ni bruyante ni « échevelée », notre vie sur l'eau n'était cependant pas triste, il s'en faut ; nous accueillions avec grand plaisir tout sujet de gaieté, toute raison de rire, et nous nous en acquittions de grand cœur. J'ai retrouvé, il y a deux ans, un des frères Verreaux, le peintre ; il me rappelait qu'un soir à Saint-Ouen, comme lui et deux de ses amis avaient loué un bateau pour se promener sur l'eau avec trois « dames », fort peu exercés

qu'ils étaient au métier de batelier, ils s'étaient laissés engraver au milieu de la rivière et prendre dans des perches placées pour tendre des filets. Sur ce bas-fond, le courant était rapide, et l'eau, divisée par les perches, faisait grand bruit ; c'était assez inquiétant pour des gens qui non seulement n'étaient pas bateliers, mais ne connaissaient pas la rivière.

Pour Gatayes et pour moi, c'était une autre affaire. Sur une longueur d'une demi-lieue, théâtre le plus ordinaire de nos bains, nous connaissions le fond autant que la surface : ici, il y a du sable, ici de la vase, ici des moules ; quant aux herbes aquatiques qui présentent quelque danger, même pour d'assez bons nageurs qui n'auraient pas acquis le sang-froid nécessaire par leur fréquentation assidue, je me souviens qu'un passant nous interpella de la rive un jour précisément que nous nous exercions à nous laisser prendre et garrotter par leurs longues cordes et à nous en débarrasser.

— Mais, malheureux, nous cria-t-il d'une voix altérée, vous êtes dans les herbes !

— Monsieur, lui répondit Gatayes... les herbes... nous les mangeons en salade.

Revenons à nos naufragés :

Les femmes commençaient à trembler et à pleurer tout bas ; les hommes leur conseillaient de ne pas avoir peur, mais ne savaient pas du tout comment on se tirerait d'affaire, ni même si l'on s'en tirerait;

aussi furent-ils enchantés d'entendre un bruit d'avirons et bientôt de distinguer la silhouette d'un canot dans la nuit. — Ohé, les gens du canot, cria l'un d'eux, nous sommes très embarrassés, peut-être en danger; venez à notre aide; on vous payera bien. Les gens du canot accostèrent l'embarcation en péril, mais firent remarquer qu'ils ne pouvaient prendre six personnes à leur bord et qu'il fallait d'abord sauver les femmes.

— Oui, sauvez les femmes.

— Eh bien, passez-nous-les.

On transborde les femmes; le canot s'enfonce et disparaît dans l'ombre.

Les hommes restés à bord ne sont pas sûrs de n'avoir pas fait un acte héroïque, en restant sur le bateau.

— Ohé! les gens du canot, crie l'un d'eux, vous allez revenir nous prendre.

— Jamais, répond une voix.

— Eh bien, et nos femmes?

— Destinées à peupler l'île des Salicaires.

— Ah ça... pas de bêtises... eh, les gens du canot....

On ne répondait plus, et on gagnait l'île Saint-Ouen.

— Eh! mais, dit un des naufragés, ils ont laissé un chien, leur chien est à bord... il faudra bien qu'ils viennent le chercher.

Mais le chien, qui en effet avait passé d'un ba-

teau sur l'autre, n'était autre que l'illustre Freyschütz, un molosse de Terre-Neuve peu patient, qui trouva impertinent qu'on lui mît la main au collier, montra les dents, — et quelles dents! — fit entendre un rugissement qui tint les naufragés en respect, se jeta à l'eau et ne tarda pas à rejoindre le canot; mais on avait eu le temps de le reconnaître :

— Ah! c'est Freyschütz; alors nous savons qui sont les forbans.

Comme nous savions, nous, que les naufragés ne couraient aucun danger, nous prîmes le temps de faire convenablement à leurs « dames » les honneurs de notre île; nous sûmes que depuis elles déclarèrent avoir à se louer des procédés et de l'amabilité des « naturels ».

Un peu plus tard, nous les reportions en terre ferme, et nous allions chercher les hommes; je ne sais plus si c'est Gatayes ou moi, un de nous monta à leur bord, tira facilement de péril le navire en détresse, et nous eûmes la joie honnête de réunir tous les naufragés sur la rive la plus proche de Paris et de disparaître de nouveau dans la nuit, accompagnés de leurs bénédictions.

LXIV

LA JEUNESSE. — LA VALSE A DEUX TEMPS. — ET LA GAIETÉ ? — ON TAQUINE LE GOUVERNEMENT. — ORIGINE DE LA BOHÈME. — LE BOURGEOIS.

Un des caractères de la jeunesse du temps... où j'étais jeune, c'est d'abord... la jeunesse et ensuite une gaieté... taquine, qui me paraît ne plus exister chez les jeunes gens. Peut-être est-ce l'espace qui manque aux jeunes gens dans la vie d'aujourd'hui.

Un exemple, pour me faire mieux comprendre : J'ai constaté, lorsque la valse à deux temps, ce tourbillonnement insensé, vertigineux, est venue remplacer la valse à trois temps de nos mères, que probablement la grâce, la mesure, l'harmonie, une sorte de décence voluptueuse étaient entièrement dans le temps supprimé, car il n'en restait pas de traces dans les temps conservés.

Je dirai de même que la vie moderne, plus active, plus pressée, plus fiévreuse, a coupé une partie, « un temps » de la jeunesse, un temps placé entre

la fin des études du collège et le choix et les premiers exercices d'une profession, comme les vacances entre deux années classiques.

La vie actuelle, plus exigeante, plus dispendieuse, plus difficile, oblige les familles à pousser les oisillons hors du nid, avant qu'ils aient encore toutes leurs plumes; on a supprimé les quelques jours pendant lesquels, sautillant sur les branches voisines, sentant déjà leurs ailes et les essayant, ils voltigent d'une branche à l'autre sans perdre encore de vue le nid où les parents leur apportent encore pour quelque temps la becquée.

D'une part, les dépenses nécessitées par les enfants sont beaucoup plus lourdes, en même temps que celles des parents se sont singulièrement accrues; des garçons de douze à quinze ans ne voudraient plus, ne pourraient plus peut-être faire leurs beaux habits des vieux vêtements du père, « retournés » et retaillés par un petit « tailleur à façon ». J'étais en troisième et j'avais seize ans, lorsque j'ai eu mes « premières bottes », ce qui était alors un signe de puberté et d'affranchissement, comme le premier duvet dont l'ombre vient estomper la lèvre supérieure; et ces bottes, je les avais « gagnées ». Il n'était pas question d'aller « dans le monde » avant d'avoir une position acquise et correcte; celles de nos études qui succédaient au collège, lorsque d'écoliers nous devenions étudiants, se passaient par groupes entre jeunes gens

aussi peu « somptueux » les uns que les autres ; nos plaisirs sans faste étaient à peu près gratuits ; la gaieté en faisait les frais et la magnificence, magnificence réelle et qui manqua plus tard aux divertissements plus ruineux. Personne de nous n'aurait pensé, sans un profond dégoût, à ces filles entretenues par le public, qui aujourd'hui ont pris « droit de cité » dans la vie et droit de « citation » dans les journaux.

Les « grisettes », je le veux bien, avaient plusieurs amants, mais les avaient l'un après l'autre ; leurs petites robes d'indienne, leurs coquets bonnets ne représentaient que le fruit de leur travail et quelques cadeaux peu coûteux, offerts sans vanité et reçus sans honte. On leur donnait d'excellents dîners, avec des côtelettes de porc frais aux cornichons, de chez le charcutier, une tourte de trente sous, des pommes de terre frites et une livre de cerises ou de raisin, non pas tout cela à la fois, mais l'un de ces mets seulement ; et, quant aux fruits, elles attendaient fort tranquillement qu'ils fussent exquis et mûris en leur saison, et n'exigeaient pas qu'il n'y en eût pas pour les trouver bons.

De loin en loin, un spectacle dans un petit théâtre, aux places d'en haut, deux sous de galette en sortant du théâtre et en rentrant, et on avait la joie de les voir complètement heureuses et en pleine possession des plus grands plaisirs qu'elles eussent rêvés.

La vie du jeune homme était aussi simple, aussi peu coûteuse presque que celle du collégien, et les parents, dont également les habitudes étaient plus modestes et la vie moins difficile qu'aujourd'hui, pouvaient les soutenir plus longtemps.

Aujourd'hui, au contraire, que de toutes les égalités demandées, promises, etc., on n'a conquis que « l'égalité des dépenses », les familles ne pourraient peut-être plus fournir aux dépenses modestes du temps de notre jeunesse, mais à coup sûr ne peuvent supporter celles qu'ont amenées les changements des mœurs et des habitudes ; il faut donc que le jeune homme d'aujourd'hui commence plus tôt une vie de soucis, d'anxiétés, de luttes. Quant aux plaisirs, il les lui faut « tous faits », rapides, violents, vertigineux ; on ne s'assied plus sous une treille pour boire à petites gorgées et en trinquant un petit vin clair et naturel, on n'a pas le temps, on boit debout un verre d'eau-de-vie, et on continue sa route ; on ne fait plus la cour à une jeune fille, on n'a pas le temps, on achète une nuit, une heure ; on ne lui adresse plus des sonnets, on ne la suit pas le soir à la sortie de l'atelier, on lui fait : « Pst ! »

Pour mon compte, je ne sais guère tout cela que par ouï-dire ; à seize ans, j'avais quitté la maison et je vivais de mon travail en donnant des répétitions dans la pension Barthélemy ; à dix-neuf ans, j'étais professeur suppléant au collège Bourbon ; et, plus que tout cela, ma passion pour mademoiselle ***

avait porté les premiers mouvements de mon cœur un peu plus haut que la vie réelle et dans le bleu : j'ai eu cependant ma jeunesse, mais beaucoup plus tard.

Voilà, je crois, les causes probables de la gaieté qu'avaient alors les jeunes gens et que je ne leur vois guère aujourd'hui.

Quant au mélange de taquinerie que j'y ai signalé en commençant ce chapitre, je l'expliquerai d'une façon assez plausible par l'esprit public de ce temps-là et par l'exemple de nos pères. Toute la France, à bien peu d'exceptions près, était alors dans « l'opposition ». En attendant qu'on pût renverser le gouvernement de la Restauration amené par l'étranger, on le harcelait, on le taquinait sans relâche ; la politique des bourgeois consistait beaucoup en une gaminerie sérieuse et solennelle. On mettait des chapeaux à bords larges appelés alors « bolivars », pour dire à tous les yeux qu'on haïssait les Bourbons ; qui se rappelle aujourd'hui que Bolivar, qui portait probablement un chapeau à larges bords, est le libérateur de l'Amérique espagnole, le fondateur en 1819 de la république appelée Colombie, et en 1822 de la Bolivie, au sud du Pérou ?

La violette n'était plus recherchée pour sa couleur et son parfum ; elle disait son fait à Louis XVIII et menaçait Charles X. Une certaine façon de boutonner la redingote, l'habit bleu à boutons de métal avec un gilet jaune, avaient pour but d'inquiéter la

police ; la façon de nouer la cravate, « l'épingle noire » avec laquelle on en fixait le nœud, tout était, sinon un défi, du moins une taquinerie. On se disait *libéral, indépendant, bonapartiste, républicain,* et même tout cela à la fois, car il ne faut pas oublier que la révolution de Juillet, qui a renversé les Bourbons, s'est faite au cri bizarrement contradictoire de : « Vive Napoléon et la liberté ! »

Naturellement, les jeunes gens ne voulaient pas être moins « indépendants », moins « ennemis de la tyrannie » que leurs pères ; mais ils prenaient leurs ennemis plus près d'eux, leurs professeurs d'abord, puis les portiers ; les portiers, personnages subalternes pour les pères, sont souvent des tyrans pour les enfants et les jeunes gens, dont ils dénoncent les irrégularités et les fredaines. Les écrivains et les artistes, qui commençaient à devenir beaucoup plus nombreux qu'autrefois et qui prenaient le haut du pavé et la tête des idées, ne tardèrent pas à pressentir et à deviner d'instinct, sous le frondeur libéral, « le bourgeois » destructeur de rois, bientôt roi lui-même, le bourgeois, qui avait attaqué les abus non pour les renverser, mais pour les conquérir, car ils voyaient l'aristocratie de l'argent remplacer celle de la naissance ; ils voyaient les rois et les princes de la grosse bourgeoisie moins orgueilleux peut-être, mais plus vaniteux, — la vanité est plus taquine, plus exigeante que l'orgueil, — inaugurer leur règne avec plus de rudesse et

moins de préjugés « modérateurs » que leurs prédécesseurs. Ils voyaient l'argent exercer tous ces droits féodaux dont nos pères n'avaient détruit que les noms. Pour n'en citer qu'un : Jamais la féodalité de naissance usa-t-elle du droit de... jambage avec le cynisme qu'y apporte l'aristocratie de l'argent?

Je me suis laissé entraîner un peu loin pour en arriver à expliquer comment, vers la fin de la Restauration, quelques hommes au fond assez sérieux — ils l'ont prouvé depuis — se livraient à certaines habitudes de gaminerie tardive, leur adolescence étant déjà passée et leur première jeunesse assez entamée ; il leur plaisait de braver, de narguer, de scandaliser la grosse bourgeoisie, l'aristocratie d'argent, qui déjà, faute des « grandes manières », prenait des airs rogues et empesés, voulait avoir les mêmes chaises à l'église comme les mêmes loges à l'Opéra que ceux qu'elle allait détrôner.

Ajoutons un autre grief : pour beaucoup de jeunes gens de cette époque, le libéralisme professé par leurs parents, et celui qu'ils affichaient eux-mêmes, leur fermait l'entrée de plusieurs carrières tant que les Bourbons seraient sur le trône, et surtout que les ultra-royalistes, qui devaient contribuer à le renverser bien plus que ses adversaires déclarés, entoureraient ce trône et maintiendraient autour de lui ce cordon sanitaire contre la vérité. De là une jeunesse oisive, attardée, bruyante : de là ce qu'on a appelé la bohème.

LXV

AUGUSTE ROMIEU. — ALPHONSE ROYER. — ROUSSEAU ET LE LAMPION. — MALITOURNE. — LES SCIES. — UNE LETTRE DE ROMIEU, PRÉFET DE LA DORDOGNE.

De là l'histoire d'un de mes compagnons du *Figaro,* Auguste Romieu, fils d'un général de l'Empire, histoire devenue légendaire, quoiqu'elle ne fût pas une rare exception, parce que Romieu, journaliste devenu fonctionnaire, eut dès lors, pour ennemis envieux, beaucoup de ses compagnons et complices d'autrefois, qui avaient soin de ne pas la laisser oublier.

Romieu, journaliste, lorsque je le connus, à la fin de 1828, venait de faire jouer avec Alphonse Royer une pièce de théâtre imitée de Shakespeare, avec un assez grand succès ; il allait avoir trente ans ; il était de taille moyenne, mince, maigre, deux profils assez distingués, mais peu ou point de face, la physionomie triste, ce qui donnait un piquant particulier à ses saillies ; un journal venait de le proclamer « l'homme le plus gai de France ». On a assez

parlé de Romieu et de son ami Rousseau ; Rousseau était un garçon d'esprit, esprit un peu commun, mais réel ; c'est lui qui inventa le compte rendu humoristique des séances du tribunal de police correctionnelle; tous deux se piquaient de bien boire, avec cette différence que Romieu se grisait et que Rousseau se soûlait. Malitourne, autre homme d'esprit qui faisait alors en grande partie les *Mémoires d'une contemporaine*, poussait la distinction plus loin en se comparant à Becquey, du *Journal des Débats*.

— Il y a, disait Malitourne, dans la demi-ivresse où je me mets quelquefois, une certaine fleur. Quand nous avons soupé ensemble, Becquey est gris, je suis gris aussi, si vous voulez, mais d'une autre nuance de gris : je suis plutôt lilas.

On sait la légende de Rousseau ivre-mort, que Romieu, peu sûr de lui-même, ne pouvant ni empêcher de tomber ni relever, prit le parti de ranger contre une maison pour le garantir des voitures; puis, par surcroît de précautions, il frappa chez un épicier endormi, le fit lever, lui acheta un lampion, l'alluma et le mit auprès de son ami; après quoi, ce devoir accompli, il alla se coucher.

Une légende non moins connue est celle du portier que Romieu rendit fou en allant toutes les nuits lui demander une mèche de ses cheveux et en y envoyant tous ses amis; c'était alors le règne de la « scie » dans les ateliers, « scie » dont j'ai

reproduit quelques exemples dans deux romans, *Geneviève* et *Hortense.*

Romieu revenait un soir de la campagne en costume assez villageois, et, affectant de parler comme les paysans des environs de Paris, il avise un horloger qui travaillait dans sa boutique; il entre, salue gauchement et en s'excusant.

— Monsieur, dit-il, comment appelez-vous ces petites machines rondes qui sont là pendues?

— Ça s'appelle des montres.

— Ah! et à quoi ça sert?

— Ça sert à indiquer l'heure.

— Ça doit être commode... c'est bien de ça qu'on m'avait parlé... et ça se vend-il cher?

— En voici une de deux cents francs, une de cent, une de cinquante, une de vingt-cinq.

— J'en pourrais bien acheter une tout de même... et y a-t-il des paroles à dire pour que ça marche?

— Non, ça se remonte tous les jours avec une clef.

— Ah... montrez-moi un peu, pour voir.

— Tenez, ça n'est pas plus difficile que ça.

— Ah... et quand faut-il la remonter, le matin ou le soir?

— Pour vous, le matin.

— Et pourquoi ça?

— Parce que le soir vous êtes soûl, monsieur Romieu, et pourriez la casser.

A la révolution de Juillet, Romieu fut nommé sous-préfet de Quimperlé, dans le Finistère, en même temps que Bohain fut nommé préfet de la Charente; c'était la part du *Figaro* dans la curée qui suit toute révolution. Les deux fonctionnaires correspondaient et par le télégraphe, et par des courriers, pour s'informer réciproquement de l'apparition et du prix des truffes, des petits pois, etc., et faire des échanges des denrées réputées du pays qu'ils administraient.

Malgré ces « regains » de gaieté, Romieu prit ses fonctions au sérieux; il avait étudié, avait traversé l'École polytechnique et avait une certaine aptitude au travail, qu'une très vive intelligence lui rendait facile. Après s'être promené dans une ou deux sous-préfectures, il fut nommé préfet de la Dordogne et passa bientôt pour un des meilleurs préfets de la France. Il n'oubliait pas cependant Paris et y venait le plus souvent possible passer quelques jours, revoir ceux de ses anciens compagnons qui vivaient encore.

Quelques-uns étaient arrivés à des positions trop hautes et n'avaient pas assez d'esprit pour effacer ce souvenir; ceux-là, c'étaient des plus que morts, car on ne les regrettait pas, et les épitaphes n'étaient pas aussi louangeuses qu'il est d'usage pour les vrais morts.

Je ne sais plus qui, à un souper, pendant un des courts séjours à Paris de M. le préfet de la Dordo-

gne, improvisa ce distique, auquel je donnai asile dans les *Guêpes :*

> Lorsque Romieu revint.... du Monomotapa,
> Paris ne soupait plus et Paris resoupa.

On forma un petit groupe de « survivants », et pendant un de ses séjours qui se prolongea, je crois, deux mois, il y avait congé régulier, on mena une vie gaie et spirituelle ; ça commençait le soir à minuit, et ça durait tant qu'on s'amusait.

Les *Guêpes* alors cessèrent de parler de Romieu autrement que comme fonctionnaire et seulement en ce qui concernait ses fonctions.

Quelque temps auparavant, lors de son voyage à Paris, lesdites *Guêpes* avaient remarqué que M. le préfet de la Dordogne avait cette chance que les intérêts de son département exigeaient qu'il vînt dans la « capitale » tous les ans à l'époque des bals masqués. Cette remarque était accompagnée des appréciations les plus amicales et de justes éloges sur l'administration de Romieu; cependant il m'écrivit une lettre fort spirituelle que je regrette de ne pas retrouver. « Vous croyez, me disait-il à peu près, faire des plaisanteries innocentes. Eh bien, vous vous trompez : mon beau-père est abonné aux *Guêpes,* et leurs remarques lui rappellent trop vivement les préjugés qu'il a dû combattre pour me donner sa fille. »

J'eus soin, dans les numéros suivants, d'exprimer

quelques regrets sur la disparition du préfet ; on ne le voyait plus ni au théâtre, ni au bal de l'Opéra, ni au café de *Paris*, ni au café *Anglais*.

Romieu, préfet, s'occupait activement des intérêts de son département, et notamment des intérêts agricoles, bien autrement importants que les tripotages politiques auxquels se consacrent beaucoup trop de préfets. L'agriculteur a un ennemi terrible : c'est le hanneton ; sa larve, appelée *man* ou ver blanc, ronge la racine des arbres et les fait périr. Je me rappelle que Vibert, un célèbre cultivateur de roses auquel on doit la charmante rose *Aimée Vibert*, vit mourir en un seul printemps trente mille rosiers et fut obligé de refaire sa pépinière dans une autre contrée. Rien n'est épargné, blé, légume, etc. Des salades et des fraisiers, il n'en est plus question, lorsque le man, métamorphosé, vient, comme hanneton, manger les feuilles des arbres qu'il n'a pas tués comme ver blanc. Romieu prit les moyens les plus énergiques, employa des fonds d'une certaine importance à payer les destructeurs des hannetons, et diminua beaucoup le fléau. Au lieu de recevoir des louanges et d'être donné en exemple, il fut, au sujet des hannetons, accablé de sarcasmes ; d'abord les journalistes ne lui permettaient pas de devenir un homme sérieux ; ensuite, quant à ce qui concerne l'agriculture, ils avaient, comme la plupart ont encore aujourd'hui, cinq à six phrases toujours les mêmes qu'ils pla-

çaient au besoin ou à l'occasion, sans y attacher aucun sens :

« L'agriculture manque de bras.

» La terre, *alma parens.*

» La terre, cette nourricière, etc., etc. »

Seul, je pris la question au sérieux; je la développai, je donnai à Romieu les louanges qui lui étaient dues pour son initiative, et j'invitai les autres préfets à suivre son exemple; je retrouve cette fois une lettre de Romieu à ce sujet :

Préfecture de la Dordogne

CABINET

Périgueux, 10 juillet 1841.

« Mon cher ami,

» Après bien des demandes à nos *divers* cabinets de lecture (nous en comptons deux), j'obtiens, par grâce spéciale, le dernier numéro des *Guêpes*, déjà tout vendu après longue location; j'y vois que vous êtes le seul publiciste qui ait envisagé la « question des hannetons » sous son vrai jour : elle est plus vieille que ses sœurs la « question d'Orient », la « question des sucres » avec l'incidente « question betteravière », la « question de la gélatine », etc., et elle n'en était pas mieux éclaircie avant vous : « *Fuit homo missus a Deo* », etc. Cette grande réhabilita-

tion va me faire le plus bel honneur, surtout dans le temps d'épidémie où me voilà.

» C'est bien pis, cette fois, que des insectes, et ce ne sont plus les fruits qui y passent : ce sont les hommes.

» Il y a une bête d'invention qu'on appelle « la suette miliaire » et qui se promène dans mon département. On ne pense à rien, on fait ses foins, on coupe son seigle, et... v'lan... voilà, au même coup de cloche, quatre cents malades dans une commune ; les premiers trépassent faute de soins, l'effroi se propage, et les campagnes présentent l'aspect que pouvait offrir Thèbes lors de la peste antique où Œdipe se débattait si mal.

» Grâce à Dieu et au sulfate de quinine, envoyé par quintaux avec une armée de médecins, nous commençons à respirer.

» Votre ami Calvimont [1] a noblement fait son devoir, et a même été un peu atteint au milieu de ses courses dans les villages désolés.

» Je lui écrivais à ce sujet : « *Fructus belli,* » mais cette fois dans le *sens propre.*

» Tout cela, mon cher Karr, est une grosse formule de remerciements pour l'intention obligeante qui vous a inspiré le petit article où mon nom reparaît. Il y a quelque chose de bien flatteur dans un sou-

1. Le vicomte de Calvimont, légitimiste rallié, alors sous-préfet de Nontron ; son zèle était d'autant plus remarquable, que Calvimont était d'une santé déplorable et est mort assez jeune.

venir de vous, surtout lorsque ce souvenir ne pousse pas sous une épigramme, même aussi amicale que vous les savez faire.

» J'aurai peut-être avant peu le plaisir de vous revoir, et j'espère que nous trouverons quelque gaie occasion de causerie, *n'importe à quelle heure,* si vous êtes toujours prêt à toutes les heures.

» A vous de cœur!

» A. ROMIEU. »

LXVI

ROGER DE BEAUVOIR. — LE VICOMTE ***. — LA COMTESSE DASH. — LA MARQUISE DE V***. — DUEL DE ROGER DE BEAUVOIR ET DE BALZAC. — PSIT. — PEYTEL. — DERNIERS VERS.

Le groupe des « survivants » se composait de Romieu, de Malitourne, de Roger de Beauvoir, d'un certain vicomte dont j'ai oublié le nom, de Léon Gatayes, de moi; de Nestor Roqueplan, Royer, de temps en temps, mais tous deux avaient leurs habitudes; de deux femmes seulement : la comtesse Dash, qui vient de mourir; la comtesse Dash aidait volontiers Roger à faire les honneurs de chez lui et y apportait beaucoup de bonne grâce et d'esprit; elle s'était adjointe une amie, la marquise de V..., femme du monde comme elle, et comme elle fort spirituelle. La comtesse Dash, encore très jolie alors, n'avait gagné qu'un grade à son changement de nom, en prenant un pseudonyme littéraire. Elle s'appelait, en réalité, Cisterne de Courtiras, vicomtesse de Saint-Mars, et dans la correspondance privée signait de son

vrai nom. Les soupers avaient lieu alternativement chez Roger de Beauvoir, chez les deux dames, une seule fois chez moi. Voici deux invitations, l'une de la comtesse, l'autre de la marquise :

« Voulez-vous venir souper ce soir chez moi, monsieur, avec la marquise et deux ou trois chats, sans pompe et sans festin, seulement pour être ensemble et pour rire si cela se peut? Je serais bien charmée si vous étiez libre et si vous vouliez venir vous joindre à nous, vous n'en doutez pas, j'espère.

» Mille et mille compliments!

» VICOMTESSE DE SAINT-MARS. »

« Si M. A. K. veut accepter de venir chez moi mercredi, à onze heures, tous ses péchés lui seront remis. On lui offrira pour *appas* à sa galanterie les attraits d'une dame du Périgord, sans rivale à Paris et digne en tout de ses attentions les plus tendres et les plus empressées.

» Il aura pour concurrents les Romieu, les Malitourne, etc., etc.

» A. DE V. »

Voici également une invitation de Roger; elle a trait à une affaire avec Balzac, dont nous parlerons tout à l'heure :

« Je suis bien fâché que tu aies pris la peine de passer chez moi; j'étais avec mes témoins, et c'était

une raison de plus pour qu'on te laissât monter.

» Mon portier n'a rien des Frontin du XVIIIe siècle.

» Le Balzac fait et rétablit sa rétractation ; le chancelier Mallefille te dira le reste, car je t'invite à souper avec Gatayes (chez moi) pour samedi, onze heures précises. Il y aura : Romieu, Mallefille, Latour-Mezeray, La Pierre, Royer, Gatayes et deux dames.

» A toi !

» ROGER DE BEAUVOIR. »

Roger de Beauvoir était ce qu'on appelle un « très bon garçon », affectueux, fidèle à ses amis. Il jouait un peu en doublure les Alexandre Dumas ; comme le baron de Fœneste de d'Aubigné, il aimait à « paroître ».

Je crois qu'il avait eu et gaspillé une assez grande fortune et qu'il lui en restait une très médiocre quand je l'ai connu ; mais ce n'était pas la *mediocritas aurea,* médiocrité d'or, d'Horace ; c'était l'épithète d'*aurata,* dorée, qu'il aurait fallu y substituer, l'or en feuilles couvrant plus d'espace que l'or massif. Il avait dû, un des premiers, adopter le « ruolz » et l'adapter à toute sa vie ; il eût déjeuné avec deux sous de fromage, mais sur une table de *boule* et dans des assiettes à « ses armes ».

Comme madame de Saint-Mars, il avait changé son nom véritable sans y chercher un avantage, si ce n'est peut-être la sonorité, car, en réalité, il

s'appelait Roger de Bully ; mais je crois qu'il l'avait oublié, parce qu'il signait toujours « de Beauvoir », et, lorsqu'il épousa mademoiselle Doze, artiste du Théâtre-Français, qu'il m'amena à Sainte-Adresse, il la fit s'appeler madame de Beauvoir.

Ce nom était la cause de son affaire avec Balzac. Lorsque Balzac eut l'idée, sans grande conviction, de défendre Peytel, Roger fit sur cette tentative une complainte où il y avait des vers très spirituels assez mordants :

Il faut éviter, hélas !
Balzac, cherchant son Calas.
. . . .
Gavarni, toujours peignait ;
Balzac, jamais ne s' peignait.
. . . .
Ce criminel (Peytel) repentant
Est mort en lui pardonnant (à Balzac).

Plus tard, à l'imitation des *Guêpes,* et avec le même éditeur, Balzac, brouillé, comme tout le monde, avec M. Buloz et la *Revue des Deux Mondes*, imagina de publier, en petits volumes mensuels, la *Petite Revue parisienne ;* je raconterai plus tard cette histoire. Cette *Revue* contenait quelques articles de critique littéraire du premier mérite ; mais il pensa à se venger de Roger, et je ne sais à quel propos il dit de lui : « M. Roger de Beauvoir, qui ne s'appelle ni Roger ni de Beauvoir. » Je racontai l'affaire dans les *Guêpes,* et je dis : « Les amis de

M. Roger de Beauvoir sont fort embarrassés : on l'appelle provisoirement *Machin*, *Chose* ou *Psit*. »

Roger jouait les paladins, les matamores, et, enivré de l'effet du moment, entamait, dans le style de Cyrano de Bergerac, une foule d'affaires dont, de sens rassis, il se laissait, le lendemain, démontrer l'injustice et l'absurdité. Personne dans la vie n'envoya tant de témoins que lui, à tel point qu'il finit par fatiguer Gatayes, qui aimait alors cependant assez à guerroyer et que Roger avait appelé « le premier des seconds », nom qui lui est resté avec une certaine autorité dans la matière ; mais Gatayes s'ennuya de voir tant d'affaires ne reposant sur rien et s'évanouissant d'elles-mêmes à la première conversation de quatre témoins ; il fit comme ce chien de chasse de noble race qui, prêté par son maître à un ami maladroit, voyant celui-ci manquer son troisième perdreau, l'abandonna dans la plaine et retourna à sa niche. Gatayes, sollicité par Roger de lui servir de témoin pour la vingtième fois, lui écrivit : « Je ne serai pas ton témoin, mais je te donne un conseil : bats-toi sans discours préalables, sans conventions, sans témoins, et bats-toi tout de suite. »

Cette fois, ça prenait un air de devoir marcher rondement. Roger exigeait de Balzac une rectification complète ou une réparation par les armes.

Balzac n'était nullement fait pour la bataille, gros, lourd, facilement essoufflé qu'il était, et d'ailleurs

il eût trouvé trop cher, avec raison, de payer un échange de plaisanteries, même un peu vives, de la vie de Roger ou de la sienne; c'était aussi l'avis des quatre témoins. Il fut convenu qu'une rectification rédigée en commun serait insérée dans le troisième volume de la *Petite Revue parisienne ;* le numéro parut, et la rectification ne s'y trouvait pas. Roger envoya deux nouveaux témoins; Balzac en choisit deux, et c'est du résultat de cette entrevue qu'il parle dans sa lettre. Mais la *Petite Revue* ne rapportait pas les millions que Balzac et son éditeur Dutacq en attendaient; elle donnait des ennuis et coûtait fort cher, à cause du tirage énorme qu'on en faisait. Elle cessa de paraître, s'arrêta au troisième numéro; Roger n'eut pas sa rectification, mais continua de s'appeler Roger de Beauvoir, comme devant.

Roger était un grand tutoyeur : personne ne parlait autant pour le public; à un théâtre, à une promenade, dans un salon, son interlocuteur n'était qu'un prétexte, un confident, un comparse.

« *Je te l'ai* déjà dit, *et vais te* le redire. »

J'en citerai un exemple : nous nous rencontrons un soir, je ne sais chez qui; d'une extrémité du salon à l'autre, Roger me crie : — T'en vas-tu bientôt ? Je te ramènerai.

L'effet était produit; c'était celui de l'impertinence aristocratique d'un grand seigneur s'ennuyant chez un bourgeois où il s'est fourvoyé et ne

craignant pas de le dire tout haut; c'était aussi l'effet du même grand seigneur ayant ses gens à l'antichambre, son carrosse et ses chevaux à la porté; je fais semblant de ne pas entendre. Peu de temps après, je m'esquive. Roger me voit, me suit; nous prenons nos manteaux, et nous descendons ensemble. Roger met le nez à la porte; mais, au lieu d'appeler Champagne ou la Verdure, il dit :

— Est-ce qu'il n'y a pas un fiacre par ici?

— Voilà, notre bourgeois, dit un cocher à trente-deux sous.

Nous montons dans la voiture, et Roger me dit :

— Dis donc, mon bon, tu vas me jeter chez moi... Cocher, rue de la Paix, 12.

Parfois il vous invitait en public, à haute voix, à un déjeuner :

— Je veux te faire goûter d'un certain tokay que j'ai reçu de bonne main.

Mais il était parfaitement possible que, le jour arrivé, Roger eût oublié complètement son invitation et fût sorti dès le matin. Sa conversation était rapide, abondante, pétillante, toute en pétards, dont beaucoup ne partaient pas ou faisaient long feu, mais où, sur la quantité, un certain nombre faisaient leur bruit, leurs étincelles et jetaient leur éclat. Je disais de lui : — Roger passe sa vie à jeter des mots en l'air; tant mieux quand ils tombent *face*.

Je le répète, c'était au demeurant « un bon garçon », un homme d'esprit, un peu trop peut-être,

dans la signification vulgaire du mot, fidèle en amitiés plus qu'en amours, et peut-être avait-il le pressentiment que la constance ne lui réussirait pas, lorsqu'il devint assez amoureux de mademoiselle Doze pour penser que ça pourrait durer toujours et l'épouser. Cette union ne fut pas un bonheur, et il s'en plaignait amèrement. C'était l'étourderie même. Un matin, il va chez Gatayes avec deux charmants enfants qu'il avait ; on déjeune. Roger se rappelle une course urgente, laisse ses enfants aux deux plus agréables mamans qu'on puisse imaginer, aux deux filles de Gatayes, alors presque enfants elles-mêmes, les oublie et ne vient les chercher que quinze jours après, si bien que les deux petites mamans s'y étaient accoutumées, ne voulaient plus les rendre et avaient les larmes aux yeux en lui disant :

— Monsieur de Beauvoir, laissez-les-nous ; vous les oublierez ailleurs, où ils ne seront pas si bien.

Ami constant, Roger n'a pas été abandonné par ses amis pendant la longue et douloureuse maladie qui a tristement terminé ses jours. J'appris qu'il lui était arrivé d'aimer passionnément les fleurs, depuis qu'il ne pouvait plus sortir, et qu'il avait un jour parlé des miennes, qu'il « voudrait bien venir voir ». Je lui envoyai, de la part de ma fille et de moi, un très magnifique bouquet de mon jardin de Nice.

Roger écrivait de jolies lettres qu'il « illustrait » de très jolis dessins à la plume, quelquefois d'aquarelles qu'eussent signées des peintres de profession.

Malgré son état de souffrance, sa lettre où il « m'accuse réception » du bouquet est surmontée d'une de ces illustrations faciles et charmantes; voici la lettre :

« Ami Alphonse, c'est bien vrai, et j'en fais mon *meâ culpâ*. Soumis depuis deux ans à tous les médecins du monde, excepté pourtant La Pommeraie[1], souffrant toutes les tortures sans me plaindre, et ne trouvant d'allégeance dans aucun remède, j'ai songé à toi, l'ami du docteur Printemps, et voilà ce qui t'explique ma demande de bouquet aux échos!

» Je t'écris avec deux mille épingles dans les talons, synonyme de goutte et d'infiltration de l'eau dans les tissus, c'est comme tu voudras.

» Voilà *deux ans et plus*, entends ceci, que je n'ai pu *me lever* de mon fauteuil pour me mettre dans un lit; c'est le supplice de Thésée, dont parle l'ami Virgile :

> ... Sedet æternùmque sedebit,
> Theseus...

» Aussi je passe de bien vilains jours et de plus vilaines nuits; je puis à peine écrire, et conséquemment tenu d'avoir un secrétaire, excepté quand j'écris à Karr; on a des amis des heures joyeuses d'autrefois.

» J'ai sous ma fenêtre un jardin du curé, où pous-

1. Un médecin empoisonneur qu'on venait de guillotiner.

sent quelques maigres fleurs; il n'y a aucun arbre; Lafontaine, l'acteur du Gymnase, m'en ayant envoyé un, on a dû l'élaguer pour le faire passer par la porte. Sa sentence a été vite rendue : on l'a brûlé.

» J'aurais voulu, j'aurais dû, mon pauvre ami, t'adresser de meilleurs vers ; pardonne à mes douleurs, qui malheureusement ne sont que trop vraies.

» Léon Gatayes est venu hier ; je lui ai montré tes fleurs ; il les a trouvées bien belles !

» Je reçois beaucoup de monde à mon fauteuil, sans être Scarron ; mais quel fardeau que d'écouter certaines gens, sans pouvoir lever le siège et s'en aller ! Ma vie est devenue un roman si ennuyeux que je crois que c'est *Ponson du Terrail* qui l'a fait.

» Je t'embrasse bien fort.

» Ton vieil ami,

» ROGER DE BEAUVOIR. »

Les vers auxquels il fait allusion, il les avait donnés à un journal. Gatayes m'en parle dans une lettre de la même époque :

« ..... J'ai vu Roger hier soir... J'ai rencontré, chez lui, la comtesse Dash, très envieuse du bouquet qu'il a reçu ; elle ne te cache pas qu'elle demeure à Batignolles, rue de la Paix, 42. Il y a plus de deux ans que le pauvre Roger n'est sorti de son fauteuil, et cela ni jour ni nuit ; il ne peut se coucher sans étouffer ; d'autre part, s'il n'étouffait pas,

il ne pourrait supporter le contact (nécessité par sa position étant couché) des draps sur les plaies de ses jambes, et cependant sa santé n'est pas trop altérée de cette affreuse position; sa gaieté est la même, lorsque la goutte lui accorde un peu de trêve; ton bouquet a fait, du jour où il est arrivé, un véritable jour de fête; il m'a écrit tout de suite; il voulait que j'allasse dîner avec lui pour me lire ses vers de remerciement.

» LÉON GATAYES. »

Quant aux vers de Roger, en voici quelques-uns :

Il est à Nice une corbeille.
. . . .
Là chuchotent, comme en famille,
Œillets, primevères, jasmins;
C'est une belle jeune fille
Qui les arrose de ses mains.
. . . .
Ses roses, il nous les envoie,
Charmant télégramme de fleurs.
. . . .
En un jour elles nous arrivent,
Aussi fraîches que le matin.
Le long trajet qu'elles poursuivent
N'enlève rien à leur satin.
. . . .

LXVII

CHAGRINS D'AMOUR. — UN SOUPER IMPROMPTU. — LA QUESTION DES HANNETONS. — QUAND ON NE SAIT PAS LE FRANÇAIS.

Une nuit, je dormais profondément, lorsque je suis réveillé par un fort coup de sonnette à ma porte ; je demeurais alors rue de la Tour-d'Auvergne, le dernier logement que j'aie occupé à Paris ; c'était un pavillon de deux pièces et une antichambre, que le propriétaire de la maison m'avait fait bâtir dans un assez joli jardin. Mon domestique, le « père Michel », un Auvergnat de quinze ans, qui avait succédé à *Apollo Varaï Napombo*, un Chinois dont nous parlerons en son temps, logeait tout en haut de la maison voisine ; je me lève, j'ouvre, et je vois dans la cour... Romieu. Nous vivions alors volontiers la nuit, et j'avais accoutumé mes portiers à entendre leur sonnette et à tirer le cordon sans se réveiller, de sorte qu'il n'avait rencontré aucune difficulté pour arriver jusque-là. Romieu entre, va se jeter dans un fauteuil et se met la tête

dans les mains. — Ah ! mon ami, me dit-il, que je suis content de vous trouver chez vous ! je suis désespéré.

Je crois à une plaisanterie, et je réponds, en riant, que douter de me trouver chez moi à deux heures du matin serait penser légèrement de mes mœurs et me faire injure; mais je m'aperçois que l'homme le plus gai de France était, en effet, fort désolé; je l'interroge avec certaines précautions. — Je vais tout vous dire, me répond-il, puisque c'est pour cela que j'ai traversé Paris.

En effet, il me raconte le sujet de son chagrin : il était amoureux de la comtesse et jaloux de Roger de Beauvoir ; il avait demandé qu'elle rompît avec lui; elle avait refusé, il lui avait dit « adieu pour jamais », et, après avoir rôdé quelque temps par les rues, désespéré, ayant besoin d'épancher son cœur, jugeant que, de ses amis, j'étais le plus propre à recevoir sa confidence, il s'était dirigé vers la rue de la Tour-d'Auvergne. J'entrai d'abord avec lui dans son chagrin, puis je m'efforçai de l'en faire sortir avec moi. Lorsque, de certaines paroles, je compris qu'il n'avait pas soupé, — il devait souper chez la comtesse, et c'est en attendant qu'on servît qu'il lui avait fait la scène qui avait amené la rupture :

— Si nous essayions de souper ? dis-je.

— Ah ! ne me parlez pas de souper.

— Erreur, mon ami; il faut reprendre des forces pour s'affliger.

Je fouille partout; je trouve le restant d'un pâté, du fromage et deux bouteilles de vin de Champagne. Nous allumons un bon feu, et nous soupons; tout doucement, l'horizon s'éclaircit; je lui fais comprendre que, au lieu d'ennuyer la belle avant le souper de sa jalousie contre Roger, il eût été plus sage de passer le souper à donner à Roger de légitimes soupçons d'être jaloux lui-même; il reconnaît sa faute, et nous ne tardons pas à en rire, à médire des femmes, comme les laquais qui médisent de leurs maîtres dans l'antichambre et ne craignent rien tant que de se faire chasser.

Et Romieu s'en retourne consolé... jusqu'au lilas, comme eût dit Malitourne.

Cet amour, sur lequel je ne donnerai pas d'autres détails, continua à être fort orageux pendant le reste du séjour que fit Romieu à Paris, et aux jours tristes, il me fit plusieurs visites nocturnes que j'avais prévues en meublant convenablement mon armoire. C'est à ces visites qu'il faisait allusion dans sa lettre.

Quant à madame Dash, — laissons-lui son pseudonyme, — c'était une très aimable femme qui est morte récemment, dans un âge assez avancé, et a jusqu'à la fin conservé d'honorables amitiés auxquelles elle était, de son côté, restée fidèle; elle avait de l'esprit et du talent et a écrit, avec un certain succès, un grand nombre de romans.

En 1848, Romieu fut destitué ou donna sa démission; mais fils d'un général du premier Empire, comme je l'ai dit, il se rallia facilement au second, qui lui fit bon accueil et le nomma successivement directeur des beaux-arts et inspecteur des bibliothèques. Sa fin a été triste; il a survécu à son fils, jeune officier, tué... je crois, à Malakoff.

Sa réputation légendaire de gaieté fut pour lui une cause d'ennuis et lui suscita plus d'un obstacle. Le public était décidé inexorablement à trouver drôle tout ce qu'il écrivait, et, quoiqu'il fût devenu un administrateur appliqué et capable, et sans contredit un des meilleurs préfets de France, il ne put jamais être pris au sérieux par le public, et à l'annonce de quelques ouvrages qu'il écrivit après 1852 on s'écriait : — Romieu ! ah ! le lampion ! ah ! Romieu ! les hannetons ! Et l'on riait; puis si par hasard on feuilletait son livre, on s'irritait de le trouver grave et on l'accusait presque de trahison.

Cette gaieté gamine dont Romieu est resté le représentant légendaire, était, je le répète, un des aspects de l'époque.

Henri Monnier, le créateur du type si vrai, si finement observé, si exactement rendu de Joseph Prud'homme, était loin de le céder à Romieu pour les « charges improvisées »; c'est lui qui entre avec un ami chez un pâtissier, salue la femme du comptoir et examine les gâteaux d'un air un peu

dédaigneux, puis enfin se décide, en prend un, en mord une bouchée, fait la grimace et le remet entamé dans l'assiette, passe à une autre assiette, prend un gâteau, le goûte, témoigne par un mouvement de physionomie qu'il n'en est pas satisfait et le remet entamé sur l'assiette, et continue froidement le même manège, jusqu'à ce que la pâtissière, d'abord stupéfiée, anéantie, reprend ses forces pour jeter les hauts cris...

Voici une autre « charge » qui me revient à la mémoire, et je ne sais plus si je dois l'attribuer à Romieu ou à Monnier; quel qu'en soit l'auteur, il entre chez une marchande de gants; trois ou quatre femmes ornent les divers comptoirs; il s'adresse à l'une d'elles, la salue très gravement et lui dit avec l'accent le plus pur et une correction grammaticale plutôt affectée :

— Madame, je dois commencer par vous demander pardon; vous allez avoir de la peine à me comprendre; je suis étranger, et je ne sais pas un mot de français.

On le regarde avec étonnement; il continue :

— On est bien embarrassé, je vous assure, dans une ville étrangère, quand on ignore comme moi la langue des habitants; mais je dois reconnaître la parfaite urbanité et la gracieuse indulgence des Parisiens et des Parisiennes, et aussi la finesse de leur intelligence, qui me permet de me faire comprendre; me comprenez-vous?

— Mais certainement, monsieur.

— C'est un nouvel exemple de l'intelligence et de l'urbanité dont je parlais tout à l'heure et ça me donne le courage de continuer; je désirerais une paire de gants... est-ce comme cela qu'on dit?

— Oui, monsieur; quand on veut des gants.

— Mille remerciements; donc je désire une paire de gants en chevreau... vous me comprenez?

— Parfaitement.

— Mille grâces... donc une paire de gants en chevreau, couleur gris-perle... vous comprenez gris-perle...

— Oui, monsieur, on va vous en montrer.

— C'est que vraiment on est parfois bien embarrassé quand on ignore absolument une langue...

— Mais, monsieur, au contraire, vous vous exprimez très...

— Mille fois trop bonne; veuillez alors prêter toute votre attention pour ce qu'il me reste à dire... c'est assez difficile, mais vous êtes si finement intelligente, si perspicace; je demande donc des gants de chevreau gris-perle avec deux boutons... est-ce comme cela qu'on dit?

— Oui, monsieur.

— Merci... Aurez-vous ensuite l'obligeance de les passer à la baguette et d'y mettre un peu de

poudre de talc, pour les rendre plus faciles à mettre... vous comprenez?

— Parfaitement.

— Ah! tant mieux... et quel est le prix de ces gants?

— Quatre francs, monsieur.

— Voici une pièce de vingt francs; c'est bien comme cela que ça s'appelle?

— Oui, monsieur! ça s'appelle aussi un napoléon.

— Ah!... et aussi un louis... je crois... mais... comment dire cela? Les mots me manquent; le véritable *louis* était de vingt-quatre francs.

On lui donne ses gants, on lui rend sa monnaie.

— Je voudrais savoir le français, mademoiselle, pour vous faire comprendre que je suis très reconnaissant que vous ne me rendiez pas de monnaie de cuivre; vous comprenez?... mille grâces aussi de votre intelligente bonté... On est bien heureux de trouver tant de grâce et d'urbanité... quand on ignore la langue d'un pays.

Il salue et sort sans avoir souri une seule fois.

LXVIII

THÉODORE LABARRE. — L. GATAYES. — DANS LA RUE. — ÊTES-VOUS UN HOMME? — LES ÉCOLES DE NATATION. — LES CALEÇONS ROUGES. — LES DEUX FABRE. — L'ABLETTE. — CHEVRIER. — LE BAIN DES PETITS.

Ceux qui voient aujourd'hui Léon Gatayes, avec son esprit doucement gai, mais calme au milieu des souffrances, et ayant envoyé à la tête, en surplus, toute la force qui manque à ses jambes dont un cerf se fût fait honneur autrefois, et, à force de courage, broyant, non du noir, mais au contraire de la gaieté, pour toute sa charmante famille, ceux-là devineraient peut-être encore l'audace et les choses tout à fait terribles qu'il a commises en ce genre. Il avait pour complice ordinaire Théodore Labarre, comme lui grand musicien. Voulez-vous que je vous en conte quelques-unes? Moi, ça m'amuse de me les rappeler.

Nous marchions ensemble, allant je ne sais où, devisant je ne sais de quoi, mais causant sérieusement et nous tenant par le bras, dans une rue que

je vois encore, rue de la Michodière. C'était vers la fin du jour; passa à côté de nous un « monsieur » l'air rogue et impertinent, tenant plus que sa place dans la rue. Gatayes le laissa passer, me quitta le bras, doubla le pas et lui asséna un coup de canne sur la tête, du moins sur le chapeau; l'homme se retourna furieux. Gatayes prend un air terrible et lui dit :

— Avez-vous reçu quelque chose?

— Je le crois fichtre bien.

Pendant ce temps, Gatayes feignait de redresser son chapeau comme faisait aussi l'autre.

— Eh bien... c'est de cette fenêtre-là qu'on nous a jeté quelque chose.

— De cette fenêtre-là?

— Oui, j'ai vu les gens se retirer... sacrebleu, êtes-vous un homme!

— Si je suis un homme... je suis un homme furieux.

— Ça n'est pas assez... êtes-vous un homme à punir une pareille insolence?

— Et avec plaisir.

— Ah fichtre!

— Ah sacrebleu!

— Ah tonnerre de... Eh bien allons-y... entrons-y.

Et Gatayes, suivi de sa victime, frappe violemment à la porte de la maison qu'il lui a désignée; là, il s'efface, le fait passer devant lui... par politesse, mais reste dehors, retire la porte et la ferme; tout

cela s'était passé en moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter; je croyais que c'était fini; mais non : avec le marteau de la porte, il frappe à coups redoublés et, tout en frappant, se raconte à lui-même ce qui se passe au-dedans : le portier s'en prend à l'inconnu; celui-ci, qui est en colére, le menace; le portier tombe dessus; bataille; un bon roulement de marteau. Ah! on s'explique, ils vont sortir tous les deux pour m'égorger; un roulement; très bien; on tire le cordon, on ouvre la porte, refermons-la, et un *ban* pour narguer l'ennemi; on tire encore le cordon, on ouvre la porte, nous la refermons, et un nouveau roulement.

Je voulus en vain entraîner Gatayes; ça ne finit que quand il fut las, les gens de dedans essayant toujours d'ouvrir la porte qu'il refermait toujours en faisant, avec ce marteau, un fracas à effrayer tout un quartier. Enfin, essoufflé, il referme la porte une dernière fois, exécute un dernier roulement plus beau que les autres, et dit : « Je lui pardonne. » Il vient à moi, me reprend le bras, et, comme il fait tout à fait nuit, nous continuons notre route sans nous presser.

Où est le temps où, Paris étant infesté de voleurs et les journaux racontant chaque matin les arrestations de la veille un peu amplifiées, plus amplifiées encore par les récits de la journée, il nous prit une fantaisie d'arrêter un voleur, de le détrousser, de le dépouiller et d'emporter son habit et sa

casquette? A cet effet, nous allâmes faire des patrouilles dans les quartiers les plus mal famés, nous séparant pour donner confiance aux larrons et prêts à nous réunir au premier coup de sifflet.

Mais, soit que notre tenue, notre aspect, notre allure, nous fissent, aux yeux de ces honnêtes gens, passer plutôt pour de leurs compagnons que pour d'innocents et cossus bourgeois à dévaliser, nos peines furent perdues, nous fûmes toujours respectés.

Quand nous n'étions pas à Saint-Ouen, lorsque des occupations ou des plaisirs nous retenaient l'été à Paris, moi tant que j'ai été professeur, Gatayes à cause de ses leçons, nous étions des habitués assidus des écoles de natation Deligny, près du pont Louis XV, Gontard, près du pont Royal; nous ne tardâmes pas à y acquérir une glorieuse notoriété; quelques-uns, en petit nombre, nageaient aussi bien que nous, aucuns ne nageaient mieux; d'ailleurs, nous avions « notre manière »; les *forts nageurs*, les « caleçons rouges », faisaient de la haute école, sur et sous l'amphithéâtre, « piquaient des têtes » irréprochables, traversaient l'école avec une « brasse ou une coupe sans défaut », se donnaient quelques « passades » correctes.

Nous, nous étions des nageurs sauvages, des nageurs « de dehors », nageurs de rivière et bientôt de la mer; notre prétention était de nager long-

temps, de remonter rapidement un courant, de plonger et de parcourir un long espace sous l'eau, au point d'inquiéter un peu les spectateurs, d'être « solides ». Aussi avions-nous acquis la confiance et ensuite l'amitié des maîtres nageurs, les deux *Fabre, l'Ablette, Chevrier*, etc., etc.; lorsqu'on faisait les pleines eaux, c'est-à-dire lorsqu'on emmenait sept ou huit nageurs remonter la rivière en bateau et la redescendre en nageant, l'espace compris entre les deux ponts, nos amis nous oubliaient comme par hasard, rentraient avec les autres et ne nous reprenaient qu'à une autre pleine eau. Quand on leur faisait quelques observations, ils répondaient :

— Ces deux-là, nous ne nous en inquiétons pas, surtout lorsqu'ils sont tous les deux ensemble.

Nous avions fini par être connus des blanchisseuses qui lavaient le linge sur d'immenses bateaux; nous allions jaser avec elles, et souvent elles nous offraient une goutte d'eau-de-vie; quelquefois nous sautions par une des fenêtres de l'école ouverte sur le large, et nous allions attendre une « pleine eau », pour rentrer avec elle. Les maîtres nageurs, fatigués un jour des réclamations de deux ou trois amateurs, leur dirent :

— Eh bien, nous ferons pour vous comme pour ces messieurs, si vous faites ce qu'ils font, si vous *remontez* la rivière du pont Louis XV au pont Royal.

C'était une affaire un peu rude, et ç'aurait été plus que difficile, si nous n'avions dès longtemps étudié et connu « notre » rivière, la traversant plusieurs fois pour éviter les courants les plus rapides, profitant du « remous », des « aï », etc. ; ils y renoncèrent bien vite.

Nous fûmes alors les inventeurs d'une forme de passade qui eut longtemps beaucoup de succès et qu'on fut quelque temps sans comprendre; la passade ordinaire consiste à appuyer la main sur la tête du patient nageant debout avant vous, à l'enfoncer sous l'eau et à passer par dessus; c'est le jeu de saute-mouton; je ne parle pas de la passade en planche, de la guillotine, etc.

Notre invention était ceci : par exemple, Gatayes, placé derrière moi, m'enfonçait lentement, mettait et laissait les pieds sur mes épaules jusqu'à ce que je touchasse le fond; le fond, aux bains du pont Royal, n'était pas très loin : il y avait huit pieds de profondeur, et cette profondeur allait en diminuant jusqu'au petit bain, séparé du grand par un pont, où les enfants « avaient pied »; une fois au fond, je prenais Gatayes par les jarrets pour l'aider à se maintenir debout et je marchais; je suis assez grand, Gatayes est plus grand que moi; lui, se passait la main dans les cheveux, frisait sa moustache, n'ayant de l'eau que jusqu'à la poitrine et bientôt jusqu'aux hanches; l'aspect était celui d'un géant se baignant parmi les hommes; quand j'étais

à bout d'haleine, je le faisais tomber, je revenais sur l'eau, et c'était à mon tour de monter sur ses épaules et de faire le géant.

Je parlais tout à l'heure des « caleçons rouges »; c'était alors une distinction, une noblesse, une aristocratie; cette distinction, on se la décernait soi-même; cette noblesse, cette aristocratie, on s'y introduisait par sa propre volonté; ça intimidait beaucoup de gens qui auraient été ravis qu'on les eût jugés même injustement dignes du caleçon rouge, mais qui n'osaient se l'attribuer eux-mêmes. En effet, c'était se proclamer habile et fort nageur, prêt à tout, à nager, à plonger, à donner et à recevoir les passades les plus compliquées, à se jeter à l'eau de toutes les manières. On m'a dit qu'aujourd'hui il est arrivé de cette distinction ce qui est arrivé de tant d'autres. Nous eûmes l'orgueil, Gatayes et moi, de ne revêtir ni l'un ni l'autre le « caleçon rouge », plus flattés qu'on demandât pourquoi nous ne l'avions pas que si l'on eût trouvé tout naturel que nous l'eussions.

Un jour, aux bains Gontard, école du pont Royal, Gatayes avise un très grand et très maigre personnage qui se baigne dans le « bain des petits », où il y avait quatre pieds d'eau et où les maîtres nageurs exerçaient une surveillance particulière; il ne nageait pas, mais connaissait parfaitement, disait-il, la théorie de la natation; il donnait des conseils et même des leçons aux enfants, au milieu desquels

il s'élevait comme un chêne au milieu des coudriers; il les faisait s'étendre sur l'eau, les soutenait par leur caleçon, leur indiquait, leur faisait faire « les mouvements ». Gatayes le regarda avec intérêt et me dit :

— Ne compte sur moi pour rien aujourd'hui; j'ai affaire avec « ce monsieur »; m'est avis qu'il nous doit une assez bonne occasion de rire et qu'il est disposé à la payer.

Je nageai quelque temps sans voir Gatayes, et, curieux de savoir ce qui se passait, je descendis au petit bain. Là, je trouvai mon Gatayes étendu sur l'eau, les bras et les jambes écartés, soutenu par le grand monsieur, qui lui répétait les paroles sacramentelles :

— Appuyez, ployez.

Il était descendu timidement auprès du professeur parmi les enfants, avait fait quelques pas hésitants et craintifs dans l'eau, puis s'était accroché à une échelle; il ne tarda pas à faire connaissance avec l'autre grand, qui crut devoir l'encourager :

— N'ayez pas peur, mon ami; l'eau n'est pas profonde ici, et d'ailleurs je suis là.

— Vous savez nager, monsieur? dit Gatayes.

— Je sais nager... ça dépend, je sais nager... sans savoir nager... je sais parfaitement la théorie... je manque de pratique... et vous?

— Moi, répond Gatayes, je n'ai ni pratique ni théorie, et surtout je n'ose pas; je suis honteux

de voir quelques-uns de ces enfants, auxquels vous donnez leçon, commencer à se soutenir sur l'eau ; ça doit être si agréable de savoir nager.

— Je le crois comme vous, mais il faut essayer...

— C'est que... c'est ridicule, mais... je n'ose pas.

— Voulez-vous que je vous donne quelques leçons ?

— Ça serait bien volontiers; mais je ne voudrais pas vous donner cette peine.

— Non, au contraire; ça m'amusera.

Et Gatayes prenait leçon, comprenait mal, exécutait plus mal, puis se raccrochait fiévreusement aux jambes et au torse de son professeur, se cramponnait à lui, lui donnait des coups de pied, etc.

Cette charge, qui dura plusieurs jours de suite, fut bientôt connue, et on abandonnait la natation pour venir voir Gatayes prendre sa leçon. Lui continuait à ne pas faire de progrès. Enfin, un jour, il annonce que le lendemain il prendra sa dernière leçon; grand concours de spectateurs; ce jour-là, il est plus maladroit, plus peureux que jamais; son professeur craint de devoir y renoncer. Tout à coup, Gatayes culbute entre les jambes du maître, le saisit par les pieds sous l'eau, se relève, le tenant la tête en bas, le trempe trois fois, plonge et disparaît pour remonter sur l'eau de l'autre côté du pont. Le maître, suffoqué, respire un moment, puis cherche avec inquiétude son élève auquel il est loin d'attribuer sa mésaventure; loin de là, il se

demande ce que ce pauvre diable, si maladroit, si craintif, sera devenu pendant qu'un mauvais plaisant, probablement le surprenant par derrière, lui faisait cette « charge » condamnable; il ne le voit pas; son anxiété est au comble; il interroge les enfants qui l'entourent; il n'est pas instruit par les formidables éclats de rire qui remplissent l'école; le jeune homme est noyé, et c'est sa faute; il appelle les garçons :

— Il faut qu'on plonge; j'avais entre les mains un jeune homme qui a coulé et n'a pas reparu.

Ce n'est qu'avec peine qu'un des maîtres nageurs, suffoqué par le rire, et pleurant à force de rire, obtient qu'il monte sur les galeries pour lui faire voir son élève, qui glisse sur l'eau, plonge, reparaît et ressemble moins à un homme qu'à un marsouin.

LXIX

SOUS LE PONT ROYAL. — ON VA CHERCHER LA GARDE.

Léon Gatayes, qui, hélas! ne marche plus guère aujourd'hui, a été un des plus rudes marcheurs qui aient jamais existé. J'ai raconté les courses que nous gagnions contre les « célérifères », de Paris à Saint-Denis; mais ça, je le faisais aussi bien que lui, tandis qu'il accomplissait d'autres hauts faits que je n'ai même jamais essayés. Combien de fois, demeurant rue de Ponthieu, aux Champs-Élysées, et ayant affaire au faubourg Saint-Germain, venait-il, par un circuit de plus d'une lieue, « passer par » la rue de la Tour-d'Auvergne, où je demeurais, et là, si je lui disais : — Tu ne passes pas par Clignancourt (un village de l'autre côté de Montmartre)?

— Non, mais je pourrais y passer.

— Où vas-tu ?

— J'allais au faubourg Saint-Germain, mais j'ai pris par ici.

— C'est déjà un rude détour!

— Mais ça me rapproche de Clignancourt; qu'est-ce qu'il y a à y faire?

— Une commission délicate; sans ça je n'aurais pas besoin de toi.

— Eh bien, on passera par Clignancourt!

— Tu arriveras trop tard au faubourg Saint-Germain.

— Non; on ouvrira un peu le compas.

Et il figurait un pas au moins double d'un pas ordinaire.

— Explique ta commission; seulement ça te coûtera un cigare de deux sous.

Gatayes fumait alors avec succès; on eût dit qu'il marchait à la vapeur du tabac; il y a heureusement renoncé, mais tard. S'il ne marche plus guère aujourd'hui, il peut, pour s'en consoler, se rendre à lui-même cette justice qu'aucun homme, ayant marché toute sa vie, n'aura marché autant que lui.

Léon Gatayes vivait alors avec deux hommes : moi, qui étais plus fort que lui, et Ferret, qui était plus fort que moi, et toujours, en tout, sans exception, il faisait plus que nous. Il dépensait évidemment au delà de son revenu.

Ferret, qui dans une discussion avec son cheval, qui refusait de passer un ruisseau, mit pied à terre, prit le cheval sur son dos et le porta de l'autre côté, Ferret n'a jamais bien nagé, à cause de sa pesanteur, qui le portait au fond de l'eau et lui permet-

tait d'y marcher tant qu'il avait d'haleine ; mais j'estime que Gatayes nageait mieux que moi, du moins avec plus d'art, ce que je n'accorde pas à beaucoup de gens, puisque, beaucoup moins robuste que moi, il faisait dans l'eau tout ce que j'y faisais.

Il y avait, à l'école de natation Deligny, un côté où le courant était assez fort pour que la plupart des nageurs évitassent de le remonter. Après s'être jetés de l'amphithéâtre, ils regrimpaient à l'échelle la plus proche, ou prenaient l'autre bord près de terre et beaucoup moins dur. Gatayes et moi nous nous exercions à remonter le plus fort du courant à brasses allongées; la tête dans l'eau, nous ne nagions pas sur le même côté, si bien qu'en partant nous nous tournions le dos, et, beaucoup plus sous l'eau que dessus, nous ne nous voyions plus. Eh bien, il ne nous est pas arrivé une fois que nos mains ne se soient rencontrées, saisissant l'échelle à l'arrivée, tant nous avions nagé du même train et à la même allure. C'était si frappant, que nous avons transporté ce résultat physique dans l'ordre moral, et que, aujourd'hui encore, lorsque nous découvrons que nous avons eu, *en même temps,* la même opinion ou la même idée, nous disons : « C'est une rencontre à l'échelle. »

A propos de natation, une année que la Seine était basse, plusieurs bateaux, pesamment chargés et ayant un fort *tirant*, se firent des avaries sur des pieux plantés *en aval* du pont Royal, pieux qui

dataient peut-être de la construction du pont et qui d'ordinaire étaient profondément cachés sous l'eau ; il fut décidé qu'on allait scier ces deux pieux ; mais, pour arriver à leur pied, il y avait bien encore quinze ou vingt pieds d'eau ; on engagea des plongeurs, on installa sur les pieux des perches allant de la surface au fond ; les plongeurs y portèrent de fortes scies ; chacun descendait à son tour assez rapidement, en s'affalant le long des perches, et, suivant son haleine, donnait quelques coups de scie et remontait respirer, tandis qu'un compagnon descendait à son tour. Nous crûmes devoir, Gatayes et moi, aller travailler avec eux ; nous alternions avec eux, et comme eux ; une fois que Gatayes était descendu à son tour, au lieu d'attendre comme de coutume qu'il fût remonté, je descendis presque en même temps que lui le long de l'autre perche, et je le vis au fond qui tirait et poussait la scie avec un sérieux qu'on ne connaît pas quand on n'a pas vu des plongeurs sous l'eau, à une grande profondeur ; je me glissai d'un pieu à l'autre, passant derrière lui, sans qu'il m'aperçût, et j'allai lui chatouiller la plante des pieds ; jamais un plongeur n'avait reparu si vite à la surface ; il avait eu d'abord une peur horrible : est-ce un énorme poisson qui va le dévorer ? est-ce un noyé qui lui fait une farce ? Malgré la rapidité de son ascension, il s'était, à moitié chemin, rendu compte de ce qui s'était passé, et moitié de peur, et moitié de fou rire, il avait bu

plus d'eau que n'en accepterait la soif la plus exorbitante.

Un jour, il arriva rue de la Tour-d'Auvergne, sur un double poney qu'il prenait quelquefois pour les courses, non pour aller plus vite, mais lorsqu'il « faisait trop de boue ».

— Tu arrives bien, lui dis-je; j'ai beaucoup de choses à te dire; nous allons dîner, et nous aurons la soirée.

— Au contraire, me dit-il, je dîne mieux que ça; je dîne chez des bourgeois opulents, et il faut absolument que j'aille passer un moment de la soirée chez d'autres bourgeois, un ancien camarade chez lequel j'ai dû envoyer ma harpe... mais il y a un moyen: viens chez mon camarade; nous partirons le plus tôt possible; je t'accompagnerai ici, soit en rentrant chez moi, soit que je couche ici sur un divan. Voici un mot de présentation pour lui.

Il écrit son mot et le cachète; je n'y fais pas attention; vers dix heures, je prends une voiture et me transporte à l'adresse indiquée en costume de soirée; il y avait beaucoup de monde; le maître de la maison lit la lettre, paraît surpris, me regarde en dessous, relit la lettre et me dit :

— Soyez le bienvenu, monsieur; notre ami commun ne peut pas tarder à arriver; veuillez en attendant prendre quelques rafraîchissements.

Et il me mène au buffet, où j'allais, pour lui faire plaisir, prendre un macaron, lorsqu'il m'arrête et

met devant moi une assiette de sandwich, puis il me salue et me quitte... par discrétion... ce que je ne sus que plus tard. La lettre de Gatayes était conçue en ces termes : « Je te présente un de mes amis qui te remettra cette lettre ; c'est un Danois ; il parle assez mal français, mais il joue admirablement de la flûte ; seulement ne lui parle pas musique avant mon arrivée, il est très susceptible et se fâcherait ; mais écoute bien ceci : malgré son grand talent, c'est un pauvre diable ; il est bien capable d'avoir consacré l'argent de son dîner à des gants neufs et au fiacre qui le mènera chez toi ; aie soin avec tact et délicatesse de lui faire faire un repas un peu substantiel sous prétexte de rafraîchissements ; j'arriverai peu de temps après lui. »

Certes, si j'avais connu cette lettre, je n'aurais pas été aussi surpris que je l'étais de voir le maître de la maison m'apporter un consommé, une tranche de pâté en me soutenant qu'il était « très léger », me verser du vin de Bordeaux, etc., et me dire :

— Mais mangez donc, vous ne mangez pas, ne faites pas de cérémonies, faites comme vous feriez chez Gatayes, etc.

Enfin L. Gatayes arrive ; son ami va à lui.

— Il est ici.

— Qui?

— Ton ami.

— Quel ami?

— Le Danois.

— Quel Danois? Je ne connais de Danois que de grands chiens blancs, mouchetés de noir.

— Eh non!... le flûtiste.

— Quel flûtiste?

— Celui que tu m'as envoyé, et je puis t'assurer que, s'il n'a pas fait un bon repas, ça n'est pas ma faute.

— Pourquoi me dis-tu cela?

— Parce que tu m'as recommandé de le faire manger; j'y ai mis la plus grande délicatesse.

— Ah ça, qu'est-ce que tout cela... Je ne t'ai envoyé personne; je ne connais de flûtiste que Tulou, et je...

— Tiens, voici ta lettre...

— Ça... tu as pris ça pour mon écriture?

— Ce n'est pas toi qui as écrit?

— Non.

— Mais c'est que ça ressemble beaucoup à ton écriture.

— Oui... un peu, mais enfin... je ne t'ai pas écrit, et je ne t'ai envoyé personne.

— Mais... alors... tiens, le voilà là-bas qui boit un verre de vin de Champagne frappé.

— Ce monsieur-là?

— Oui.

— Celui qui boit du vin de Champagne?

— Oui.

— Je ne le connais pas... je ne l'ai jamais vu.

— Mais... alors...

— Alors, prends garde à ton argenterie.

Le bourgeois fait signe à sa femme ; il lui raconte l'aventure ; puis, avec un ou deux amis, ils vont s'en entretenir dans l'embrasure d'une croisée, et ce n'est que lorsqu'on a tout à fait décidé qu'on va envoyer le portier chercher la garde et me faire arrêter, que Gatayes vient à moi, me donne la main et rit pour la première fois. On s'explique, et on me montre la lettre.

LXX

L'ORDRE DU TEMPLE. — RÉCEPTION DE TROIS NOUVEAUX CHEVALIERS. — LA TROMPE DE CHASSE. — FREYSCHUTZ. — LE DOCTEUR AUSSANDON. — L'OURS CARPOLIN. — UNE JOLIE VOISINE. — L'HOSPITALITÉ.

Avant de retourner de la rue de la Tour-d'Auvergne, où je ne demeurai que passablement plus tard, à la rue de la Ferme-des-Mathurins et à Saint-Ouen, je veux encore raconter comment Gatayes, Ferret et moi, nous entrâmes un soir « dans l'ordre du Temple ».

Nous sommes toujours rue de la Tour-d'Auvergne; j'avais là certaines voisines qui étudiaient leur piano à la pointe du jour; c'était un terrible voisinage pour un homme qui n'a jamais pu travailler que le matin; notez qu'il ne s'agit pas, à ces heures-là, de jouer du piano, de faire de la musique; nullement : il s'agit d'apprendre un morceau nouveau, qu'on jouera probablement ailleurs et le soir quand on le saura. Ces passages cent fois manqués, cent fois répétés, deviennent ce que dans les ateliers de peintres on appelle « une scie », ce qui consiste à chanter une heure de suite quelque

chanson connue que l'on arrête sur une syllabe toujours la même, telle que :

Jamais je n'oublierai
La fille du coupeur de paille.
Jamais je n'oublierai
La fille du coupeur de blé.

Ou encore :

Les jésuites n'auront pas
La tour de Saint-Nicolas.

Ce qui se chante ainsi :

Jamais je n'oublierai
La fille du coup...
Jamais je n'oublierai
La fille du coup...

Ou bien :

Les jésuites n'auront pas
La tour de Saint-Nic... que ni que nique.
Les jésuites n'auront pas
La tour de Saint-Nic... que ni que nique.

L'oreille attend la fin des mots, s'agace, s'irrite, et ça finit par une violente colère du patient.

La plus célèbre scie en ce temps-là était :

Y avait quat'jeunes gens du quartier, etc.

Ça se chantait sur un air lugubre, et de temps en temps le chanteur suspendait par ce refrain :

Ça commence à vous ennuyer, (*bis*)
Eh bien, je vas recommencer.

Et il recommençait.

Je connaissais un peu le mari d'une des virtuoses; j'essayai d'entrer en composition; j'insinuai que plusieurs locataires, comme moi, sortaient de la maison après neuf heures le matin; qu'il vaudrait peut-être mieux attendre leur absence pour commencer les exercices et la « scie » des pianos. Ma requête ne fut pas admise; je pris un parti violent: je demandai ma vengeance à la musique; je pris chez moi, le matin, des leçons de trompe de chasse; je fis venir un célèbre d'alors, Leroux, qui prétendait conserver, presque seul des professeurs, le véritable « ton de chasse » et déplorait la voie funeste où Tellier et quelques autres maîtres menaient la trompe, dont ils adoucissaient et énervaient les sons au point de faire prendre leur trompe de chasse pour un cor d'harmonie.

En réalité, la trompe de chasse produit des effets merveilleux et enchanteurs dans les bois, sur la rivière, surtout la nuit; j'ai entendu souvent trois et quatre trompes concertantes; je parle des trompes célèbres, et ça prend rang dans mes bons souvenirs de musique; mais, dans une chambre où le son, répercuté par les murs avant de s'être développé, est le plus souvent faux, lorsque surtout ce sont des lèvres inexpérimentées qui font bégayer les trompes, ça n'est guère supportable que par ceux qui sonnent; il me revient un aphorisme du professeur Leroux: « Il ne faut sonner ni à jeun ni après avoir mangé. »

Cela devait s'entendre d'un certain point entre deux repas. Cet aphorisme était doublé d'un corollaire qui ne se traduisait qu'en action; en annonçant le professeur, on mettait deux bouteilles de vin blanc sur une table, parce qu il devait boire avant, pendant et après la leçon. Par « politesse », je devais verser quelques gouttes dans le second verre et y tremper mes lèvres; mais, pourvu que son verre fût maintenu plein, il ne s'inquiétait plus du mien.

Les premières leçons de trompe furent accueillies par des cris de paon de mes voisines; nos exercices commençaient au moment précis où se faisaient entendre les premières notes des pianos.

On se plaignit; je répondis que j'étais à leurs ordres pour changer mes heures, ce qu'elles m'indiqueraient en changeant les leurs. Elles s'obstinèrent quelque temps à ne pas céder, et, vers huit heures du matin, la maison de la rue de la Tour-d'Auvergne était le théâtre d'un cruel charivari. Ce préambule est nécessaire à mon récit, comme on le verra ultérieurement; un autre préambule est également indispensable.

A cette époque, j'écrivais alors mon roman de *Geneviève;* un magnifique chien de Terre-Neuve, que j'avais élevé et qui ne me quittait jamais, devint fou et me mordit deux fois. Ce fut pour moi un chagrin réel; il avait été mon compagnon dans de bien mauvais jours; j'avais fini par

ne plus aller chez les gens ni dans les endroits où je ne pouvais mener « Freyschutz »; son intelligence s'était beaucoup développée, comme se développe celle des chevaux arabes qui vivent sous la tente avec leurs maîtres, c'est-à-dire par une vie intime avec l'homme. Nous ne connaissons guère les chevaux, nous qui les tenons dans des écuries écartées et qui ne nous montrons à eux qu'au moment de leur imposer des corvées, monter sur leur dos ou leur faire traîner de lourdes charges.

Freyschutz avait, parmi mes amis et connaissances, deux ou trois dont il avait fait ses amis particuliers, et lorsqu'il se tenait sur la porte de la rue de la Tour-d'Auvergne, s'il voyait passer un de ses privilégiés, il allait à lui, le prenait par le bras et l'amenait à la maison, mais cela de gré ou de force, et il arrivait parfois que quelqu'un qui n'avait pas mis dans ses projets d'entrer chez moi devait cependant y entrer au moins un instant. Freyschutz serrait graduellement le redoutable étau de sa mâchoire, jusqu'à-ce qu'on lui obéît. Gatayes, l'appelait « mon cousin »; il était du reste le seul avec lequel Freyschutz consentît à sortir, ce qui ne l'empêchait pas de sortir seul pour aller se baigner à Saint-Ouen, aller manger le dîner des chiens du moulin et revenir à la maison. Je ne recevais guère d'invitations à dîner qu'il n'y en eût une annexée pour Freyschutz; mes amies lui brodaient de larges colliers en velours de toutes

les couleurs ; il avait crédit chez deux pâtissiers, l'un, au Palais-Royal, au Perron, où on lui réservait des gâteaux de la veille qu'on lui cédait à moitié prix; l'autre, chez le célèbre « Coupe-toujours », le marchand de galettes de la porte Saint-Martin. Quand nous passions dans ces quartiers, Freyschutz prenait l'avance, entrait dans les boutiques, et on ne m'attendait pas pour le servir; on me présentait sa note quand j'arrivais.

Il était fougueux et brusque dans ses mouvements, et plus d'une fois il lui arrivait de bousculer des passants. J'avoue que le plus souvent alors, quand je n'avais pu prévenir l'accident, je faisais lâchement semblant de ne pas le connaître; le plus souvent, la chose se passait ainsi : le passant bousculé se retournait en colère et commençait le meilleur de ses jurons; mais à l'aspect du chien, qui était magnifique, la colère faisait place à l'admiration et on entendait...

— Sacrebl... Ah ! le beau chien !

Un jour cependant, au Palais-Royal, nous n'obtînmes pas le même succès : Freyschutz avait mangé ses gâteaux; j'avais payé sa note, et nous nous promenions dans le jardin; Freyschutz, qui alors était jeune et gai, rencontre une sorte de grand chien, un composé bizarre de cinq ou six races plus mêlées que croisées, comme on en voit tant à Paris. Freyschutz lui propose une partie de course, une fantasia; l'inconnu était d'un caractère

morose; au lieu de répondre au moins poliment, il montre les dents; Freyschutz, le regarde, ne le juge pas digne de sa colère, mais pense cependant qu'il mérite une certaine punition; d'ailleurs, parce que ce chien était grognon, ça n'était pas une raison de se priver de la partie qu'il avait compté faire avec lui; il le saisit par la peau du col et le force de courir à côté de lui.

Or ce chien avait un maître, je crois, d'un caractère également morose; je ne l'ai pas connu assez longtemps pour avoir à ce sujet une opinion tout à fait arrêtée, mais nos courtes relations me permettent de le supposer.

Il se met en colère et poursuit, le parapluie levé, Freyschutz, qui continuait à emmener son chien; je vais à lui; je l'arrête et je lui dis : — Soyez sans inquiétude; il ne fait et ne fera aucun mal à votre chien, que je vais lui faire ramener ici ; mais ne vous avisez pas de le frapper, il se fâcherait.

Mon homme se retourne, brandit son parapluie contre moi, en me disant : — C'est à vous que je vais en f... des coups de parapluie.

C'était peu parlementaire; je saisis mon ennemi par les deux coudes; je le soulève à peu près de terre, et je le porte du côté du bassin, où je compte le plonger pour le calmer. Un « monsieur » fend la la foule, vient à nous, m'arrache le bourgeois des mains et me dit : — Permettez-moi de vous éviter cette petite peine et de jeter monsieur dans le bassin.

Je reprends ma proie; l'étranger me la reprend; le bourgeois profite du conflit pour se perdre dans la foule et s'éloigne avec son chien, que Freyschutz avait lâché.

Alors l'inconnu me salue et me dit : — Docteur Aussandon, monsieur, qui depuis longtemps désirait faire votre connaissance.

Je lui tends la main en riant, et nous voilà amis pour jusqu'à la fin de sa vie, qui a eu un triste dénouement, comme je le raconterai en son temps.

Disons cependant, pour faire connaître Aussandon, qu'il aimait passionnément les chiens et avait un certain bouledogue; il était un peu de la même espèce, ce dont il était très fier : il le mena un jour à un certain cirque populaire, *turf* immonde, *sport* subalterne, appelé « le combat ». Là, on faisait battre des chiens entre eux, et les chiens contre divers animaux; un des adversaires qu'on leur donnait était un ours appelé Carpolin, qui, attaché par une longue chaîne et à demi muselé, était pourtant encore un ennemi redoutable. Aussandon mène son chien et le lance contre Carpolin; Carpolin étourdit et blesse le chien d'un coup de griffe, le saisit et s'assied dessus. Aussandon saute dans le cirque, se jette sur Carpolin et le mord; Carpolin, de la même griffe, abat Aussandon, lui ouvre le flanc, l'attire près de son chien et s'assied sur tous les deux.

Il fallut les délivrer avec des barres de fer.

Donc Freyschutz, qui avait alors dix ans, venait de me mordre cruellement à deux reprises. La première fois, je lui avais cherché et trouvé des excuses; je rentrais tard : il ne m'avait pas reconnu et m'avait traversé le bras d'un coup de dent. Un jeune médecin du quartier, qu'on avait appelé au hasard, prit la sonde pour voir la profondeur de la blessure et dit avec stupéfaction :

— Ça traverse.

Et il retira la sonde de l'autre côté.

Les regrets, la tritesse de Freyschutz furent touchants, et cet accident n'avait pas altéré notre amitié.

Mais quelques mois après, comme j'étais dans le jardin, il rentrait je ne sais d'où; il vint jouer brutalement avec moi et me fit tomber les pieds embarrassés par ma robe de chambre; peut-être en tombant lui avais-je marché sur la patte; toujours est-il qu'il se jeta sur moi et me mordit avec rage au-dessus et au-dessous de... l'os maxillaire, je crois, puis ne lâchait pas prise et secouait en tiraillant; je l'attirai à moi; j'insinuai mes doigts au défaut des dents qu'ont les chiens de chaque côté; je réussis à lui ouvrir la gueule, à me faire lâcher, à me relever; mais il était loin d'être calmé.

Il se précipita de nouveau sur moi en rugissant; c'était un combat; mais j'avais assez joué avec lui dans son enfance et dans sa jeunesse pour connaître l'escrime, les feintes, etc., des chiens; plu-

sieurs fois je l'atteignis et le renversai d'un coup de poing, au moment où je sentais près de moi son haleine enflammée; chaque fois, il se relevait, faisait des cercles autour de moi et prenait son temps pour s'élancer de nouveau.

Enfin, l'ayant une fois renversé un peu étourdi, je me précipitai sur lui, lui appuyai un genou sur la poitrine, lui passai ma cravate autour du col et le traînai dans un cabinet, où je l'enfermai.

On rappela le jeune docteur, qui reprit sa sonde et me dit :

— Eh bien, ça traverse encore; il paraît que c'est sa manière; seulement, cette fois, les dents sont entrées à quelques lignes de la carotide; la carotide atteinte, ça n'aurait pas été la peine de me faire chercher. Nous allons tâcher de recoudre cela proprement.

Je fis immédiatement consulter un professeur de l'école d'Alfort, le célèbre Bouley, qui me dit :

« Rien n'est si fréquent que des chiens de Terre-Neuve mordant leurs maîtres ; lorsqu'ils vieillissent, leur flair s'oblitère, surtout dans un mouvement de colère; et, avec le flair, ils perdent une grande partie de leur intelligence; ils sont fous et ne reconnaissent personne; cette disposition irait toujours en augmentant. »

Je résolus donc, cette fois, de me séparer de Freyschutz.

Gatayes avait un ami qui cherchait un chien

méchant pour garder une propriété isolée; il le mena à cet ami, chez lequel il vécut, je crois, un an ou deux. Il n'était déjà plus jeune, — une douzaine d'années.

Pour moi, je ne voulus pas le revoir, j'aurais manqué de courage pour la séparation.

Ce fut pour moi, je le répète, un vrai chagrin de découvrir que cet ami avait fini par m'aimer comme on aime le beefteack.

Janin m'écrivit :

« J'ai pris part à ton deuil. Veux-tu un autre chien aussi beau que Freyschutz? un agneau de Terre-Neuve? Il n'a que trois mois. Tu auras devant toi plusieurs années d'amitié avant d'être dévoré. »

Malgré son humeur vagabonde, Freyschutz, pendant une douzaine d'années que nous vécûmes ensemble, ne me fut volé qu'une fois.

Confortablement nourri chez lui, il n'était pas chien à se laisser prendre aux boulettes empoisonnées que la police fait jeter dans les rues pour détruire les chiens errants. J'avais essayé parfois de le mener en laisse, mais ça ne durait pas.

Quelqu'un disait un jour :

— J'ai rencontré A. Karr et Freyschutz chacun à un bout d'une laisse; je n'ai pu comprendre lequel menait l'autre.

Il y avait en ce temps-là, rue de la Tour-d'Au-

vergne, une sorte de passage débouchant rue Rochechouart. C'était tout un petit village caché, et en général assez mal habité. Entre autres citoyens de cette « caougate », était un marchand de chiens qui, comme beaucoup de ses confrères, employait, pour repeupler son chenil, des moyens qui auraient pu effaroucher une conscience un peu rigoureuse.

Il prenait le moment où une de ses chiennes avait un accès de coquetterie périodique et se promenait avec elle dans le quartier.

J'ai souvent admiré à quelle distance et avec quelle rapidité se propage la nouvelle qu'une chienne est dans cette situation... intéressante pour les mâles de son espèce. Il en arrive immédiatement de tous les points de l'horizon, parfois de plus d'une lieue de loin.

Freyschutz avait suivi la sirène; le maître l'avait ramenée chez lui, avait laissé ouverte une porte qu'il avait refermée derrière l'amoureux, qui était resté prisonnier.

Inquiet de ne pas le voir rentrer, je m'étais mis en route et aux informations : on l'avait vu suivre une chienne.

Je mis quelques Auvergnats en campagne, et on finit par me dire que le maître de la chienne demeurait dans le passage en question. Je découvris sa caverne; j'avais parcouru tout le quartier en sifflant; mais, quand je fus là, un aboiement bien

connu me répondit ; je frappai vivement, mais en vain.

Une voisine me dit :

— S'il est chez lui, il n'ouvrira pas ; il y a un petit trou de vrille à la porte, et il vous a vu et reconnu.

Cette voisine avait un magasin presque en face ; elle possédait un charmant petit chien et comprenait mon chagrin. Elle m'offrit de me cachèr chez elle, d'où je pourrais observer l'ennemi sans être vu, quand il sortirait ou rentrerait.

C'était une très jolie, très aimable et très compatissante personne.

Le temps se passait, et notre homme ne rentrait ni ne sortait. Elle me demanda si j'avais déjeuné, et, sur ma réponse négative, m'engagea gracieusement à partager avec elle du pain et des cerises, ce que je fis à la fois de bon appétit et de bon cœur.

Enfin, la porte de l'antre s'entr'ouvrit ; un homme sordide, avec une horrible figure, jeta un regard inquiet et circulaire, puis sortit brusquement après avoir rapidement fermé la porte et mis la clef dans sa poche.

D'un bond j'étais arrivé sur lui.

— Vous m'avez volé mon chien ; ouvrez votre porte, et rendez-le-moi.

Il me répond des injures. Je le saisis au collet, et, malgré ses efforts, je le traîne en courant jusqu'à

la rue de Rochechouart et chez le commissaire, qui le fait reconduire par des agents qui l'obligent enfin à ouvrir sa porte et à livrer passage à l'amoureux Freyschutz, désabusé, qui passe à côté de lui en lui montrant les dents et vient m'accabler de caresses que je lui rends avec effusion.

J'aurais pu, j'aurais dû peut-être lui adresser les discours convenus sur le danger des passions; mais j'étais trop heureux de le retrouver, et je sentais précisément en ce moment une raison d'être indulgent.

En effet, j'allai le lendemain remercier la jolie marchande de son hospitalité. Elle eut la bonté de venir le surlendemain chez moi me répondre que « cela n'en valait pas la peine ».

Le jour suivant, j'allai chez elle lui soutenir qu'elle m'avait rendu un vrai service. Puis elle me permit de lui offrir à mon tour, chez moi, le déjeuner qu'elle m'avait si gracieusement donné, etc., etc.

Nous voici, en apparence, bien égarés, bien loin de notre réception dans l'ordre des Templiers. Eh bien! c'est une erreur; c'était le chemin pour y arriver; ces quelques détours étaient nécessaires pour l'intelligence de certains détails que le lecteur, j'aime à le croire, jugera du plus haut intérêt.

LXXI

SUITE DES TEMPLIERS. — TOUJOURS UN PEU SOUFFRANT. — FERRET. — LEBATARD. — GUDIN. — LA FANFARE DU CHEVREUIL. — LE FRÈRE DUCHESNE. — UN DISCOURS DANGEREUX.

A la suite de la seconde blessure — les traces de toutes deux sont encore visibles aujourd'hui — et du sang que j'avais perdu, je dus interrompre quelques jours mon roman de *Geneviève*, comme je le raconte dans un chapitre de ce roman, et me considérer comme à peu près malade; j'avais, du reste, la tête enveloppée et ficelée. Quelques amis vinrent me voir; ceux-là et d'autres, en considération de mon emprisonnement chez moi, m'envoyèrent, l'un du gibier, un autre un panier de vin, quelques femmes miséricordieuses des confitures. Gatayes, qui me tenait fidèle compagnie, approuvait ces dons, qui enrichissaient et variaient agréablement le menu de nos festins, et désirait les voir un peu durer, lorsque déjà j'étais tout à fait guéri, disait à ma portière : — Mère Frogé, quand on vient demander des nouvelles de M. Karr, ayez soin de

prendre un air mélancolique et de répondre : « Toujours un peu souffrant. »

Un jour donc que Ferret était venu dîner avec nous et que nous vidions quelques fioles envoyées par des mains amies, je ne sais plus, je ne veux pas chercher à me rappeler lequel de nous trois commit cette locution vulgaire : « Nous buvons comme des Templiers. » J'aime mieux laisser indivise la responsabilité de la vulgarité en question; partagée entre trois, elle sera moins pesante.

Toujours est-il qu'il fut par moi ajouté ceci :

— A propos de Templiers, j'ai reçu une nouvelle invitation pour assister à une séance de cette Société qu'on veut ressusciter et m'en faire recevoir membre.

— Comment connais-tu des Templiers?

— C'est Lebâtard qui en fait déjà partie, qui s'en est assez enthousiasmé et veut m'entraîner.

— Que lui as-tu répondu?

— Que j'étais résolu à ne jamais, de ma vie, être rien, ni faire partie de rien; qu'on a bien assez de ses propres sottises sans accepter la solidarité des sottises des autres.

— J'ai cependant idée, reprit Gatayes, que ça doit être assez farce cette prétendue résurrection.

— Pense, dit Ferret que ça doit être comme toutes ces choses-là : quelques enthousiastes, quelques naïfs, quelques vaniteux qui croient être quelqu'un en se faisant de quelque chose. Et,

ajouta Ferret, une sorte de droit de porter certains vêtements ou certains insignes.

— Le tout, ajoutai-je, exploité par quelques malins et quelques aigrefins. Lebâtard voit là une occasion d'être utile et de faire jouer un grand rôle à la médecine.

— C'est égal, dit Gatayes, il me semble qu'il y a là une occasion de rire qu'il serait sage de ne pas perdre.

— Voici le dernier papier que j'ai reçu.

— Tiens..., cette séance a lieu précisément aujourd'hui, ce soir à neuf heures; est-ce que tu ne pourrais pas nous y mener?

— Ils semblent avoir une grande ardeur de prosélytisme, et je pense que nous serions tous trois les bienvenus; d'ailleurs, si nous avions besoin d'appui, « le frère » Lebâtard y serait.

Lebâtard était ce jeune médecin qui avait été appelé au hasard pour réparer les avaries causées par Freyschutz; il n'avait pas tardé à devenir un camarade; il était jeune, gai, plein d'enthousiasme pour sa science et ne détestait pas, d'autre part, le bel habit blanc, la croix rouge, la toque et le « glaive ».

Gatayes, qui était un peu... lilas, insiste pour que nous allions au moins assister à la séance; il finit par convaincre et entraîner Ferret et moi; j'envoie chercher un fiacre, et nous partons; il faut dire que, dès son arrivée, Gatayes avait entendu ma

trompe de chasse, sur laquelle je faisais quelques « appels » pour hâter mes convives un peu en retard, et avait été agacé par une certaine note quelque peu douteuse dans la « fanfare du chevreuil ». Il m'avait fait recommencer cette fanfare du chevreuil plusieurs fois pour me faire rectifier cette note et n'avait été qu'à peu près content du résultat; cela lui revint vers la quatrième fiole, et, toutes ses sensations étant alors exaltées, cette note fausse se mit à lui causer un véritable chagrin.

— Ah! me disait-il, quelle fichue note tu m'as fait entendre dans la fanfare du chevreuil! Écoute donc avec attention pour n'y plus retomber; ça n'est vraiment pas une note à faire entendre à un ami.

Et il fredonnait correctement la fanfare du chevreuil.

Ça devint pour lui une obsession, un tic, et lorsque la conversation languissait, pendant le dîner, ou lorsqu'elle prenait une direction qui ne l'amusait pas, il y revenait, en l'annonçant et en la chantant :

— Le chevreuil : Tu ta, tu ta, tu ta, etc.

Presque tout le long de la route de la rue de la Tour-d'Auvergne à la rue... Coq-Héron, je crois, il accompagna notre marche de la fanfare du chevreuil.

L'endroit où avaient lieu les séances était une ou plutôt plusieurs salles préparées et machinées

qui servaient aux séances de franc-maçonnerie et autres Sociétés plus ou moins secrètes. J'avais ajouté, à la lettre de convocation que j'avais reçue, les deux noms de Léon Gatayes et de Ferret, et j'avais prié qu'on la communiquât au président.

On nous fit traverser des corridors sombres, puis on nous fit attendre la réponse du président dans une sorte de cabinet tendu de noir.

La réponse était favorable; un des « frères » vint nous chercher pour nous introduire; on nous mit sur la tête un grand voile noir, et on nous mena par la main; les voiles, quoique assez épais, permettaient cependant d'entrevoir quelque chose, et Gatayes me dit à l'oreille :

— Il s'agit de faire une belle entrée; écoute bien ce qui va se passer.

Au même instant, j'entends un grand bruit : c'était Gatayes qui, ayant entr'aperçu un des membres à travers son voile, se jetait sur lui et le faisait rouler par terre avec sa chaise; le membre se relève et adresse ses excuses à Gatayes, qui est censé ne pas voir.

— Je vous prie de m'excuser, dit le frère.

— Il n'y a pas de quoi, répond Gatayes, et il ajoute : Le chevreuil, et il fredonne la fanfare : Tu ta, tu ta, tu ta, etc.

On nous conduit au fond d'une très grande salle où étaient groupés une dizaine de récipiendaires parmi lesquels nous trouvons, avec surprise et joie,

notre ami le grand peintre Gudin ; là, on lève nos voiles ; nous voyons les murailles couvertes de draperies et de faisceaux d'armes, armes antiques, armes de théâtre, etc., boucliers, lances, épées à deux mains, etc.

A l'autre extrémité de la salle, une estrade très éclairée sur laquelle le président et les frères reçus, en grands costumes ; le président était debout ; sa figure ne s'arrangeait pas du costume pittoresque et théâtral ; sa toque, surmontée d'une grande plume blanche, lui donnait un aspect singulier qui, dans la disposition d'esprit où était Gatayes, devait le frapper ; il le regarda, et je ne puis guère exprimer la façon dont il parla tout le temps de cette séance que par une formule qui paraît absurde ; il s'écria à voix basse ; en effet, il semblait crier, mais en même temps il rendait sa voix sourde, et elle n'était entendue qu'à une faible distance autour de lui ; la salle était très grande, et quelques néophytes comme nous pouvaient à peu près seuls être scandalisés. Ce qu'il fit entendre alors à la vue du président des Templiers, ce fut le cri des gamins de Paris suivant les masques au carnaval : — A la chie-en-lit-lit-lit ! en y ajoutant le chevreuil et en chantonnant l'air : Tu ta, tu ta, etc.

Le président fit un discours, se félicita du nombre des récipiendaires, qui, comprenant le but élevé et l'immense avenir de l'association des nouveaux chevaliers du Temple, venaient demander

leur introduction; il fit l'historique de récents événements dont avait souffert l'ordre : c'était à tort qu'on l'avait cru détruit par le supplice du grand maître et des chevaliers sous Philippe le Bel. Quelques membres échappés avaient secrètement fait de nouveaux prosélytes et, avec une prudence exigée par les circonstances, l'ordre évitant l'éclat et l'envie qui avaient causé sa perte, n'en avaient pas moins traversé les siècles, avec des fortunes diverses. Une de ses phases les plus mauvaises avait été sous le dernier grand maître qui venait de mourir, un certain Palaprat, pédicure de profession; il avait exercé son autorité avec une tyrannie odieuse; le nouveau grand maître, tout indigne qu'il se reconnaissait d'un pareil honneur, espérait, par son zèle et son dévouement, justifier le choix dont il était comblé et réparer les injustices commises par Philippe le Bel et par Palaprat. Entre autres mesures, « on rendait au frère Duchesne les fonctions de *suprême précepteur du Nord*, dont il avait été brutalement dépouillé ».

Je n'invente rien, et, si les paroles entre guillemets sont seules textuelles, les autres rendent exactement le sens de celles qui furent prononcées.

De vifs applaudissements manifestèrent l'approbation de la mesure qui réintégrait le frère Duchesne.

Gatayes fut touché. — Ah! s'écria-t-il, que je suis

donc heureux que le frère Duchesne soit réintégré dans ses fonctions de suprême précepteur du Nord; j'en suis content surtout pour le Nord, qui devait se trouver bien embarrassé; je crois qu'une petite fanfare ne serait pas de trop; le chevreuil : Tu ta, tu ta, etc.

Le frère Duchesne demanda la parole.

Notez que ce Duchesne n'était pas le premier venu; c'était un homme de plus de cinquante ans, conservateur des estampes à la Bibliothèque alors royale; il était très ému; c'est les larmes aux yeux et la voix tremblante qu'il remercia le grand maître et l'ordre tout entier.

On procéda ensuite aux cérémonies de la réception; on nous fit signer de notre sang... je ne sais pas quoi... reconquérir, je pense, le Temple de Jérusalem, et secourir nos frères dans toutes les circonstances.

Ce fut le frère Lebâtard qui, remettant au fourreau son large cimeterre, nous fit au doigt, avec sa lancette professionnelle, la petite incision nécessaire pour abreuver la plume. Quand il arriva à Gatayes, celui-ci l'interpella. — Fais bien attention, lui dit-il, de ne pas me faire le plus léger mal, parce que je te flanque une tripotée publique sous les yeux de nos frères; le chevreuil : Tu ta, tu ta.

Il vint une phase du cérémonial où l'on devait, je ne sais pourquoi, nous couper à chacun une mèche de cheveux. Gatayes, qui avait eu de magnifiques

cheveux, mais dont le sommet commençait à se dégarnir, demanda à présenter une observation.

— Mes cheveux deviennent rares, dit-il; ne pourrait-on en prendre deux mèches à la brosse touffue qui est sur la tête de mon ami?

On lui répondit que cela était impossible. Il se résigna en faisant remarquer que le mot de « mèche de cheveux » était élastique, que trois cheveux pouvaient grammaticalement suffire, que d'ailleurs, les siens étant beaucoup plus longs, on ne devait pas en couper comme à moi, qui les portais ras, et il termina par la fanfare du chevreuil. Ferret et moi, qui étions de sang-froid, nous nous efforcions en vain de le calmer, mais il était beaucoup moins... lilas de vin que de gaieté, et, de cette gaieté, ce qui se passait sous mes yeux n'était pas en réalité pour dissiper les fumées.

Une des cérémonies consistait à enfermer et clouer le récipiendaire dans un cercueil; je crois me rappeler qu'on n'appliqua cette épreuve qu'à un seul des néophytes, et que ce ne fut aucun de nous trois.

Puis on fit « circuler le casque de bienfaisance », une quête dont j'ai oublié le but. On promena en effet un grand casque dans lequel chacun était invité à mettre son offrande. Gatayes y plongea la main comme les autres, mais, au lieu d'y mettre quelque chose, en tira une pièce de cinq francs qu'il déposa dans la poche de son gilet et qu'il

donna en sortant à une pauvre femme que nous trouvâmes mendiant avec un enfant au coin d'une rue. Pendant la cérémonie et les épreuves de la réception, tout le monde s'était trouvé rapproché et mêlé; ce n'étaient plus seulement les néophytes qui pouvaient entendre Gatayes; on le regardait, on nous regardait, les uns avec défiance, d'autres avec étonnement et malveillance. Lebâtard était venu lui parler plusieurs fois à l'oreille et n'avait obtenu pour réponse que la fanfare du chevreuil. Que devînmes-nous lorsqu'il éleva la voix et demanda la parole pour « une communication importante qui intéressait l'ordre tout entier »?

La parole lui fut accordée dans un certain ordre, c'est-à-dire après qu'auraient parlé quelques « frères » inscrits avant lui; c'était un répit dont nous essayâmes de profiter, Ferret et moi, pour le déterminer à renoncer à la parole.

Nous lui fîmes remarquer qu'il n'était pas possible d'admettre qu'une soixantaine d'hommes réunis dans un but que les uns croyaient, que les autres faisaient semblant de croire sérieux, permissent plus longtemps qu'on se moquât d'eux aussi effrontément.

Gatayes fut inflexible.

— Vous serez ravis de mon discours; j'ai à dire des choses très fortes, votre inquiétude me blesse, vous doutez de mon éloquence, vous serez enchantés; le chevreuil : Ta ta, ta ta.

Nous nous consultâmes, Ferret et moi, et persuadés, d'une part, qu'il n'y avait pas moyen de l'empêcher de parler; voyant, d'autre part, que quelques membres chuchotaient en nous regardant et en nous lançant des regards peu bienveillants, nous fûmes d'accord que ces gens ne se serviraient pas très probablement contre nous des larges cimeterres dont ils étaient ornés, mais que soixante hommes pouvaient bien tomber sur nous à coups de poing et à coups de pied, et comme nous ne laisserions pas de rendre coups pour coups, que ça pouvait devenir une mêlée assez fâcheuse, nous jugeâmes prudent de choisir chacun, dans les faisceaux appendus aux murailles, une des épées les plus sérieuses, en en ajoutant une, mise de côté, pour la donner à Gatayes, afin, le cas échéant, de nous assurer une retraite honorable.

Son tour venu, le grand maître proclame que la parole est au « frère Léon Gatayes ».

Nous tentons un dernier effort; il nous regarde avec dédain et traverse la salle d'un pas ferme et assuré, en fredonnant le chevreuil.

Il monte sur l'estrade et, l'attitude assurée et même fière, commence son discours.

Gatayes avait eu raison. Nous eûmes lieu d'être surpris.

Doué d'une puissante faculté d'assimilation qui lui a permis de réussir successivement dans une quantité de choses diverses et même contradic-

toires, il avait ramassé, dans le discours des orateurs qui l'avaient précédé à la tribune, une série de faits et d'arguments au moyen desquels il émit « carrément » l'opinion, appuyée de ces faits et de ces arguments, que l'ordre entrait dans une voie fausse, que nous étions sur une pente dangereuse et près de marcher à l'encontre des principes et des traditions; qu'enfin, quelques pas de plus, et nous allions commencer un schisme qui détruirait à jamais le saint ordre du Temple, à peine sorti de ses ruines et du bûcher de Jacques Molay.

Il s'attendrit sur Jacques Molay, et c'est au nom de sa mémoire qu'il adjurait ses frères d'examiner sérieusement la voie dans laquelle on commençait à entrer.

Ça avait tout à fait l'air d'un discours, et ça fut pris fort au sérieux par l'assemblée.

Des applaudissements se firent entendre; quelques murmures y répondirent, et le grand maître, après avoir conféré quelques instants avec plusieurs membres, remplaça à la tribune Gatayes, qui en descendait en chantant le chevreuil.

Le grand maître répondit que la motion du frère Gatayes attaquait une question des plus graves, que ce n'était pas par une improvisation qu'on pouvait répondre à l'éloquent et profond orateur, et qu'il ajournait sa réponse à la prochaine séance, à laquelle les frères seraient convoqués par lettres personnelles.

Nous sortîmes donc triomphants, mais nous n'y retournâmes pas.

Je retrouve dans mes paperasses une des nombreuses lettres de convocation, qui continuèrent pendant quelque temps à venir chez moi :

ORDRE DU TEMPLE

A. M. D. G.

Paris, le 21 Cisleu 720.

« Très noble Chevalier,

» La nécessité d'avoir un local convenable pour les réunions de l'Ordre, et les nécessités urgentes auxquelles il faut satisfaire, ont déterminé le conseil statutaire à faire un emprunt de trois mille francs, où chaque chevalier est appelé à prendre volontairement la part que lui indiqueront sa position sociale et son zèle ponr le rétablissement de l'ordre.

» J'ai en conséquence, très noble chevalier, l'honneur de vous adresser une obligation en blanc pour cet emprunt, et vous prie, quelle que soit votre détermination, de vouloir bien me la renvoyer sous enveloppe dans le plus bref délai possible.

» Je profite avec empressement de cette nouvelle occasion pour vous renouveler, T. N. C., l'assu-

rance des sentiments fraternels avec lesquels j'ai l'honneur d'être bien sincèrement

» Votre tout dévoué serviteur,

» F. JEAN DE NORD-AMÉRIQUE. »

Extrait du procès-verbal de la séance du Conseil statutaire endate du 20 *Cisleu* 720.

« Le chevalier Auger est appelé à faire un rapport au nom de la commission de l'emprunt.

» Aucune observation n'étant faite contre la proposition d'emprunt, le chevalier Del Crambe de Ronchin donne des conclusions comme grand sénéchal, en remplacement du chevalier Auger, rapporteur de la commission. — Les conclusions sont favorables, et le conseil les adopte à l'unanimité.

» En conséquence, une feuille de souscription en blanc est remise aux Frères présents, qui auront à la remplir et la remettront pliée entre les mains du secrétaire. — Ce chevalier est de plus chargé d'envoyer cette même feuille de souscription à tous les Frères absents, en leur faisant connaître la décision qui vient d'être prise et en les engageant à lui faire parvenir promptement leur réponse.

» *Pour extrait conforme :*

» F. JEAN DE NORD-AMÉRIQUE. »

LXXII

DANS LE MONDE. — L'EAU EST CHAUDE. — A GATAYES. — VARAÏ. — BOURGEOIS.

Les souvenirs se succèdent et se suivent comme les perles d'un collier ou les grains d'un chapelet, lorsque le hasard et la fortune de la conversation viennent fournir le fil souvent bien ténu qui doit les retenir et les mettre dans un certain ordre.

Encore un souvenir gai de la rue de la Tour-d'Auvergne :

Gatayes, n'exerçant plus son art comme profession, n'allait presque plus dans le monde ; moi, je n'y allais que par intervalles, lorsque quelque intérêt de cœur ou de curiosité m'y attirait, comme on va à la chasse.

Combien de fois, ayant formé le projet de nous réunir pour aller passer la soirée dans telle ou telle maison, nous arrivait-il ce que voici :

— Il faut en prendre notre parti ; ça finirait par fâcher des gens au fond bienveillants pour nous;

nous allons dîner, et nous partirons d'ici à neuf heures et demie.

Nous dînions, et vers la fin du dîner nous faisions la remarque que c'était bien « bourgeois » d'aller dans le monde sitôt; nous arrivions à dix heures.

C'était assez de partir à cette heure-là et d'arriver à dix heures et demie, onze heures moins un quart; ça nous permet de dîner très tranquillement et de flâner un peu au coin du feu.

— Varaï, tu iras chercher un fiacre à dix heures.

Le dîner fini, nous nous accroupissions sur des piles de coussins aux deux coins de la cheminée et nous jasions, tantôt traitant des sujets sérieux, graves, tristes, élevés, poétiques, tantôt des sujets gais, légers, paradoxaux, risqués, etc.

Varaï arrivait dire :

— Le fiacre est à la porte.

— Ah diable! il est temps que je m'habille; mais il faut faire chauffer de l'eau.

L'eau est mise devant le feu.

— Si tu commençais à t'habiller, me disait Gatayes.

— Quand l'eau sera chaude.

Mais l'eau chauffait, bouillait, s'exhalait en vapeurs, et quand, enfin, je voulais m'en servir, il n'y en avait plus.

— Varaï, mets d'autre eau au feu. Mes habits sont-ils prêts?

— Il y a deux heures qu'ils sont sur votre lit.

— C'est bien.

L'eau chauffait.

— Ton eau est chaude, disait Gatayes.

— Eh bien, dans cinq minutes.

Puis, à la fin, un de nous se risquait à dire tout haut ce que depuis quelque temps nous nous disions tout bas et en dedans.

— Dis donc, est-ce que tu tiens beaucoup à aller ce soir dans le monde?

— Non, et toi?

— Moi, je ne me sens pas du tout en train.

— Et puis il est tard, onze heures; tu n'es pas habillé; ça aurait l'air prétentieux d'arriver si tard.

— Eh bien, si nous n'y allions pas?

— Nous irions la semaine prochaine.

— Ou une autre fois.

— Varaï?

— Monsieur.

— Paye le fiacre, et renvoie-le.

— Ah! voilà l'eau qui bout.

— Tant mieux, elle est toute prête pour faire un petit grog au kirsh.

Tenez, quand je parlais tout à l'heure du fil ténu qui relie les souvenirs, ce mot de kirsh me rappelle un mot gai; ne le perdons pas.

Je rentre chez moi, toujours rue de la Tour-d'Auvergne, et je trouve Gatayes et mon frère

Eugène qui, en m'attendant, jouaient aux boules dans le jardin.

— Nous allons finir la partie, dit l'un d'eux; elle est intéressée.

— Ah! et que jouez-vous?

— Ce que nous jouons? dit Gatayes. Nous jouons un verre de ton rhum contre un verre de ton kirsh.

Et voilà que ça me rappelle une autre partie, une partie de billard cette fois.

Un soir, après avoir été dîner à la barrière des Martyrs, Gatayes, Lebâtard et moi, Lebâtard défia Gatayes au billard. Nous entrâmes dans un petit café rustique.

Je vois encore l'étonnement, la stupéfaction de la « dame du comptoir », lorsque les deux joueurs déposèrent les enjeux entre ses mains. Ces enjeux, en effet, étaient peu ordinaires : Lebâtard, qui était coquet, avait de magnifiques bretelles brodées que Gatayes voulait conquérir; mais Lebâtard ne consentait à les jouer que contre la perruque de Gatayes, qui venait de se faire raser les cheveux. La « dame du comptoir », après quelque hésitation, mit les bretelles et la perruque dans sa caisse.

Ce fut Lebâtard qui gagna, et il emporta la perruque, qu'il ne rendit à Gatayes que quelques jours plus tard, en échange de je ne sais quelle compensation; heureusement que Gatayes en avait deux, mais celle que détenait son vainqueur était la plus belle.

Un soir, après dîner, je déclarai que, cette fois, rien ne m'empêcherait d'aller passer la soirée dans « le monde » : c'était chez Paul Lacroix (le bibliophile Jacob). J'avais pour cela des raisons que j'exposai à mon convive et qu'il approuva.

Tout en m'habillant, je dis à Varaï d'aller chercher un fiacre.

— Un fiacre ! s'écrie Gatayes ; est-ce que Lacroix ne demeure pas rue des Martyrs ?

— Oui.

— Un fiacre pour faire un millier de pas !

— Il a plu, et il y a de la boue.

— C'est égal... c'est raide ; et tu vas donner au fiacre ?...

— Trois francs, naturellement ; pour qu'il grimpe rue de la Tour-d'Auvergne, il faut le prendre à l'heure.

— Trois francs... Donne-moi les trois francs, et je te porte chez le bibliophile.

— Crois-tu que, sur ton dos ou sur tes épaules, je serais aussi bien que sur les coussins d'un fiacre ?

— Eh bien, je te porte pour quarante sous, parce que c'est mon chemin.

C'était toujours son chemin, et il ne plaignait pas les détours.

— Non, trente sous.

— Quarante sous.

— Trente sous.

— Je prends les trente sous; mais je constate que... tu bois la sueur du peuple.

C'était un mot que les tribuns d'estaminet venaient d'inventer, qui avait beaucoup de succès et leur rapportait déjà de quoi boire largement toute autre chose.

Ce jour-là, Gatayes avait l'esprit tourné au gris foncé, presque au noir : il amenait sans cesse des questions de philosophie sérieuse, triste, décourageante, etc. En vain je lui avais fait observer plusieurs fois que j'avais besoin, précisément pour cette soirée, de maintenir mon esprit à moi, léger, allègre, dispos et que je ne voulais pas l'appesantir et l'attrister par des discussions profondes et nébuleuses; il retombait toujours sur les mêmes sujets. J'avisai alors sur une table, parmi quelques jouets que j'avais achetés pour je ne sais quel enfant, un petit chien en carton monté sur une sorte de soufflet qui, pressé dans la main, faisait entendre un bruit assez semblable au cri du petit chien; je pris le « carlin », le tins caché dans ma main, et chaque fois que Gatayes penchait du côté sombre le chien jappait pour le rappeler à l'ordre.

Enfin, nous partons; à la porte de la rue je monte sur une borne, puis sur les deux épaules de Gatayes, une jambe de çà, une jambe de là, sa tête entre les deux.

Gatayes est très grand; la situation ne laissait pas d'être inquiétante et vertigineuse.

— Tu deviens lourd, disait Gatayes; ça valait bien quarante sous.

— Tu as encore maigri, répondais-je, et tu n'es guère rembourré ni capitonné; ça ne valait que vingt sous.

Puis il émet je ne sais quelle sentence lugubre; moi, je m'étais défié de lui : j'avais emporté le petit chien, et je le fais japper. Alors un fou rire nous prend à tous deux; Gatayes m'avertit qu'il ne peut plus me porter; il s'approche de la muraille et de l'enseigne d'un tailleur, que je saisis convulsivement avec les deux mains et à laquelle je me cramponne. Lui se dérobe et se retire de dessous moi, me laissant pendu à l'enseigne du tailleur.

Ma position, d'abord difficile, ne tarde pas à devenir impossible : mes mains se fatiguent, se découragent; je vais bientôt lâcher prise et tomber d'assez haut les pieds dans la boue. Gatayes a la lâcheté d'exploiter la situation.

— J'ai réfléchi, c'est une course de quarante sous.

— Mais, misérable, mes bras craquent.

— Quarante sous, ou je m'en vas.

Et il fait quelques pas pour s'en aller.

Je suis vaincu, je cède, je promets les quarante sous, et il revient me prendre sur ses épaules.

Le reste du voyage s'accomplit sans autre accident.

Nous arrivons devant la porte du bibliophile en même temps qu'une voiture.

Pendant qu'un laquais abaisse le marchepied de la voiture, Gatayes me dépose sur la borne en disant :

— Mes quarante sous.

Je lui donne les quarante sous; il dit :

— Merci, bourgeois, et s'en va.

Un homme et une femme qui descendaient de la voiture s'étaient arrêtés étonnés. Je les laisse passer, mais ils allaient aussi chez Lacroix, et plus d'une fois je vis, pendant la soirée, leurs yeux attachés sur moi. Je les vis ensuite parler à la maîtresse de la maison, en jetant de mon côté quelques regards furtifs. Je prévins des questions en lui racontant à elle-même comment j'étais venu *à Gatayes*.

LXXIII

HISTOIRE DE GRÉSILLON. — UNE BIENFAITRICE. — MAGDELEINE.
ÉPANOUISSEMENT MORAL DE L'AMOUR. — UN BON DÉJEUNER.

Aujourd'hui, je vais conter l'histoire de « Grésillon ».

J'ai annoncé cette histoire dans un chapitre du premier volume du *Livre de bord.*

Des trois tantes de... Magdeleine, celle que j'ai appelée S...idonie, en ne conservant, comme pour les autres, que la première lettre de son vrai nom, avait été mariée, malheureuse, abandonnée, ruinée, et avait employé les débris de sa médiocre fortune à entreprendre un petit commerce qui lui avait permis de vivre et d'élever ses deux enfants.

La seconde, P...élagie, avait épousé un employé dans je ne sais quel ministère; c'était un homme correct, régulier, paisible; il était parvenu à une certaine position dans son ministère, et ils vivaient à leur aise.

La troisième, C...aroline, était restée fille, et il paraît que ça l'ennuyait.

Petite, agile, sèche, grincheuse, plutôt enlaidie que laide, elle avait sa part de l'esprit de la famille, c'est-à-dire une certaine instruction et un penchant à l'ironie et au sarcasme froid avec une nuance d'aigreur en plus que les autres, nuance qu'on attribuait volontiers, même dans la famille, aux ennuis prolongés du célibat.

C'était la tante Grognon; elle grondait, et on la taquinait.

Elle avisa un jour, chez des ouvriers, une petite fille de deux ans et demi, dont la gentillesse la frappa et lui inspira le plus violent caprice de l'avoir à elle et de jouer « à la maman ».

La mère de l'enfant était morte à la Salpêtrière des suites d'une fièvre chaude; le père, sentant la maladie l'envahir à son tour et la misère suivre la maladie, sacrifia le dernier amour, les dernières joies de sa vie pour sauver cette enfant et la donna à mademoiselle Caroline, qui du reste lui avait fait voir et rêver pour l'enfant le plus brillant avenir; il ne tarda pas à mourir, et Caroline se trouva en pleine possession de « sa fille ».

Cet amour maternel postiche n'avait pas le sérieux et le dévouement de l'amour d'une véritable mère pour l'enfant qu'elle a porté dans son sein et nourri de son lait; ça ressemblait plutôt à la tendresse que prennent, en désespoir de

mieux, certaines vieilles filles, qui pour un chat, qui pour un perroquet, qui pour un petit chien.

Grésillon était faite pour inspirer ce genre de caprice; elle était fort petite, bien faite, avait une physionomie vive, animée, intelligente, et ne tarda pas à greffer l'esprit des S*** sur son esprit naturel.

Mademoiselle Caroline la frisait, l'attifait, la bichonnait, lui faisait faire des tours, annonçait que grâce à l'éducation, « toute différente de celle qu'avaient reçue ses nièces », qu'elle comptait lui donner, elle en ferait un prodige.

Cette provocation avait été relevée, et la pauvre Grésillon en fut victime; on harcelait la tante Caroline sur Grésillon, le toutou de la tante Caroline; on taquinait Grésillon « pour taquiner la tante et former le caractère de Grésillon ».

Caroline prétendait que « sa fille » fût traitée sur le pied de l'égalité par les enfants de son frère et de ses sœurs; ceux-ci savaient que Grésillon était l'enfant de pauvres ouvriers et témoignaient à l'occasion qu'ils s'en souvenaient.

J'eus pitié de Grésillon, qui était, du reste, une très gentille enfant, et dont l'intelligence, comme il arrive souvent aux enfants qui doivent lutter avant l'âge, prenait des développements précoces; j'avais soin qu'on la mêlât aux jeux, dont on l'excluait volontiers, et je lui donnais quelques bonbons.

Le jeudi, « le jour de réception », comme on disait un peu magnifiquement dans la famille, car,

outre ladite famille et moi, je ne me rappelle y avoir vu, de loin en loin, que deux ou trois personnes, qui encore ne venaient que le jour, le jeudi, on jouait au loto-dauphin jusqu'à dix heures et demie, quelquefois onze heures; la tante Caroline aimait Grésillon, mais aimait aussi « le monde » et le loto-dauphin et ne s'en allait pas avant les autres; peut-être aussi n'eût-il pas été prudent de s'en aller seule le soir, par un chemin très voisin de la « Petite-Pologne », quartier très mal habité, et hanté, du moins dans ce temps-là.

Toujours est-il que, lorsque venait l'heure du départ, lorque j'avais pu clandestinement presser la petite main de Magdeleine, — car ce n'était pas alors l'usage que les jeunes filles secouassent vigoureusement la main des hommes, usage qui a tué l'enivrante sensation d'une main serrée dans l'ombre, — je donnais un bras tantôt à une tante, tantôt à l'autre, puis sur l'autre bras je mettais Grésillon endormie.

Combien de fois, en arrangeant le châle qui devait envelopper Grésillon, la main de Magdeleine rencontrait encore la mienne! Elle se montrait plus patiente, plus douce, plus affectueuse pour l'enfant.

Au printemps, quand la terre « entre en amour », les buissons, qui l'hiver ne montraient que des épines, se couvrent des fleurs parfumées de l'aubépine, des lianes nues fleurissent et répandent

l'odeur suave du chèvrefeuille; les oiseaux, tristes, mornes, arrondis par leurs plumes hérissées pendant le froid, redeviennent sveltes, lisses, prennent de brillantes couleurs et font résonner les buissons, les bosquets et les bois des accents les plus purs, les plus touchants, les plus mélodieux.

L'amour, c'est la floraison.

L'âme, le cœur, les grâces du corps, tout s'épanouit à la fois sous ce souffle divin.

C'est à tort qu'on croit avoir été trompé par une préméditation hypocrite lorsqu'on voit parfois plus tard disparaître cette floraison d'esprit, de cœur et de visage.

Non, la floraison, au printemps et au temps de l'amour, est réelle, est universelle; seulement ces plantes, ces buissons, qui tous ont leurs fleurs, ne sont pas destinés à produire les mêmes fruits.

Vous voyez s'épanouir à la fois les corolles également roses de l'églantine des haies, du pêcher, de la ronce; mais aux fleurs du pêcher succèdent des fruits savoureux; les baies de la ronce sont âpres et fiévreuses; je ne veux pas dire le nom vulgaire des fruits de l'églantine, qui sont pleins d'un foin court et raide, capable d'étrangler l'enfant goulu qui essaye de les manger.

Non, ce n'est pas un mensonge, une hypocrisie, un semblant; l'homme et la femme, sous le souffle de l'amour, ont leur floraison et s'élèvent au-dessus d'eux-mêmes, comme s'ils se mettaient en route

pour le ciel. Ils sont plus beaux, ils sont meilleurs, et... ça dure ce que ça peut durer...

A l'automne, on cueille sur les pêchers des fruits aussi charmants à la vue que délicieux au goût; les enfants et les merles se régalent des fruits âpres des ronces, et les baies des églantines, qui ont un si vilain nom, n'étranglent que ceux qui essayent de les manger et font un assez joli effet dans le paysage, par leurs olives écarlates.

Il vint un moment où « Grésillon » fut mise dans une pension, où elle resta cinq ou six ans et où, quelque temps après, elle rentra en qualité de sous-maîtresse.

A cette époque, la tante Caroline, ne se trouvant pas assez riche, s'avisa de faire des spéculations, de prendre des actions, d'acheter, de vendre, etc., si bien que son revenu, déjà modeste, se trouva considérablement diminué.

Grésillon, voyant la gêne entrer dans la maison, chercha une place d'institutrice... externe, parce que sa « mère » ne voulait pas rester seule la nuit, et elle entra dans une famille américaine pour élever deux jeunes filles. Il y avait là un avenir, mais les deux enfants moururent presque en même temps.

Elle avait conservé pour amie la fille d'un riche marchand de bois qui avait demeuré longtemps dans une petite maison appartenant à la famille ***, où habitait également la tante Caroline. Les deux jeunes filles avaient été mises ensemble en pension.

Lorsque les petites Américaines furent mortes, le père de cette amie d'enfance vint trouver mademoiselle *** et lui dit :

— Je sais le mauvais état de vos affaires ; il y aurait un moyen que « Grésillon » vous vînt en aide sans vous quitter : ce serait qu'elle tînt mes écritures.

Mademoiselle ***, qui craignait de voir « sa fille » se placer ailleurs, accepta.

Le négociant avança, prêta de l'argent, afin de mettre mademoiselle *** absolument dans sa dépendance, puis commença à « démasquer un peu ses batteries ».

Grésillon se plaignit à sa « mère » de certains airs, de certains propos, de certaines familiarités qui inquiétaient son ignorance.

Sa « mère » lui reprocha sa vanité de croire qu'on était amoureux d'elle, qu'on se souciait d'elle.

Grésillon fut quelque temps sans rien dire, puis revint à la charge. Décidément les façons de M.*** n'étaient nullement paternelles. Elle voulait le quitter et chercher une place d'institutrice, fût-ce à l'étranger.

Mademoiselle *** fut atterrée, désespérée ; elle se jeta aux genoux de sa « fille », menaça de se tuer... Il faut un peu de condescendance ; c'est une fantaisie de vieillard ; si l'on se brouille avec lui, c'est la misère, la hideuse misère ; d'ailleurs il n'ira pas plus loin, etc.

Grésillon n'était soutenue par personne. Poussée par tout le monde, elle devait succomber; elle succomba.

La pauvre enfant devint grosse; alors « sa mère » l'accabla d'injures, lui reprocha de la « déshonorer », lui défendit de sortir, même pour prendre l'air, si ce n'est un peu la nuit, et, lorsque Grésillon mit son enfant au monde, comme mademoiselle *** était trop sensible, disait-elle, pour voir souffrir, elle s'absenta, et la pauvre Grésillon resta seule pendant plusieurs jours.

A ce moment, le négociant fut frappé de paralysie, et la pauvre Grésillon passa cinq ans à soigner le père et l'enfant.

Au bout de cinq ans, il mourut, en laissant deux millions de fortune pour ses petits-enfants, car sa fille l'avait précédé dans la tombe, et mourut sans avoir fait aucune disposition en faveur, ni de la pauvre fille qu'il avait entraînée dans cette triste situation, ni pour leur enfant.

La famille de la « mère » de Grésillon, qui avait permis qu'elle se sacrifiât pour nourrir mademoiselle ***, détourna la tête avec dédain.

La pauvre enfant, voyant qu'elle ne pouvait plus compter que sur elle-même pour nourrir sa mère et son enfant, profita de ce qu'elle savait un peu de musique pour entrer choriste au théâtre des Variétés, aux appointements de quarante francs par mois.

Là, elle eut le bonheur d'inspirer de la sympathie au bon M. Nargeot, chef d'orchestre du théâtre.

Il avait connu Grésillon du temps qu'elle était encore accueillie dans la famille de « sa mère ». Il provoqua ses confidences et comprit l'horrible position de la pauvre petite femme. Il lui donna des conseils, des leçons, et réussit à la faire entrer à l'Opéra, où elle gagna huit cents francs par an.

Avec cette somme, il fallait nourrir et entretenir sa « mère » et son fils.

Au bout de quelques années, le gendre du séducteur, du « violeur » de Grésillon, apprenant sa conduite austère et courageuse, s'intéressa à l'enfant et lui donna trente francs par mois, ce qui permit à sa mère de le placer en pension à Versailles, à raison de cinquante francs par mois; peu après, le frère de la tante de Caroline donna à sa sœur également trente francs pas mois. Grésillon employait à des travaux d'aiguille tout le temps que ne lui prenait pas le théâtre.

La vie était devenue possible avec une stricte économie; en quelques années, les appointements du théâtre s'élevèrent à quatorze cents francs, mais alors les fatigues triomphèrent de Grésillon, sa santé s'altéra, elle dut subir une cruelle opération; l'administration de l'Opéra résilia l'engagement après onze ans de service, sans aucune indemnité, malgré la retenue de cinq francs par mois faite

pendant onze ans sur ses appointements, sous prétexte de pension de retraite.

Malheureusement, je n'habitais plus alors Paris; j'avais rencontré la pauvre enfant une fois par hasard; elle ne m'avait confié qu'une partie de ses chagrins : elle était encore à l'Opéra et paraissait tranquille sous ce rapport; averti, j'eusse pu, par mes amis, faire réparer cette injustice.

Assez longtemps avant cette résiliation, voyant sa santé compromise, et craignant de ne plus pouvoir chanter et de perdre sa place, Grésillon ne se découragea pas; il lui fallait trouver, improviser une autre profession pour nourrir sa « mère » et son fils; la musique allait lui échapper; elle se tourna vers le dessin et pensa à l'appliquer à une industrie, les écrans, les éventails, etc.; mais pour cela il lui manquait quelque chose : savoir dessiner; elle entra résolument dans un cours gratuit, un peu plus tard, recommandée à mademoiselle Amic, cousine de M. Thiers, qui dirigeait le cours municipal de dessin du huitième arrondissement; elle se mit sous sa direction bienveillante et travailla avec acharnement, si bien qu'à divers concours elle reçut plusieurs médailles de la ville de Paris. Sa mère mourut après une longue maladie, sans manquer un seul moment des soins les plus dévoués.

A l'époque du siège de Paris, mademoiselle Amic était absente; l'autorité désirait que les cours ne

fussent pas interrompus. Grésillon, première élève de mademoiselle Amic, se mit bravement à la remplacer et dirigea le cours jusqu'à l'armistice.

Ce cours avait lieu rue de la Bienfaisance. Grésillon se trouvait revenue là où s'était passée son enfance, là où tant de fois je l'avais emportée endormie sur mon bras; elle en demeurait loin; en arrivant le matin par la pluie, la neige, le froid, elle ne trouvait que quelques rares morceaux de cotrets pour réchauffer et elle-même et ses petites élèves, qui d'ailleurs, comme elle, ne recevaient qu'une nourriture insuffisante; elle retournait chez elle à la nuit tombante, grelottant et barbotant dans la neige fondue pour recommencer le lendemain.

C'était le terme que la Providence avait assigné aux épreuves que devait subir cette brave et intéressante petite créature. Mademoiselle Amic exigea avec raison qu'elle touchât le trimestre de ses appointements écoulé pendant son absence. Un peintre de talent, M. ***, qui fréquentait le cours du huitième arrondissement, s'était intéressé à ses malheurs, à son courage, et lui avait souvent donné des conseils et des leçons; pendant la guerre, il vit ce courage ne pas fléchir et ne pas donner place à l'abattement, malgré les plus dures extrémités; il vint la trouver et lui dit : — Mon enfant, j'ai pris pour vous une très grande affection; j'ai un petit avoir, une certaine notoriété, et je gagne de l'argent; je cherche depuis quelque temps un moyen de parta-

ger cela avec vous; je n'en ai trouvé qu'un qui soit digne de vous et de moi : c'est que vous deveniez ma femme et que je sois le père de votre fils.

J'ai retrouvé Grésillon, devenue madame ***, à mon dernier voyage à Paris; j'ai pu presser la main de cet homme si noble, si généreux, qui a paru étonné de ma sympathique admiration, parce qu'il n'a fait qu'obéir à ses instincts; la nature, en effet, l'a créé pour la protection; il est très grand, très fort, a une très belle et très douce figure. La petite Grésillon, que la même nature semblait avoir faite, au contraire, pour être aidée, protégée et portée sur le bras, et qui a dû trouver dans son cœur tant de force pour protéger les autres, est heureuse autant qu'on peut l'être. J'ai déjeuné chez eux; elle a aujourd'hui un air de petite matrone qui fait plaisir; de temps en temps, je la voyais jeter à la dérobée, sur son mari, un regard affectueux et attendri; lui est également heureux : il semble vivre dans le bien qu'il a fait comme dans son élément naturel, comme un oiseau dans l'air ou un poisson dans l'eau.

Ç'a été un des bons déjeuners que j'aie faits dans ma vie.

LXXIV

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE DE 1830. — CHATEAUBRIAND. — LE VICOMTE D'ARLINCOURT. — PETRUS BOREL. — AUGUSTUS MAC-KEAT. — CŒUR DE SALPÊTRE. — LA REINE. — L'ESPAGNE. — LES CHEVEUX ROUGES. — LES FEMMES VERTES. — VICTOR HUGO.

Revenons rue de la Ferme-des-Mathurins.

L'histoire de Stéphen, racontée dans *Sous les tilleuls,* obtenait un véritable succès; les éditions s'en multipliaient; le succès qui s'est maintenu — ce livre se réimprime sans cesse — est dû simplement à la vérité; c'était l'expression naïve, franche, résolue de sentiments et de sensations qui avaient été réellement éprouvés; la plupart des lettres avaient été écrites non pour un roman, mais pour... Magdeleine elle-même. C'était sans affectation, sans ornements étrangers, sans « pose », sans aucune imitation d'autres livres, c'était l'histoire éternelle de la poésie, des ivresses, des douleurs de la jeunesse, de la vraie jeunesse. Ce livre est resté vivant, précisément parce qu'il n'a pas été à la mode.

En effet, voyez le portrait d'une jolie femme;

elle a voulu être représentée avec le costume et les affiquets à la dernière mode; ce costume et ces affiquets, qu'elle préfère à la beauté réelle, constituent à ses yeux et à ceux des hommes, si nombreux, qui ne se connaissent pas en beauté, la plus grande partie de la puissance qu'elle exerce. Mais revoyez ce portrait, vingt ans, dix ans plus tard, le costume si admiré alors est devenu complètement ridicule, et plus l'original du portrait a été à la mode, plus elle a obéi à ses arrêts, plus le ridicule de cette vieille mode vient faire de tort à ce qu'elle avait de beauté réelle.

Les Vénus nues, avec les cheveux noués sur la tête, les vierges, avec les cheveux en bandeaux, avec ce long vêtement tombant à larges plis du col jusqu'aux pieds, sont toujours belles comme le jour où le ciseau, ou le pinceau, ou la plume leur ont donné la naissance.

De même, relisez des ouvrages qui ont obtenu la vogue la plus décidée, en adoptant et exagérant les formes, les idées, la phraséologie, la sottise, la maladie « régnantes », relisez ces ouvrages vingt ans après leur vogue, même quand ils avaient des qualités et une valeur réelles, vous n'irez pas jusqu'au bout.

Vers 1828, à la suite de M. de Chateaubriand et du vicomte d'Arlincourt, on avait trouvé de nouvelles formes de style; c'était emphatique, alambiqué, aussi « précieux » dans un autre genre que

le style mis en honneur à l'hôtel Rambouillet : on avait été rechercher dans de vieux livres un certain nombre de mots tombés en désuétude, les uns à tort, les autres avec raison; on avait voulu, disait-on, réparer l'apprauvrissement académique de la langue française, mais on avait repris de ces mots sans choix et sans discernement, les bons et les mauvais, puis on s'était mis à ne se servir que de ceux-là.

Par une haine assez raisonnable de l'imitation servile des Grecs et des Romains, on était revenu non à l'originalité, mais à l'imitation des Espagnols, qui avait eu son temps autrefois ; on y avait ajouté l'imitation d'Ossian, de lord Byron et de quelques Allemands ; ça s'appelait de l'originalité et du style.

On voulait du bizarre, de l'extraordinaire à tout prix. Pierre Borel s'appelait Petrus le Lycanthrope ; Maquet, Augustus Mac-Keat ; mon bon camarade d'école Bouchardy joignait à son nom celui de « cœur de salpêtre » ; on buvait dans des crânes. Tel qui cachait prudemment le cordon de sa montre qui se trouvait rouge, s'il venait à passer une vieille vache, dans la crainte de l'irriter, n'aimait que les combats de taureaux et les exigeait du nouveau gouvernement, sous peine de lui retirer son appui ; tel chantait ses sérénades et ses fréquents combats sous les fenêtres d'une *marquesa,* qui ne se serait pas exposé à un rhume de cerveau et n'avait touché une épée de sa vie.

Beaucoup, qui ont depuis sollicité opiniâtrément et humblement un fauteuil à l'Académie, et quelques-uns, qui l'ont obtenu après de longues démarches et beaucoup de génuflexions, ne parlaient qu'avec horreur, avec dédain, avec dégoût, de cette « institution surannée ».

Tel autre, amant pour un quart de sa blanchisseuse, ne se contentait pas, dans ses vers, à moins d'un harem, ou pour le moins d'une brune Espagnole dont

Le corset de soie
Ploie
Et se rompt sur ses flancs
Frissonnants,

ou d'une Mauresque au teint jaune.

Trois sectes cependant se trouvaient en présence.

Celle-ci voulait les femmes brunes, jaunes et même noires, des femmes « lascives qui se tordent » ;

Une autre, les femmes maigres, penchées en avant, pâles et même vertes.

La troisième secte n'admettait que les « femmes Rubens », sanguines, hautes en couleur, avec des cheveux roux et des formes exubérantes.

Et les Parisiennes, qui font tout ce qu'elles veulent d'elles-mêmes, les Parisiennes, que Dieu n'a faites qu'à moitié, leur laissant l'autre moitié à faire elles-mêmes selon la mode du jour ; les Pa-

risiennes devinrent, les unes jaunes, les autres vertes, quelques-unes frêles et pliant sous la brise, les autres callipyges et « gorgiasées ».

Aux vers, on enlevait la césure et le rythme ; les acteurs à la mode exagéraient encore ce procédé. Je m'étonnais de voir ce double spectacle : un auteur se fatiguant jour et nuit à aligner, à scander des vers, à les orner deux à deux de rimes retentissantes, comme la double peau d'âne aux deux extrémités d'un tambour ; et l'acteur ensuite les brisant, les cassant en menus morceaux, dissimulant la césure, escamotant la rime, si bien que le spectateur entendait parfois vingt-cinq vers de suite, sans être sûr que ce fussent des vers.

C'est si facile pourtant de ne pas faire de vers !

On ne parlait que de l'Espagne et de l'Orient, sauf quelques-uns qui « mâtinaient » cette poésie orientale d'un peu de Byron et d'Ossian.

La rime devint le fond de la poésie, ou plutôt toute la poésie pour le grand nombre ; la pensée fut l'accessoire et souvent un accessoire incommode, qu'on oubliait d'inviter, comme on oublie les vieilles personnes radoteuses dans les joyeuses réunions de jeunes gens.

Les vers devinrent pour la plupart des bouts rimés ; on commençait par chercher, disposer, aligner les rimes, si riches que les vers en étaient ruinés et pauvres, puis on remplissait le reste du vers avec ce qu'on pouvait.

Victor Hugo, qui depuis a fait tant de beaux vers où la forme n'est qu'un splendide et souple vêtement pour la pensée et pour les sentiments, publiait alors les vides *Orientales* avec un immense succès; cela fit école, d'autant plus vite que c'était facile à imiter; c'était quelque chose comme des étoffes teintes de riches couleurs, ne renfermant et n'habillant aucun corps, aucune forme vivante.

Tout ce qui avait précédé cette époque était supprimé, n'existait plus de par toutes les petites académies d'iconoclastes qui se formaient dans les mansardes; sauf Molière et Corneille, auxquels on faisait assez hypocritement semblant de pardonner, on écrasait « le grand siècle ».

Ce jugement, gâté par les plus violentes exagérations, — on traitait Racine de « polisson », — pourrait se défendre aujourd'hui encore, si, dans leur haine contre les « perruques », les « tignasses » d'alors eussent fait remarquer avec raison que ces grands écrivains sont pour la plupart de pauvres auteurs, copiant, imitant les Grecs, les Romains et un peu les Espagnols, que ce sont des tuyaux amenant d'ailleurs une eau limpide et non pas des sources, que « le grand siècle » de la littérature française est en réalité le suivant, le siècle de J.-J. Rousseau, de Montesquieu, de Diderot, de Voltaire, etc., en ayant soin d'y ajouter Labruyère et Larochefoucauld.

Mais, quant à ce qui regarde la littérature française, le culte réel des poètes d'alors était pour Ronsard et sa pléiade; quelques-uns ne dédaignaient pas Dubartas, le prince des poètes, et le matamore Scudéri.

Tout ce mouvement, toute cette agitation a été le bouillonnement du métal en fusion, qui jette son écume et laisse ses scories, et il reste une belle époque littéraire : une vingtaine de noms qui surnagent, *rari nantes*, et une douzaine peut-être qui resteront après que la postérité aura fait son triage définitif, en ne conservant de chacun que ce qu'il a fait de meilleur.

Bien peu des ouvrages qui ont eu alors le plus de succès peuvent se relire aujourd'hui. Ceux même des écrivains d'alors qui, le plus triomphalement, ont mis à la mode ces formes, ce style et ces oripeaux, y ont renoncé depuis, et ceux-là seuls ont survécu et survivront. Néanmoins, à ce moment, ces fleurs artificielles étaient seules réputées fleurs, et ceux qui n'adoptaient pas ce style étaient déclarés n'avoir pas de style.

Pour moi, je n'y entendais pas tant de malice; j'écrivais ce que j'avais vu, pensé et senti, dans le style simple d'un confident à un ami.

LXXV

LES CONSOLATRICES. — DON JUAN. — LA REVANCHE DE MATHURINE.

Il y a vingt ans que *Sous les tilleuls* avait paru, et de nombreuses éditions avaient été épuisées, lorsque je pensai à le lire et à le juger moi-même; il vient un moment où l'on peut apprécier un livre de soi avec la même sûreté, la même impartialité qu'on jugerait le livre d'un autre : c'est quand on est sorti du courant d'idées et d'impressions sous lequel on l'a écrit; tant qu'on est dans ce courant, on relirait cent fois son livre, on y verrait toujours non l'ouvrage qu'on a écrit, mais l'ouvrage qu'on a pensé et rêvé et qui est toujours tellement supérieur à celui qu'on a écrit.

C'est par la même raison qu'en général un auteur corrige assez mal les « épreuves » d'imprimerie et laisse passer des fautes grossières; il voit, il lit ce qu'il a écrit et non pas ce qui est imprimé.

Ce n'était pas, en réalité, la première fois que

cette fantaisie me venait de lire mon livre, mais j'avais toujours reculé ; j'en avais peur ; je craignais de ne pas le trouver égal à son succès ; je m'y décidai cette fois cependant, à propos d'une nouvelle édition qui s'en préparait, très résolu à corriger des imperfections que je soupçonnais. Eh bien, le résultat de cette lecture fut celui-ci ; ces défauts que je soupçonnais n'étaient, ne sont que trop réels ; mais ils sont tellement adhérents, inhérents au livre, que pour les enlever je risquerais de faire ce que font certaines femmes qui, pour se débarrasser de quelque duvet sur les lèvres et sur les bras, brûlent et gâtent leur peau par des substances corrosives. Il y a une certaine maigreur qui, en elle-même, n'est pas un charme et cependant sied bien à une jeune fille, de même qu'un certain air hésitant, étonné, qu'il faudra avoir perdu à vingt ans et qu'il est charmant d'avoir à seize.

Je résumai mes impressions de cette lecture dans une courte préface, où je disais à peu près ceci :

« J'ai relu ce livre avec l'intention de le corriger, et je n'en ai rien fait ; les défauts et les qualités y sont l'endroit et l'envers les uns des autres ; ces défauts, je saurais les éviter aujourd'hui ; mais, si j'avais à refaire le livre à présent, je suis convaincu que je le ferais, à la fois, moins mal et pas si bien ; il restera donc tel qu'il a été publié pour la première fois en 1831. »

Quant à Stephen lui-même, il devint à la mode

de le consoler, et il s'y prêta d'autant plus volontiers qu'il avait pris la résolution assez féroce que voici : il ne voulait plus être trompé ni trahi.

Aux femmes, il demande à guérir d'une femme.

Il n'aimerait plus « une » femme, mais « les emmes », mais « la femme ».

Il referait sans cesse des romans d'amour, mais jusqu'au dénouement inclusivement, comme dans les livres et les pièces de théâtre ; il n'en relirait aucun et ne ferait de « suite » à aucun ; « ils sont unis » ; la pièce est finie ; la toile tombe, et les acteurs vont se déshabiller, non pour rejouer la même pièce, mais pour en jouer une autre.

Il humerait la crème montée à la surface du lait et ne boirait pas le lait et moins encore le petit lait ; en un mot, il se promit de ne plus admettre de « lendemain ».

Ce système, auquel il prétend avoir obéi assez longtemps, a dû amener des injustices et causer quelques chagrins ; mais qui sait jamais si, entre deux amants d'hier, celui qui est si désolé d'être quitté aujourd'hui, n'aurait pas, sans pitié et sans remords, abandonné l'autre demain ?

Voici un exemple qu'il m'a raconté à ce sujet :

Il se trouvait le matin, de très bonne heure, chez une femme à laquelle il avait fait une visite la veille.

A des témoignages d'estime réciproque, très vifs, avait succédé une conversation amicale et languissante.

— Pourquoi, disait Stephen, gâter toujours, à la fin, par des plaintes, des torts réciproques, les plaisirs charmants que l'on doit à l'amour? Pourquoi ne pas quitter la table avant d'être rassasié tout à fait? Pourquoi ne pas agir avec franchise? Pourquoi ne pas se dire : Vous m'avez plu; vous ne me plaisez plus ? Pourquoi ne pas dire : C'est sans doute ma faute; mais séparons-nous à temps pour que nos derniers souvenirs soient des souvenirs de plaisir et d'affection? Promettons-nous donc, ma charmante, d'agir ainsi et d'éviter ce qui arrive à la fin de toutes les histoires par l'obstination ou le respect humain qui les fait se prolonger plus que de raison; l'un est trompé, l'autre ennuyé, et on garde tous deux un souvenir fâcheux; je vous promets de vous dire quand je ne vous aimerai plus; faites-moi la même promesse. De cette façon, tant que nous ne nous serons pas fait cet aveu, nous pourrons être heureux avec sécurité et abandon... Mais vous ne me répondez pas...

— Ce n'est pas, dit-elle, que je désapprouve au fond votre projet; j'admire au contraire combien les hommes ont d'esprit et sont ingénieux; mais la forme que vous proposez est bien masculine et bien brutale, et cette forme pourrait faire hésiter et peut-être reculer; il faudrait trouver une phrase synonyme, un euphémisme qui fît comprendre la même chose sans le dire cependant.

— Eh bien, cherchons.

— Oh! mon Dieu! quelque chose de simple... tenez, par exemple :

« *Mon ami, je vais à la campagne et ne sais pas l'époque de mon retour.*

» *Mille bons souvenirs!* »

— C'est très bien! c'est charmant, et... vous le ferez?

— Certainement, mais seulement avec cette forme adoucie.

Stephen reste quelques instants frappé et rêveur; puis on parle d'autre chose, puis la conversation devient moins languissante et se ranime au point de cesser tout à fait. Il vient cependant un moment où « il faut se séparer »; la belle reste au lit et dit d'un petit air câlin et flatteur qu'elle a besoin de repos. Stephen... se prépare à partir, puis tout à coup, s'approchant d'une petite table où est un encrier : — Permettez-moi, ma chérie, d'écrire un mot sur cette table. Il écrit :

« *Ma chère amie, je pars pour la campagne et ne sais quand je reviendrai.*

» *Mille bons souvenirs!* »

Il cachète la lettre, donne un baiser sur le front à la dame déjà à moitié rendormie; elle est bien jolie! Il hésite un moment à lui faire ce chagrin; mais il se rappelle sa résolution; il se raffermit et, en sortant, dit à la femme de chambre qui lui ouvre

la porte : — Tenez, la belle, vous donnerez ce billet à madame aussitôt qu'elle sonnera.

Et il s'en va un peu agité, un peu inquiet.

Mais la soubrette le rappelle, tire de son fichu une petite enveloppe en disant : — Monsieur, c'est une lettre que madame m'a ordonné hier soir de donner à monsieur quand il sortirait ce matin.

Stephen déchire l'enveloppe et lit :

« *Mon ami, je pars pour la campagne, et j'ignore l'époque de mon retour.*

» *Mille bons souvenirs !* »

Un certain nombre des historiettes que m'a racontées Stephen ont pris leur place dans les romans que j'ai publiés depuis *Sous les tilleuls*, romans presque tous, comme le premier, ayant, du moins en partie, été « vécus » avant d'être écrits.

En voici une qui ne s'y trouve pas et qui me revient en ce moment à la mémoire.

LXXVI

APPARITION DES FEMMES INCOMPRISES. — QUELQUES VÉRITÉS. — LA CRÊME ET LE PETIT LAIT.

En même temps que la mode était venue des femmes jaunes, des femmes vertes et des femmes à cheveux roux, il s'était déclaré une autre épidémie :

Beaucoup de femmes qui, jusque-là, avaient vécu heureuses, paisibles, s'acquittant tantôt avec une douce joie, tantôt avec une sainte résignation de leurs devoirs de femmes et de mères, découvrirent tout à coup, grâce à certains romans, qu'elles n'étaient pas du tout heureuses; bien au contraire, qu'elles étaient des créatures opprimées, avilies, déshéritées, mécontentes et surtout « incomprises ».

Ce mot d' « incomprises » fit fortune, comme tous les mots vagues et élastiques que tout le monde peut arranger à sa taille.

Il est un point sur lequel il est bon de s'entendre :

Un cerisier, un pêcher, fleurissent une fois au printemps, puis remplacent leurs fleurs blanches ou roses, si fraîches et si charmantes, par des fruits savoureux qui ont encore leur beauté.

Il en est de même, en général, de l'homme et de la femme; l'amour ne peut durer qu'à la condition de se transformer; quelque belle, charmante que soit une femme, il y a quelque chose qu'elle ne peut pas être : c'est une autre femme; il est des ivresses qu'elle ne peut donner qu'une fois : c'est l'abandon de sa personne après des anxiétés, des incertitudes, des doutes; mais elle peut faire suivre ces ivresses d'un bonheur plus calme, plus paisible, plus sûr, et surtout fondé sur une base plus solide et plus honorable. Toute femme peut inspirer des désirs plus ou moins ardents, grâce aux obstacles, à une certaine résistance, au mystère des vêtements; mais, entre les femmes qui ont satisfait ces désirs, le nombre est assez restreint de celles qui peuvent faire succéder une douce volupté, une durable ivresse, à la fureur de ces désirs; une profonde tendresse à l'emportement de la conquête; une amitié... très ornée à un instinct violent, mais aveugle : les fruits après les fleurs. Dans la fougue des désirs que peut inspirer, à bien peu d'exceptions près, toute femme qu'on n'a pas eue, — il ne s'agit que du sexe, — c'est une femme, c'est la femme; mais, dans l'amour qui survit à la possession, c'est le choix, c'est cette femme-

là précisément, et elle a alors le droit de concevoir un doux et honnête orgueil, tandis que c'est un sentiment presque contraire qu'elle doit éprouver dans le premier cas.

Cent amoureux, adorateurs, quelque empressés, ardents qu'ils soient, sont loin de présenter à une femme un triomphe aussi doux et aussi glorieux qu'un seul amant ou époux constant et amoureux... après.

Pour inspirer des désirs, il suffit qu'une femme soit plus ou moins jolie, ou qu'elle en ait l'air, ou qu'elle passe pour l'être; il suffit qu'elle soit une femme, il suffit qu'elle soit plus qu'une autre femme pour qu'elle fasse naître une fantaisie plus ou moins ardente.

Mais pour l'amour, pour l'amour qui se transforme en se perfectionnant, pour l'amour qui fait succéder aux fleurs des fruits qui sont aussi beaux et plus savoureux que des fleurs, il faut, au physique, une beauté plus réelle; au moral, de sérieuses qualités d'esprit et de cœur; alors ce n'est plus seulement de son corps, c'est de son intelligence, c'est de son âme que l'on s'empare, et les caresses, s'appliquant à la fois à la beauté, au cœur et à l'esprit, donnent une triple, entière, et noble, et immense volupté.

Certes le harem, surtout le harem... éparpillé, peut donner des plaisirs très vifs, très poignants, très vertigineux; mais le bonheur le plus réel,

le plus complet, le plus élevé qu'il soit donné à l'homme d'atteindre, il doit le demander à « un bon ménage », où toute preuve de tendresse, de confiance, d'estime, de dévouement, où toute caresse, tout plaisir partagé comme tout chagrin, toutes douleurs supportées et vaincues ensemble viennent s'ajouter à un trésor déjà amassé et s'accroissant tous les jours.

Beaucoup de femmes ont, il faut le reconnaître, ce sort déplorable que, traitées... auparavant en divinités, elles ne sont... après pas même traitées en femmes. On comprend qu'elles regrettent le ciel, l'Olympe plutôt, car ce culte est le plus souvent très païen où on les avait juchées, et elles rêvent facilement de sortir de « la maison » pour y regrimper. Et, pour celles qui n'ont pas une raison et un bon sens solide, la différence est grande entre un mari avec lequel il faut partager une situation souvent médiocre, un mari qui prêche, impose des devoirs, des économies, des sacrifices et parfois doit et veut être le maître, et un amoureux qui trouve les perles et les diamants à peine dignes de parer l'objet de sa dévotion, qui voudrait lui donner des étoiles, et pour le moins assure qu'il lui aurait offert un trône, qui accepte, adore, divinise ses imaginations, ses exigences, ses fantaisies, qui prend ses caprices pour autant de lois et se fait gloire d'être le plus obéissant et le plus humble des esclaves.

Il en est parmi les femmes qui voudraient toujours manger de la crème ; mais, comme une tasse de lait ne porte à sa surface que quelques cuillerées de crème, comme cette crème est empruntée à la masse du lait, qui s'en trouve affadi et appauvri, il faut prendre, prélever successivement et au besoin simultanément, la crème de plusieurs tasses, au lieu de boire le lait pur, épais, savoureux, chargé de toute sa crème.

Quand l'honneur, la probité, la prudence, le danger, les obstacles, obligent la femme à se borner à une tasse, après la crème il reste le lait et même le petit lait. Le nombre de celles qui ne voulaient absolument pas boire le petit lait ni même le lait, le nombre des friandes de crème, augmenta beaucoup après le succès de ces romans, ou du moins ce succès donna à un plus grand nombre le courage, l'audace, le désespoir d'avouer, d'affirmer hautement leur aversion pour le petit lait et leur goût pour la crème.

On vit des femmes du monde, c'est-à-dire des femmes auxquelles la naissance, l'éducation, la fortune, la pensée de se voir en vue, rendaient une vie honnête plus facile qu'à beaucoup d'autres, on vit ces femmes se déclarer supérieures, « incomprises » et jeter plus que du bonnet par-dessus les moulins. Une se mit à vivre publiquement dans un hôtel garni avec un voleur arabe qui s'était fait un moment passer pour un nouvel Abd-el-Kader ; une

autre quitta son mari et ses enfants pour s'enfuir avec un pianiste; sa famille tout entière la déclara morte et prit le deuil, etc., etc.

C'étaient encore là des exceptions; mais ce qu'il y avait de pis, c'est que, sans faire tant d'éclat, beaucoup d'autres femmes qui, après examen, se déclaraient, elles aussi, incomprises, ne se faisaient aucun scrupule de chercher quelqu'un qui les comprît mieux que leurs maris et ne le trouvaient pas toujours du premier coup.

. . . .

LXXVII

UN ASILE POUR LES CŒURS BLESSÉS. — ON ENTRE EN FEUILLETON. — UNE LETTRE. — AMOUR PLATONIQUE.

Autrefois, quand une femme avait trop « fait parler » d'elle, elle avait une ressource et une fin : elle se mettait au couvent, elle « entrait en religion », soit qu'elle se repentît réellement, soit qu'elle trouvât dans le repentir comme une manière de « ruminer » ses péchés et d'en sentir encore la saveur, fût-elle mêlée d'un peu d'amertume.

On se rappelle mademoiselle de Lavallière, qui, apprenant la mort d'un enfant qu'elle avait eu de Louis XIV, dit : Il faut que je pleure sa mort, quand je n'avais pas encore fini de pleurer sa naissance.

On a changé cette coutume un peu surannée ; au lieu d'entrer en religion, on entra en feuilleton ; on profita de l'éclat de ses aventures, de la notoriété, parfois du déshonneur qu'on y avait rencontré, et on dit à un libraire : — Monsieur, j'ai un livre à vendre.

Et, si le libraire hésite, on lui dit : — Je ne suis pas la première venue, je ne suis pas une inconnue, je suis madame une telle. C'est moi qui ai eu ce fameux procès en adultère. Ou : — C'est moi qui ai empoisonné mon mari. C'est en prison que j'ai écrit le livre que je vous propose, etc.

Stephen reçut un jour une lettre.

« Si je me suis décidée à vous écrire, monsieur, lui disait-on, c'est que, après un examen sévère, j'ai acquis la conviction qu'il est tout à fait impossible que nous nous rencontrions jamais. Jamais vous ne serez pour moi un être vivant, un homme; jamais je ne serai pour vous une créature vivante, une femme.

» J'habite une vieille maison qu'on appelle « château » dans le pays, dans un coin de la terre éloigné de toute grande route.

» On « m'a mariée » quand j'avais à peine seize ans; un matin, je me suis réveillée femme, sans avoir été presque jeune fille, sans être arrivée à cette situation sérieuse par le chemin fleuri, quoique peut-être trompeur de l'amour; on m'a « escamoté » ma jeunesse; on m'a privée du roman auquel a droit une fille jolie, intelligente, sensible.

» Mon mari, que vous dirai-je de mon mari? c'est un homme très honnête, très bon, très sensé; au physique, c'est ce qu'on appelle un bel homme; il est grand, fort; sa physionomie est intelligente, expressive, distinguée; il est pour moi indulgent, doux, prévenant même; mais je l'ai connu, mon

mari; je ne l'ai connu ni amoureux de moi, ni mon amant. Il semble m'aimer comme une fille; je l'aime comme j'aimerais mon père, que j'ai perdu encore enfant; il ne *comprend* aucune des jeunesses de mon esprit et de mon cœur; au commencement, il recevait en souriant certaines demi-confidences et me disait : — Ça se passera; occupe-toi de tes enfants et de ton ménage. Il y a une foule de mes pensées, de mes sensations, que j'ai pris le parti de ne plus lui communiquer et de garder pour moi; nous sommes unis de bien des façons, mais nous sommes séparés de cœur, d'imagination, de pensées, d'esprit; on me croit heureuse; les autres femmes me félicitent et même m'envient; « lui », il travaille, il fait valoir nos propriétés, il améliore nos biens; levé avant le jour, il rentre le soir, ayant fait quinze lieues à cheval; il est fatigué; après le souper, il s'endort; rien de poétique dans cette vie que je mène, que je dois mener; aucun aliment pour mon imagination; rien d'imprévu, rien de redouté, rien d'espéré; je pourrais dire aujourd'hui les occupations, les soucis et, qui pis est, les plaisirs de l'année prochaine à pareil jour. Dans cet homme fort, résolu, loyal, sensé, excellent, honoré et aimé de tous, je ne trouve pas « l'âme, sœur de mon âme »; *il ne me comprend pas*. »

— Ouf, dit Stephen.

Et il continua la lecture.

« Il faut, monsieur, que je sois bien certaine de

ne jamais vous rencontrer, de ne jamais paraître à vos yeux, pour oser continuer. Je continue : Il m'aime..., mais comme une femme lui appartenant, sans s'occuper de savoir si je partage, sans s'occuper de me faire partager son caprice, sa fantaisie, son besoin peut-être; il ne veut pas, il ne sait pas, je crois, me mener par de petits sentiers ombragés et fleuris, là... où il veut aller; en un mot, vivant avec un homme qui m'aime, que j'aime aussi sous certains rapports, je suis seule, et cette solitude m'ennuie, me fatigue, me désespère; j'ai cherché de la distraction, des consolations dans la lecture... et, monsieur..., ces livres m'ont appris tout ce qu'on m'a dérobé de la vie.

» Un moment, je me suis trouvée dans un grand, dans un horrible danger; un des parents et compagnons de chasse de mon mari est un jeune homme assez beau, de cette beauté qui parle surtout à l'imagination; il a de grands yeux noirs, des regards vagues et langoureux; il est très soigné dans « sa mise »; sa chevelure brune, luisante, arrangée avec art; ses mains blanches, ses ongles longs, taillés en amande; il chante des romances; il reçoit un journal de Paris; il n'a rien à faire, ne fait rien, danse et valse à ravir; il m'apportait des bouquets, me regardait des quarts d'heure sans rien dire, mais d'un air d'admiration et presque de dévotion; il était toujours là pour ramasser mon mouchoir, m'aider à dévider ma laine, faire une commission au village, etc.

» Si mon mari s'endormait après dîner, il me regardait d'un air de commisération, de sympathie qui semblait dire : — Moi je ne dormirais pas. Il chantait avec moi des duos tendres, et ses grands yeux noirs me disaient : — Il ne s'agit pas ici de Juliette et de Roméo, mais de vous et de moi.

» J'en étais arrivée à attendre l'heure de son arrivée à la maison, à sentir un plaisir secret quand il venait en l'absence de mon mari, et, qui pis est, à en être un peu embarrassée et presque à en avoir peur ; il me lisait des poésies, s'arrêtait en me regardant et en faisant de gros soupirs, et j'avais besoin de m'observer pour ne pas soupirer aussi ; il racontait, seulement quand j'étais seule avec lui, des histoires où il s'était conduit avec une bravoure héroïque ; il ne dissimulait pas qu'il avait été souvent et tendrement aimé ; mais il avait accepté ces tendresses sans les rendre : son heure n'était pas venue ; enfin.... ça allait très mal, lorsqu'un jour, comme nous nous promenions tous les trois dans une prairie autour du château, un taureau furieux, harcelé par des chiens, se précipita sur nous ; mon héros devint pâle et courut derrière des arbres ; mon mari, armé seulement d'une canne, se précipita au-devant de l'animal et l'attaqua résolument ; le taureau le renversa, passa sur lui, entraîné par son élan, et revint sur lui les cornes basses ; mais il le trouva relevé, debout et le frappant rudement sur le museau ; il céda, secoua la tête et s'en alla

par la prairie reprendre et tondre l'herbe où il l'avait laissée, comme on reprend un livre à la page cornée; j'étais demi-morte de peur, non pas seulement pour moi, mais pour mon mari; il me prit dans ses bras, comme il eût fait d'un enfant, et me porta à la maison; mon chevalier nous rejoignit, et ce fut avec un dédain que je ne cherchai pas à dissimuler que je repoussai son « flacon » ; il chercha à s'excuser, dit qu'il était très « nerveux », que ces animaux lui inspiraient une aversion, une horreur invincible; il n'aurait nulle peur d'un escadron de cavalerie, mais il avait une répugnance, une quasi-peur des taureaux, comme les taureaux ont peur du rouge.

» — Avec cette différence, dis-je, que le rouge les excite au combat.

» Il ajouta que le duc de Guise redoutait le parfum des roses, que je ne sais quel duelliste fuyait à la vue d'une hure de marcassin, que je ne sais quel héros s'évanouissait à l'odeur d'une pomme. C'était fini; je voyais alors; les grands yeux noirs étaient bêtes; les mains soignées et les ongles en amande, efféminés et ridicules; son nom d'Arthur était grotesque. J'ai pendant vingt-quatre heures essayé d'aimer mon mari; il en paraissait heureux; mais sa nature rustique, sauvage, ne m'a pas permis de l'aimer à ma manière, à la manière des livres; cependant j'ai frémi d'horreur en pensant que, sans l'incident du taureau, je prenais mon chevalier pour

un Amadis, et qu'un jour, ô honte ! moi mariée, moi mère d'un enfant, j'aurais eu un... amant !

» Comment concilier les « aspirations », les « soifs » de mon âme, avec ma volonté de rester une honnête femme.

» C'est alors que j'ai pensé à vous, monsieur.

» J'ai lu votre histoire ; j'ai pleuré de vos tristesses ; j'ai maudit la trahison dont a été récompensé votre noble et poétique amour ; on m'a assuré que cette histoire n'est pas une fiction, comme les romans ordinaires ; j'ai, un peu malgré moi d'abord, pensé combien j'eusse été heureuse et fière d'inspirer, de partager un amour comme celui que vous éprouviez pour Magdeleine, puis il m'a semblé qu'il y avait quelque similitude dans nos deux existences : vous pleurez l'amour que vous avez perdu, moi celui que je n'ai pas trouvé ; puis j'ai songé que, si la destinée nous avait placés sur le même chemin, j'aurais bien su, moi, me garder pour vous ; puis ensuite que j'aimerais à vous consoler, et qu'en même temps cela me consolerait un peu moi-même ; ce que j'ai désiré, je ne veux pas le rencontrer, parce que je sens combien je serais misérablement désarmée ; ce que vous avez perdu, embelli, poétisé par votre imagination, ne peut peut-être vous être rendu par aucune créature humaine ; nous ne nous verrons, nous ne pouvons nous rencontrer jamais ; il n'y a donc aucun danger que mon héros devienne un homme pour moi,

que je devienne une femme pour lui; d'autre part, rien ne vous empêche d'embellir, d'orner l'image d'une femme, que vous ne verrez jamais, de tous les dons que votre amour et votre imagination avaient faits à... l'autre.

» Enfin, après de longues hésitations, j'ai cru pouvoir me permettre... d'aimer Stephen... d'en faire le héros de mes rêveries, d'emmener son image dans mes promenades solitaires, dans mes veillées, dans mes insomnies; je m'en suis donné la permission; mais je désire que cette permission, vous me la donniez de votre côté; l'impossibilité absolue que nous nous trouvions jamais en présence et que je coure le moindre risque de manquer à mes devoirs me rend très hardie; je veux tirer de cet amour sans périls tout ce qu'il est possible d'en tirer; je vous prie de m'autoriser à vous écrire, à vous en parler, et si ce jeu.... avec une femme encore jeune, — j'ai vingt-six ans, — jolie, on le dit et je le crois, peut avoir quelque attrait pour vous, vous me répondrez de temps en temps; alors vous écrirez à ***, poste restante, et vous adresserez vos lettres à Yvonne-Yvonne : c'est ma vieille nourrice, qui ne sait pas lire. »

A la première lecture de cette lettre, Stephen haussa les épaules :

— Ils sont jolis ses devoirs. Avec une pareille nature d'esprit, le mari possède une femme à la façon du geôlier dont le prisonnier s'est évadé et court

les champs après s'être fait remplacer dans son lit par son traversin coiffé d'un bonnet de coton.

Sa première idée fut de ne pas répondre.

— Elle veut se servir de moi pour s'amuser, comme une petite fille se sert d'une poupée pour jouer à la maman.

Pour faire l'amour à une femme que je n'ai aucune chance de jamais voir, c'est-à-dire à une femme qui n'existe pas, je n'ai pas besoin d'elle; autant et mieux vaut être amoureux de quelque illustre beauté morte, sur laquelle au moins l'histoire donne des renseignements moins suspects que ceux que celle-ci donne sur elle-même, Hélène ou Cléopâtre.

Puis il eut envie de lui faire voir clair dans son propre cœur et dans son adultère platonique.

Mais, malgré lui, cette image d'une femme de vingt-six ans, probablement jolie, intelligente, passionnée, obsédait son imagination, et puis... cette impossibilité de jamais se rencontrer, il n'y croyait qu'à moitié tout au plus; il regardait ce mot : impossibilité, et, sans presque le faire exprès, il lisait : difficulté.

— Ce qui lui semble impossible, lorsqu'elle le craint, ne sera probablement que difficile lorsqu'elle le désirera; il faut le lui faire désirer.

Il répondit à l'inconnue à peu près la lettre qu'elle semblait rêver, et la correspondance s'établit.

LXXVIII

SUITE DE LA CORRESPONDANCE. — UN SENTIER FLEURI. — LE SENTIER DEVIENT GLISSANT.

Bientôt il offrit d'aller passer quelque temps dans le pays qu'elle habitait; avec des renseignements précis, il trouverait bien moyen de la voir, de la rencontrer... à la promenade, à l'église; elle refusa positivement.

Elle expliqua qu'elle ne se promenait jamais que dans les jardins du château; que ce château, complètement isolé, à deux lieues du village le plus prochain, possédait une petite chapelle où un vieux prêtre venait le dimanche dire la messe; qu'aucun étranger n'était admis, que la présence seule d'une figure inconnue dans le village exciterait une rumeur et des inquiétudes; ce serait donc lui faire courir un danger sans aucune compensation; d'ailleurs, tout son abandon à elle disparaîtrait avec sa sécurité, s'il y avait la moindre chance qu'ils pussent jamais se rencontrer.

Stephen finit par se « piquer au jeu » et dit :

— Nous verrons.

Il ne parla plus de voyage; mais il prit dans ses lettres graduellement un ton moins métaphysique, moins éthéré; il parla du bonheur qui eût été leur partage, s'ils se fussent rencontrés plus tôt, s'ils se fussent épousés; il entra dans quelques détails non seulement sur ce bonheur, mais aussi sur les plaisirs qui en eussent nécessairement fait partie; il eût été le père de son enfant, il raconta des rêves où ce bonheur et ces plaisirs lui étaient donnés; elle s'effaroucha d'abord un peu du ton violent de ces lettres, mais il lui rendit sa sécurité en lui rappelant qu'ils étaient à deux cents lieues l'un de l'autre; que cette distance ne serait jamais diminuée, et qu'il était « impossible » qu'ils se vissent jamais.

Ses lettres alors devinrent de plus en plus ardentes; elle s'y accoutuma et finit par se prêter à un jeu... innocent. « Supposons, lui dit-il, que nous sommes deux époux... séparés, que je suis marin et... en Chine pour quelques années; vous êtes tranquille, ça nous éloigne encore; que dis-je supposons? Ne sommes-nous pas époux par le cœur, par l'âme, par la pensée, par la sympathie, par l'amour? »

Alors il exprimait dans ce rôle accepté ses souvenirs, ses regrets, ses désirs, avec feu, avec ivresse; de temps en temps elle se plaignait, mais

finit par ne plus se plaindre, si ce n'est quand par hasard elle trouvait une lettre moins tendre, moins amoureuse que les autres. « Te souvient-il, lui écrivait-il, la veille de mon départ, de cette dernière nuit que j'ai passée auprès de toi? » Et il entrait dans les détails les plus circonstanciés. Puis, une autre fois: « Penses-tu au jour de mon retour, à l'instant de mon arrivée, à l'heure où nous serons seuls tous les deux... » Ici, nouveaux détails, nouvelles images.

Le tutoiement avait commencé par étonner l'inconnue, l'effrayer même; elle finit par l'employer à son tour. L'expression de son amour à elle-même devint graduellement un peu moins chaste; le feu se mit à son cœur et à tout son être; la distance finit par être comme supprimée, les lettres mutuelles jouant le rôle du télégraphe électrique; on y échangeait les paroles, les soupirs, les onomatopées bégayées même, qu'eussent échangés deux époux, deux amants réunis.

Ce que beaucoup de femmes mariées appellent « leurs devoirs » ressemble à un sac de pralines qu'on a sur la table, auprès d'un livre qu'on lit; ce sac est destiné à un enfant dont on attend la visite; la main distraite prend une praline, puis deux, que l'on mange presque sans en sentir le goût, puis on finit, tout en lisant, par puiser dans le sac sans même s'en apercevoir, puis il vient un moment où l'on se réveille, où l'on s'aperçoit qu'il ne reste plus au fond du sac que quelques pralines; alors

on décide que... ça n'est plus présentable et qu'il vaut autant achever de le vider.

Quelquefois, elle demandait grâce :

« Ne m'écrivez plus ainsi... ; ma vie est un supplice...

C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.

» Je deviens folle ; revenons aux commencements si doux, si purs, si chastes, de notre correspondance... »

Puis, si Stephen lui obéissait, elle écrivait :

« Tu ne m'aimes plus ; tu donnes à quelque autre ce que tu me reprends ; je suis jalouse... »

Enfin, un jour, elle écrivit :

« Le Ciel me protège... ou m'abandonne.... Il se présente une circonstance imprévue..., impossible même, mais qui cependant est réelle ; une vieille tante est obligée d'aller à la ville de ***, consulter un médecin pour une maladie que l'Esculape d'ici avoue ne pas comprendre, et... on me prie... de l'accompagner ; il y a huit heures de chemin pour aller d'ici à *** ; la voiture part le matin, mais ne revient que le lendemain matin ; il faut donc passer la nuit à *** ; nous partons dans trois jours ; j'ai fait attendre ces trois jours pour vous donner le temps nécessaire ; ce sera mardi ; nous arriverons à *** vers trois heures de l'après-midi ; nous faisons notre visite au méde-

cin; nous rentrons dîner à l'hôtel de « la Croix-d'Or »; ma tante se couche de bonne heure, mais je lui tiens compagnie jusqu'à dix heures ou dix heures et demie, jusqu'à ce qu'elle soit endormie; alors je me retirerai dans ma chambre...

» En arrivant, pas avant le jour éteint, vous demanderez s'il n'y a pas une lettre pour vous; cette lettre ne contiendra qu'un chiffre : le numéro de ma chambre.

» A minuit..., si vous ne dormez pas..., cherchez ce numéro.

» Mais, jusque-là, ne vous montrez que le moins possible; ne paraissez pas à la table d'hôte; faites-vous servir à dîner dans votre chambre; je ferme vite cette lettre...; je tremble de peur, de joie..., de remords, d'espérance.... Je n'oserais peut-être plus l'envoyer, et ensuite, cette unique occasion perdue, j'en mourrais de chagrin... Dieu me protège-t-il? Dieu m'abandonne-t-il? »

Stephen se conforma de tous points au programme, et le mardi, à minuit, il frappait discrètement au numéro indiqué; il trouva une femme très jolie et très émue, une taille élégante et souple, une grande distinction de physionomie et de manières; elle avait revêtu une robe blanche, un costume de mariée. . . . .

. . . .

Rentré à Paris, Stephen se trouva embarrassé et

presque hésitant; c'était pour lui un roman fini; la crème était bue. Comment ferait-il pour ne pas boire le petit lait, pour ne pas prolonger une histoire qui irait toujours s'affadissant? pour ne pas gâter ce dénouement?... Cesserait-il d'écrire et de répondre? Ce serait dur, méchant, brutal; essayerait-il d'éteindre cet incendie qu'il avait allumé; de... parler raison? de ramener sa correspondante aux réalités de la famille, des devoirs, d'un bonheur calme, paisible et monotone? Mais n'était-il pas à craindre que ce qui était pour lui la fin ne fût pour elle que le vrai commencement? Mais alors qu'arriverait-il?

Comme correspondance, on était arrivé au plus haut degré de la passion; il n'y avait pas moyen d'aller plus loin.

Il voyait bien, grâce à l'entrevue, une ou même deux jolies lettres à écrire, mais... après? A tout hasard, il écrivit la première de ces deux lettres; la réponse ne se fit pas attendre.

« Cette nuit a contenu le bonheur de toute une vie; que ferions-nous maintenant? désirer, attendre une nouvelle circonstance? Il n'y a aucune chance qu'elle se représente. Brûler séparément? moi devenir tout à fait folle? m'enfuir quelques jours pour aller vous trouver... un dénouement tragique ou misérable. Que seront des lettres, des paroles après cette nuit? J'ai pris mon parti; j'ai remercié

Dieu du bonheur qu'il m'a donné, c'est ma part; je n'en demanderai pas davantage; la vie de mon cœur est finie; je ne m'aveugle pas sur mes torts envers mon mari, envers mon enfant; je vais les expier en me consacrant à eux, en enfermant désormais ma vie dans le cercle banal où vivent les autres femmes. Quand je serai contente de moi, je me permettrai de penser à mon beau rêve, de me le rappeler. Ne m'écrivez plus; je viens de brûler vos lettres; ça a été un dur sacrifice, mais je ne veux pas qu'on les trouve après moi. Yvonne n'ira plus à la poste; je lui ai dit que « la personne » qui m'écrivait était morte.

» Adieu, mon ami! Personne ne prendra dans mon cœur la place que seul vous y avez occupée. Soyez heureux; pensez quelquefois à moi. »

Au premier moment, Stephen sentit un vif désappointement; il faillit redevenir amoureux...

Cependant, assez peu de temps après, il s'était de nouveau livré à « la papillonne » comme disait Fourrier, et je voyais sur son carnet :

« Encombrement d'Eléonores. »

Peu de temps encore après, il dut quitter le logement qu'il occupait, parce que la fuite seule pouvait le débarrasser d'une situation plus que difficile; il habitait un des côtés d'une cour carrée, et il se trouvait, quand il se mettait à la fenêtre, qu'au corps de logis de gauche il s'ouvrait une

fenêtre, deux fenêtres au corps de logis de droite, trois en face à divers étages, ou du moins, si la température ou quelques considérations empêchaient d'ouvrir les fenêtres, on voyait s'écarter des rideaux et des visages probablement charmants se coller aux vitres, tous ayant droit à un salut plus ou moins accentué, à un sourire, à un regard admiratif..... Laissons-le se tirer d'affaire.

LXXIX

SAINT-MAUR. — POIGNÉE DE PLATRE. — LES COUCOUS. — LES CHEVAUX CAFÉ AU LAIT DE NAPOLÉON. — UN CRIME ATTRIBUÉ A LOUIS XVIII. — UN ÉGLANTIER. — UNE HISTOIRE QUE JE NE RACONTERAI PAS.

Lorsque nous étions enfants, mon frère et moi, nous n'étions ni meilleurs ni pires que les autres garçons, avec cette nuance que nous étions vigoureux, accoutumés au grand air, nourris dans les jardins, et que la désunion qui régnait tristement entre nos parents avait naturellement amené ce résultat que recommande Diderot : « Ne pas trop élever les garçons ». Quand nous avions commis quelque acte de brigandage, lorsque mon cher père n'avait pas réussi à l'ignorer, lorsque la clameur publique l'obligeait à montrer de la sévérité, à nous punir, Dieu sait à quel point il était puni lui-même; comme il épiait le moment où nous arrivions à balbutier quelques mots inintelligibles qu'il traduisait par une expression de repentir; alors il nous « pardonnait », nous embrassait et faisait tout

de suite un projet pour consoler lui et nous de la sévérité d'un moment.

Le plus souvent, on s'en allait coucher à Saint-Maur, à deux lieues de Paris, de l'autre côté de la forêt de Vincennes. C'était alors un voyage aussi long et plus difficile que d'aller aujourd'hui à Dieppe ou au Havre. Au point du jour, on rassemblait les engins de pêche ; un fiacre nous menait à la place de la Bastille, sur laquelle nous ne pensions guère alors que mon frère, bambin de huit ans, ferait fondre plus tard la colonne de Juillet. Tout était plaisir pour nous, jusqu'à la couleur du cheval qui devait nous transporter. J'aimais les chevaux « blancs » ; mon frère penchait pour les chevaux « isabelle », ou plutôt « café au lait » ; mon père favorisait un peu le goût de mon frère ; cela tenait à des idées politiques de l'époque, au souvenir des chevaux « café au lait » de l'Empereur, lesquels Louis XVIII était accusé dans le peuple d'avoir méchamment assassinés. Des frères de mon père, plusieurs étaient morts au service de la France ; un encore, vivant, et qui devait plus tard mourir des suites de ses blessures, était retraité et décoré ; mon père, en 1815, était allé se battre aux buttes Chaumont contre « les alliés » qui ramenaient les Bourbons ; mon père était, comme tant d'autres, alors libéral et bonapartiste, étrange association d'idées qui devait, quinze ans plus tard, amener la révolution de Juillet, au cri bizarre de :

Vive Napoléon et la liberté ! comme qui dirait : Vive le chat et la souris !

C'était pour nous une journée bien commencée, quand nous trouvions sur la place de la Bastille un certain cocher de « coucou » que l'on appelait, je ne sais pourquoi, *Poignée de plâtre*. Il était assez bonhomme, possédait un restant de grand cheval gris, et, attelé à côté par des cordes, un tout petit cheval jaune, ce qui rapprochait assez de la couleur préférée de mon frère pour que nous fussions l'un et l'autre satisfaits. A celui qui, à son tour, obtenait la faveur très enviée d'être placé « en lapin », c'est-à-dire à côté de lui, sur la planche qui lui servait de siège, il permettait de tenir les guides, sorte de sinécure entraînant une médiocre responsabilité, car, une fois entré dans le faubourg Saint-Antoine, on marchait tout droit jusqu'à Saint-Maur, et les chevaux connaissaient le chemin.

On allait bien lentement avec les coucous, mais enfin on allait, et même on arrivait ; mais la question était de partir.

Du plus loin que les cochers avisaient quelque chose ayant la forme d'un voyageur, ils couraient sus à la forme indécise, puis, le voyageur constaté, ils entouraient le patient, le tiraient en tous sens, vous enlevaient de force votre paquet, votre parapluie, en accompagnant ces moyens violents de paroles douces : « Il ne manque plus que vous, et nous partons. » C'était en effet l'espoir le plus

agréable et aussi le plus trompé. Quand on avait cédé à la nécessité de suivre l'otage de son parapluie ou de son enfant, lorsqu'on était hissé dans le coucou, on s'apercevait qu'on était seul ; on voulait faire des reproches au cocher, mais il n'était plus là ; il était allé se poster hors de la portée de votre voix, à l'affût d'autres voyageurs. Vous aviez beau vous égosiller ; il ne daignait pas regarder de votre côté ; mais, s'il ne regardait pas, il vous voyait néanmoins, car si, poussé à bout, vous vous avisiez de vouloir descendre, il accourait. « Nous partons, disait-il, mon bourgeois ; j'attends deux personnes qui prennent un petit verre au café, et puis nous rattraperons le temps perdu, nous brûlerons le pavé. »

De temps en temps, il amenait un voyageur qui partageait votre sort et déblatérait avec vous contre les cochers et contre les coucous ; puis enfin, quand un complot s'était ourdi, quand vous étiez décidé, avec vos compagnons d'infortune, à descendre de sa boîte et à le quitter, s'il ne partait pas, il montait sur son siège, fouettait ses chevaux en les retenant de la bride, se mettait debout, regardait par-dessus la voiture, criait : Voilà ! à un prétendu voyageur qui était censé courir après lui. Alors il arrêtait ses chevaux, descendait pour hâter ce voyageur qu'il traitait de *lambin,* et disparaissait de nouveau, en vous laissant dix pas plus loin ; mais votre énergie était amollie par ce faux départ,

et vous attendiez. Sur la fin de nos excursions, avant notre entrée au collège, mon père avait inventé quelque chose de triomphant. Quand il était avéré que le cocher abusait de la patience des voyageurs et se moquait d'eux, il prenait les guides et le fouet, ou sa canne, si l'ennemi avait emporté son fouet, et se mettait en route sans le cocher, qui était obligé de nous rattraper à la course.

A Saint-Maur, nous descendions à une auberge qui s'appelait l'*Epée de bois*.

On commandait les chambres et le dîner, et l'on descendait sous les arches du Vieux Pont appuyé sur une île. Il y avait deux arches sous lesquelles l'eau coulait rapide : l'une était consacrée au passage des bateaux et des trains de bois : l'eau y avait une chute d'un mètre ; l'autre mettait en mouvement un moulin. Des autres arches, les unes n'avaient que quelques pouces d'eau, les autres étaient sèches ; c'était sous ces arches sèches, entre la chute d'eau et le moulin, que nous nous installions. Tous les pêcheurs reconnaîtront que la place était bonne ; l'eau y formait un remous, et nous y prenions passablement de petits poissons. Mais le premier jour n'était qu'un prélude : on amorçait les places, on tirait des augures du temps et de la couleur de l'eau, puis on rentrait souper à l'*Epée de bois*, et l'on se couchait de bonne heure. Le matin, on était réveillé bien avant le jour : on courait prendre possession des places amorcées,

et la pêche commençait ; puis on nous apportait à déjeuner. De temps en temps, nous interrompions la pêche pour faire, dans le foin fleuri qui couvrait l'île, une chasse aux *papillons* et aux *demoiselles*, papillons peu variés, mais charmants : l'*argus* bleu, le *nacré*, le *gamma*, la *tortue*, le *citron* blanc aux taches oranges, le *souci* jaune et un peu rose par-dessous, rarement un *machaon*; parfois, sous les arches du pont, une belle *lychnée* cachant, sous ses ailes supérieures grises, ses autres ailes cramoisies ou bleues. Les prairies où l'on chasse aux papillons sont pour moi émaillées de tant de *fleurs bleues!* j'y ai rêvé tant de choses impossibles! j'y ai poursuivi tant de petits papillons bleus, différents des *argus*, car ceux-ci, je finissais presque toujours par les attraper!

Il y a aujourd'hui un demi-siècle de ces pêches à Saint-Maur; et, quand je veux, j'entends encore le bruit du moulin, je vois l'herbe aquatique qui rendait les arches glissantes, je vois surtout un églantier sauvage qu'un oiseau sans doute avait semé entre les fentes des pierres du sommet de l'arche du milieu; les longues branches de cet églantier retombaient jusqu'à un mètre peut-être au-dessus de l'eau, qui, bouillonnant et écumant, lançait une poussière humide jusque sur les fleurs roses; de temps en temps, quelque pétale détaché par le vent tombait sur l'eau et était emporté par le courant.

Il y a quelques mois, à Franzensfeste, dans le Tyrol, j'ai vu penché sur un torrent écumeux un églantier semblable, et le pont de Saint-Maur, l'églantier, mon père, tout m'est apparu avec une tristesse délicieuse et friande; heureusement que j'avais près de moi pour qui cueillir les fleurs de l'églantier et à qui laisser lire dans mon cœur.

C'est à Saint-Maur, mais dans un autre bras de la Marne, que nous passâmes, Gatayes et moi, comme je vous l'ai raconté, sous la roue d'un autre moulin.

Il vient un moment où, triste, découragé, fatigué des aventures auxquelles j'avais demandé l'oubli de Magdeleine et de son abandon, sans désirs, sans but, n'ayant guère rien à faire de moi-même et de ma vie, je me laissai persuader de la consacrer à d'autres et de chercher s'il n'y aurait pas un bonheur possible à rendre quelqu'un heureux. Je me laissai empêtrer dans des filets qu'on me fit prendre pour des devoirs; je voulus couper, amputer cette douloureuse et charmante phase de mon existence et renouer ma vie nouvelle aux souvenirs de mes premières années, et c'est à Saint-Maur que j'allai demeurer; heureusement que c'était dans une autre partie éloignée d'une demi-lieue du Vieux-Pont, et que ça n'a pas gâté mes souvenirs par le mélange d'autres souvenirs que j'ai réussi à effacer presque entièrement, à force d'indifférence et de dédain.

Dans cette habitation, je passai quelques mois

en proie à une guerre dans laquelle, désarmé par la faiblesse de mes adversaires, je recevais naturellement tous les coups. Pendant ces quelques mois, j'y subis de laids, prosaïques, ignobles petits chagrins, plus qu'il ne semblerait en pouvoir tenir dans un pareil nombre d'années. On a voulu en voir l'histoire dans un livre qui s'appelle *le Chemin le plus court;* n'éveillons pas ces souvenirs peu agréables, et passons par-dessus.

LXXX

DEUX PEURS.

Je ne m'arrêterai à cette époque que pour raconter une peur que je ressentis, une des belles peurs qu'il soit donné à l'homme d'éprouver, parce qu'elle se composait de la succession, sinon d'une terreur, au moins d'une émotion et d'une inquiétude surnaturelles et d'une peur physique réelle.

Une nuit, je revenais à cheval de Paris à Saint-Maur; j'avais toute sorte de raisons de ne pas être gai et de n'avoir pas l'imagination remplie d'idées riantes; de plus, il fallait, comme je l'ai dit, traverser la forêt de Vincennes; elle avait à cette époque été récemment le théâtre d'un assez grand nombre d'arrestations de voyageurs et de deux ou trois assassinats. Je crus donc devoir me tenir sur mes gardes. Mon chien Freyschutz trottait à une certaine distance en avant et m'aurait préservé de toute surprise. Je tenais mon cheval rassemblé dans les jambes et dans la main, prêt à lui faire

prendre l'allure qu'une circonstance imprévue pouvait exiger, et nous allions à un trot assez allongé.

Nous ne fîmes aucune rencontre... si ce n'est celle de quelques piétons, un ou deux, que nous croisions ou que nous dépassions, et qui, accueillis par un profond grognement de mon compagnon, s'empressaient de s'écarter de nous. Cependant cette traversée de forêt, l'oreille au guet, une forte cravache serrée dans la main, cette possibilité d'une attaque dont les exemples étaient récents, m'avaient mis dans un certain état d'excitation. J'avais dépassé les premières maisons de Saint-Maur-les-Fossés, et j'avais à traverser une plaine déserte et assez longue pour gagner Saint-Maur-Port-de-Créteil, où je demeurais. Je songeais très vaguement ; j'étais fatigué ; je commençais à penser avec plaisir à mon lit, au repos et à l'oubli que j'y trouverais; tranchons le mot, j'étais abandonné à la torpeur d'un demi-sommeil, lorsque je fus subitement éveillé, et un frisson me passa dans les cheveux. J'arrêtai mon cheval. J'avais entendu ou cru entendre un gémissement plaintif; à quelques pas devant moi, Freyschutz s'était également arrêté et grondait sourdement et comme tout bas. Il y avait dans sa voix de la peur et de la colère; je ne m'étais pas trompé, c'était bien un gémissement que j'avais entendu, et j'en entendais d'autres comme étouffés et très douloureux. Je regardai où j'étais; j'étais

sous les murs d'un cimetière isolé, au milieu des champs.

Mille idées confuses s'élevèrent à la fois dans ma tête; rappelons que j'étais très surexcité par la traversée de la forêt, où je pouvais à chaque instant avoir à me défendre, et que, d'autre part, j'étais à moitié endormi, si bien que, pour un moment, j'avais plutôt des sensations physiques que des pensées; ces sensations ne furent pas héroïques : je serrai les jambes; je levai la main, et je mis le cheval au grand trot; mais alors je me réveillai tout à fait; mes idées, sans être encore parfaitement claires, furent cependant un peu moins confuses.

« C'est dans le cimetière; on a enterré une personne vivante ! » Je revins sur mes pas plus vite que je n'étais parti; j'entendis encore les gémissements; c'était bien dans le cimetière; c'étaient de vrais gémissements; je fis plusieurs fois le tour de l'enceinte; je trouvai la porte; j'y frappai à coups redoublés; personne ne répondit, et j'entendais les gémissements de plus près. A côté de la porte d'entrée, je trouvai une porte plus petite, celle de la maison du fossoyeur; j'y frappai avec le manche de ma cravache : plus de doute, c'est dans cette maison que s'exhalent les plaintes; je pense seulement alors qu'en effet les gémissements d'une personne sous terre ne se feraient pas entendre dessus. Je descends de cheval; j'attache ma bête à la grande porte, et je reviens à la petite; je frappe; je tâte;

je trouve une clef; j'ouvre, et, cette fois, les plaintes sont tout à fait distinctes, quoique étouffées.

— Au secours, je meurs!

J'entre, et, d'une voix forte :

— Il y a quelqu'un qui a besoin de secours; me voilà.

— Au secours, je meurs!

— Êtes-vous seul?

— Oui, et je vais mourir.

— Peut-on trouver des allumettes?

— Oui, sur la cheminée.... Je meurs; ah! quelle souffrance!

Dans l'obscurité la plus profonde, en longeant les murs, je trouve la cheminée et les allumettes. Pendant que je frotte en vain, à plusieurs reprises, et que je rejette plusieurs allumettes humides, et que les gémissements continuent, il me vient une autre sensation, une autre pensée; Freyschutz est venu sur mes pas, est entré, se tient en arrêt et fait entendre cette fois de vrais rugissements de colère; il me semble que la voix qui me répond et celle qui gémit ne sont pas la même; alors pourquoi me dit-on qu'on est seul? Serais-je tombé dans un guet-apens? A la terreur quasi superstitieuse succède une peur « raisonnable », physique; je laisse les allumettes; je cherche, et je trouve les pincettes, que je prends par le petit bout, et, ainsi armé plus sérieusement qu'avec une cravache, je marche à la voix, en faisant rouler un juron.

— Vous êtes plusieurs !

— Mais non, je suis seul... et je vais mourir.

Je retourne à la cheminée; je garde les pincettes à ma portée, et je réussis à allumer une allumette, puis une chandelle. Je trouve alors le fossoyeur étendu sur son lit, se tordant et étouffant; je desserre ses vêtements; je trouve de l'eau et la lui jette au visage; je le questionne; il est malade depuis longtemps; le « mal » lui remonte dans la poitrine, dans l'estomac; il étouffe; il sent qu'il va mourir; il implore un médecin; il exige un prêtre; je le fais boire ; je le couche, la tête plus élevée; je remonte à cheval, et, au bout d'un quart d'heure, j'avais amené le prêtre et le médecin; on le soulagea un peu, mais il mourut le matin.

J'ai raconté à la fin de *Sous les tilleuls* une autre peur que j'ai ressentie dans le cimetière de Châlons-sur-Marne.

LXXXI

JE QUITTE PARIS. — DÉPART POUR ETRETAT. — ARRIVÉE.
JE VAIS DÉCRIRE.

... Je quittai donc Paris, emmenant mon chien Freyschutz et emportant, dans une petite valise, un peu de linge, quelques vêtements et quelques centaines de francs ; abandonnant tout le très peu que je possédais en surplus.

Les peintres Eugène Isabey et Poitevin, et Léon Gatayes, avaient, les premiers civilisés, « touché » à Etretat et m'en avaient parlé avec admiration. C'était alors un endroit tout à fait solitaire et inconnu et très propre à servir de retraite à un homme fatigué, dégoûté, découragé.

J'arrivai au Havre sur l'impériale des Messageries, seule place où l'on voulût admettre Freyschutz, quand même mon goût, mes habitudes et l'état de mes finances ne me l'auraient pas indiquée. Du Havre, il fallait prendre une sorte de cabriolet peu suspendu et suivre pendant au moins

six heures des chemins à peine praticables. Freyschutz préféra faire la route à pied; de temps en temps, il s'élançait sur le tablier du cabriolet, me donnait un large coup de langue et redescendait pour arpenter la campagne, poursuivant des oiseaux qu'il n'avait ni l'espoir ni le désir d'attraper, mais seulement pour s'amuser en les taquinant, et faisant cinq ou six fois autant de chemin que les deux chevaux qui traînaient la voiture avec de terribles cahots, quelquefois dans des ornières si profondes que les roues tournaient en grinçant et en s'appuyant sur leurs moyeux.

Toute la route se faisait alors dans une plaine; le plus souvent, on montait, on descendait par des *cavées*, — chemins creux dont les haies d'aubépine, de ronces, de prunelliers plantées sur les « fossés », le contraire de ce que nous appelons fossés, sur les talus plutôt, faisaient parfois des berceaux verts; — de temps en temps, on rencontrait une « masure » et une cour, c'est-à-dire une ferme, le bâtiment principal couvert de tuiles ou d'ardoises; les écuries, les étables, les bergeries, couvertes de chaume; la crête du toit plantée d'iris; le côté du nord couvert de mousse; près de la maison, une mare, des canards, des poules; la « cour », un grand carré entouré de *fossés*, et sur le talus, formé par la terre rejetée des fossés, des haies drues et impénétrables, — la cour toute plantée de pommiers.

Quelquefois le conducteur de la patache s'arrêtait, acceptait et me faisait accepter un verre de cidre, jasait avec les femmes, et nous nous remettions en route à travers champs, sans rien voir qui ressemblât à la mer; il semblait presque que l'on fût dans une plaine de la Beauce; mais il venait un moment où, après une dernière montée, l'horizon se dévoilait, et, à près de cinq cents pieds au-dessous du spectateur, on découvrait la mer jusqu'à une grande distance. Il est impossible, à cet endroit, de ne pas s'arrêter quelques instants pour contempler le magnifique spectacle que l'on a sous les yeux. Etretat n'est pas un port construit de main d'homme : c'est une baie naturelle entre de hautes falaises coupées à pic et des roches énormes. La bourgade était placée entre deux collines, et il paraissait remarquable qu'il n'y eût aucune habitation sur le versant de l'une ni de l'autre, quand on savait surtout que le vent du sud-ouest ne peut souffler un peu fort sans faire entrer la mer dans les rues d'Etretat; plusieurs fois, en creusant des caves, on a trouvé des maisons, en partie détruites, enfouies sous le sable de la mer, à une époque dont personne n'a le souvenir.

A ce moment où la mer apparaît, quoiqu'on en soit encore assez loin, l'air qu'on respire change de nature; il est frais et fort; une odeur d'iode vient réjouir les poumons; on se sent bien portant, vigoureux, libre; on voit s'évanouir, comme de

légères fumées ou comme des ombres et des fantômes dissipés par le vent frais du matin et les premières lueurs du jour, les préoccupations, les soucis, les petits intérêts, au-dessus desquels on se sent planer.

C'était à la fin de l'automne ; toutes les collines étaient couvertes d'ajoncs, buissons verts épineux, dont les fleurs jaunes sont si nombreuses, plus encore au printemps qu'à l'automne, qu'à quelque distance il semble, au soleil, voir un immense drap d'or étendu sur la terre ; puis, au loin, la mer était d'un vert sombre, et à l'horizon s'élevaient de chaudes vapeurs. Quelques navires passaient au large, et leurs voiles blanches, gonflées par un frais vent d'est, leur donnaient la forme et la démarche de grands cygnes glissant sur l'eau.

Après avoir traversé tout le hameau, — une soixantaine de petites maisons basses, sans autre étage que celui qui s'appuyait sur le sol, et couvertes de chaume, — on arrivait sur la plage, qui descendait à la mer par une pente assez rude toute couverte de galets de silex tellement roulés par la mer, qu'ils représentent presque tous des boules ou des œufs ; cette plage est naturellement ce qu'elle était alors, fermée par de hautes falaises blanches, — souvent cent mètres, — presque toujours à pic, quelquefois même surplombant, leur pied ayant été rongé par la mer, qui les lèche et les mord depuis tant de siècles : il semble de grandes mu-

railles; mais, quand on regarde à gauche ou à droite, ce sont des cathédrales avec des portes ogivales par lesquelles on passe à marée basse d'un côté pour aller vers Vaucotte, Yport et Fécamp, de l'autre vers la grotte de Valin, le garde de pêche, « le Trou-à-l'Homme », la fontaine tombant du haut des falaises appelée depuis les « Pleureuses » et qui portait alors un nom très rabelaisien; à droite, deux portes; à gauche, une porte et un immense obélisque, la célèbre « aiguille d'Etretat », sur laquelle tant de mouettes font leurs nids.

A gauche du spectateur, au-dessous de la « Chambre aux demoiselles », une grotte; et, à la marée basse, un grand espace de roches blanches et polies comme du marbre blanc, dans lequel ont été creusées, avec une peine infinie, des réserves pour les huîtres et les homards; entre ces roches blanches végétaient des varechs et des algues de différentes formes. Cette sombre verdure de l'Océan paraît noire au premier coup d'œil; mais, si on la regarde en transparent, elle est du vert de l'émeraude, du violet de l'améthyste, du pourpre du rubis; quelques algues sont capricieusement découpées et ressemblent quelques-unes à des plantes terrestres; d'autres sont comme de longs lacets de plusieurs brasses de longueur; d'autres, comme de larges et longs rubans; d'autres semblent des mains dont les doigts se prolongent au loin.

Une mousse fine et déliée, mais dure à la main,

recouvre certaines roches d'un rose mat. Dans les parties où l'eau est restée dans les trous, on voit flotter une autre mousse d'un beau pourpre. Dans la falaise, la mer a creusé des grottes : le bas est dallé de roches de marbre blanc ; les parois, auxquelles pendent de longues algues, sont tapissées d'une mousse épaisse qui leur donne l'aspect d'être tendues de velours violet.

LXXXII

JE NE DÉCRIS PAS. — LE PÈRE BLANQUET. — LA MÈRE BLANQUET. — CÉSAIRE. — BÉRÉNICE. — J'AI PERDU ONÉSIME. — JEAN ET PIERRE COQUAIN. — VALIN LE GARDE-PÊCHE. — LA GROTTE.

Mais vais-je m'amuser à décrire Etretat, connu aujourd'hui comme le boulevard des Italiens ou la rue Saint-Denis, à Paris?

Je ne dirai que ceci :

J'ai vu, depuis, plusieurs des pittoresques plages de la Bretagne et les principaux ports de mer de l'Océan, et, quant à la Méditerranée, j'ai vu la rade de Gênes, la baie des Anges à Nice, la baie de Naples, celle si riante de Saint-Raphaël avec ses rives boisées jusqu'à la mer; j'ai vu l'Adriatique au *Lido* de Venise, etc.

Eh bien, aujourd'hui encore, si je devais pour la première fois faire voir la mer à quelqu'un que j'aimerais, j'irais avec ce quelqu'un descendre la cavée qui conduit à la plage d'Etretat, et je le ou la placerais là en face de l'Océan.

Sur la plage étaient les « caloges », de vieux bateaux invalides et hors de service qu'on avait tirés à terre, recouverts d'un toit de chaume, et qui servaient de magasin pour serrer les voiles, les filets et tous les agrès de pêche ; de plus, les cabestans pour virer et hisser, à leur arrivée, les bateaux sur le galet. Je descendis à l'auberge, aujourd'hui l'hôtel Blanquet, pour deux raisons : elle m'avait été indiquée par deux de mes amis qui avaient en réalité découvert Etretat, et, de plus, c'était la seule. — C'est pendant mon séjour que s'ouvrit une autre auberge moins importante. Les Blanquet étaient des paysans aisés ; ils avaient des terres qu'ils cultivaient, et l'auberge était alors un accessoire auquel était venu s'ajouter un débit de tabac et de genièvre qu'on vendait par petits verres appelés, selon leur dimension : les plus petits, « paniers », et les plus grands, « mannes », d'après les ustensiles de pêche des mêmes noms.

La famille Blanquet se composait du père Blanquet, un grand vieillard sec, qui avait déjà alors les cheveux blancs ; la mère Blanquet, une petite vieille, encore aujourd'hui vivante au moment où j'écris ces lignes et qui doit avoir bien près de cent ans, — elle était vieille en 1833 ; — Césaire Blanquet, un grand et fort garçon, voiturier, postillon, mareyeur, laboureur, qui était sorti et sortait encore souvent du pays, allait au Havre, à Fécamp, à Dieppe avec ses chevaux, et représentait les

mœurs étrangères ; il était alors jeune, complaisant, gai, et s'efforçait d'être agréable à ses hôtes. Les hôtes en question se composaient, à peu près en totalité, de mareyeurs qui venaient acheter le poisson au moment des grandes pêches : la seconde pêche du hareng au retour de Dieppe, l'hiver, et, l'été, la pêche du maquereau et le produit des parcs, des seines, des faules, etc. ; — de loin en loin, un commis voyageur qui venait approvisionner les deux ou trois boutiques ; — de plus loin en plus loin, un peintre.

Outre le père, la mère et Césaire, il y avait un autre fils qu'on s'était saigné pour faire sortir de sa sphère et qui était huissier — aspirez l'*h* — dans je ne sais plus quelle petite ville voisine, et encore Bérénice, une grande, forte et assez belle fille, très bonne, très laborieuse, un peu boudeuse, de quoi elle finissait par rire elle-même ; Bérénice, comme Césaire, avait reçu une éducation relative et suffisante, savait lire, écrire et compter.

Je parlais tout à l'heure de la pêche du hareng au retour de Dieppe ; c'est que, tous les ans, à la fin de l'automne, tous les bateaux et leurs équipages vont chercher le hareng de passage dans les eaux de Dieppe, puis de retour à Etretat, quand les grands bancs de harengs sont divisés, reviennent pêcher chez eux. — Si l'on veut des détails sur Etretat, il faut lire mon roman *le Chemin le plus court*, et surtout l'*Histoire de Rose et de Jean*

Duchemin, que j'ai écrite dix ou quinze ans plus tard, sur des notes de Rose Duchemin elle-même.

J'étais arrivé à Etretat pendant la pêche de Dieppe, et cette circonstance donnait au pays un aspect étrange.

Il n'était peuplé que de vieillards, de femmes et d'enfants ; tous les hommes étaient à la mer pour un mois ; on attendait leur retour. Freyschutz, qui me précédait, entra dans la boutique où la mère Blanquet mangeait je ne sais quelle soupe ou quel café dans une écuelle tenue entre ses genoux. L'énorme bête l'avise, va à elle, grogne et vide l'écuelle sans qu'elle ose le chasser.

Il n'y avait guère en ce temps-là à Etretat que des pêcheurs : les cultivateurs, éparpillés dans les hameaux et les fermes isolées, n'apparaissaient que rarement au bord de la mer.

Ma pension, logement et nourriture, fut fixée à cinquante sous par jour ; c'était le prix de la maison, et je m'installai, écrivant le soir et le matin avant le jour, et le jour me promenant et flânant au bord de la mer.

Un soir, Césaire, qui était allé à Fécamp chercher un lot de filets à raccommoder qu'un bateau de Dieppe y avait apportés, rentra dans Etretat au grand galop de cinq chevaux vigoureux. Césaire avait dîné à Fécamp avec des amis : il était quelque peu en train ; aussi les trois premiers chevaux entrèrent-ils dans la boutique où la mère Blanquet tenait son

débit de tabac. Césaire annonçait que les bateaux étaient partis de Dieppe et faisaient voile pour Etretat, où ils arriveraient le lendemain, à la fin du jour. Tout à coup, comme s'il se réveillait, il fut frappé d'une idée :

— Et Onésime? où est Onésime Valin? J'avais emporté Onésime avec les filets dans ma voiture ; voilà bien les filets, mais Onésime n'y est plus ; il faut que je l'aie perdu en route ; il y était encore à Vaucotte, où nous avons bu un coup de genièvre; je ne peux pas l'avoir perdu bien loin d'ici ; il faut aller le chercher.

Et, s'adressant à moi :

— Voulez-vous venir avec moi chercher Onésime?

J'accepte ; je monte sur la charrette. Césaire enfourche son cheval « porteur », et nous retournons au galop des cinq chevaux sur la route de Fécamp.

Dieu sait quels bonds faisait la voiture.

— Je suis vraiment fâché d'avoir perdu Onésime, disait Césaire ; il était bien soûl, mais c'est un bon garçon.

Nous ne tardons pas à voir, sur la route, un assez gros tas ; ce tas se compose d'une partie des filets que Césaire rapportait de Fécamp, et d'Onésime Valin, qui était assez doucement tombé de la voiture avec et dessus. Il se croyait encore sur la charrette et criait :

— Allons, Césaire, cache de l'avant ! Cré coquin de tangage, à ton bateau de malheur !

Nous remontons les filets et Onésime, et nous rapportons le tout à Etretat.

Le lendemain, au commencement de la nuit, ainsi que l'avait annoncé Césaire, on signala le retour des bateaux.

J'assistai à un spectacle curieux.

Les bateaux d'Etretat sont assez grands, pontés et lourds, et ils doivent s'échouer et être hissés sur le galet par une pente assez raide ; chaque famille, vieillards, femmes, enfants, s'apprête donc à « virer au cabestan », aussitôt que « son » bateau est signalé ; on « dévire » la « haussière » (le câble), et, les jambes dans l'eau, on se prépare à l'accrocher au bateau qui arrive.

Pour trouver tout prêt, chaque bateau s'annonce d'une manière particulière : le jour, par un, deux, trois, etc., sons de trompe, de grandes coquilles roses percées dans lesquelles on souffle ; la nuit, outre les sons de trompe, par des feux : l'un bat le briquet, et on voit de très loin jaillir des étincelles ; un autre arbore une lanterne à sa chique (mât de beaupré incliné vers la mer et particulier aux bateaux d'Etretat) ; d'autres jettent à la mer une, deux, trois poignées de paille allumée, etc., etc.

On sait alors dans quel ordre arrivent les bateaux et sur quel cabestan il faut se porter ; outre la famille, ceux qui se trouvent sur le « perrey » se joignent et aident à virer ; je fis comme les autres, et je me mis à une barre de cabestan, où je tra-

vaillai de bon cœur. Tous les bateaux en place, un des matelots m'apporta deux harengs ; on m'expliqua que je les avais gagnés et que c'était l'usage de faire une petite part de la pêche à tous ceux qui portent aide aux marins.

Le lendemain, il y avait grande « caudraie », festin de fête, pour les uns chez eux, pour les autres à l'auberge de Blanquet.

Puis on se remit en pêche ; les bateaux partaient le soir et restaient à peu près vingt-quatre heures dehors ; on rentrait à une heure indéterminée de la nuit ; mais les pêcheurs de l'Océan, qui doivent tenir compte de la marée, ne font acception ni du jour ni de la nuit ; on part, on arrive non pas à telle ou telle heure, mais à la mer basse, ou pleine, ou « étale », de « flot » ou de « jusant » ; tout le pays est donc éveillé et debout, et travaille souvent à des heures où l'on dort dans les autres pays.

Le plus souvent, après avoir écrit le soir une heure ou deux, je descendais veiller avec Bérénice, qui attendait le retour des bateaux, en faisant de la soupe et tenant tout prêt pour faire cuire le poisson ; quelquefois, j'étais moi-même parti sur un des bateaux, et je fus très fier quand je commençai à compter à bord pour « un homme ».

Il faut dire qu'Etretat était un pays de géants, et que, grand et fort que je suis, j'aurais plutôt été classé dans les petits.

Je me rappelle les noms de plusieurs de mes

patrons, de mes maîtres d'équipage : les deux *Coquain*, Jean et Pierre, et Lubin, qui possédait un don remarquable : il sentait de loin et mieux que personne le « graissin », sorte d'huile qui monte à la surface de l'eau, au-dessus des bancs épais de harengs, et ça lui donnait un certain avantage pour placer ses filets.

Un de mes amis particuliers était Valin, le garde-pêche ; il était déjà vieux, mais vigoureux ; il avait fait partie, avec son cousin Martin Valin, père d'Onésime et syndic des gens de mer, de la marine impériale, et avait pris part à plusieurs combats ; il avait pour femme une grande et belle femme et deux filles, l'une mariée et restée veuve avec un ou deux petits enfants ; la seconde, Hortense, avait voulu rester fille, quoique plusieurs fois demandée, pour que, à défaut d'un père, les enfants de sa sœur eussent du moins deux mères.

Valin, le garde-pêche, marin retraité, avait de l'autre côté de l'aiguille un parc de pêche et une grande grotte où, de mauvais temps, il serrait ses filets ; dans un coin de cette grotte, il avait creusé un petit caveau où étaient cachées une ou deux bouteilles de genièvre pour les amis ; j'obtins de contribuer à l'entretien de la cave. Jusqu'à peu près vingt ans, à l'exemple de mon père, je n'ai bu que de l'eau ; depuis, je n'ai jamais été grand buveur ; j'ai goûté une fois et n'ai ensuite jamais bu de l'absinthe et deux ou trois poisons de ce genre fort à

la mode aujourd'hui ; mais, pendant mon séjour à Etretat, et dans les quelques visites que j'y ai faites depuis, j'ai dû boire prodigieusement de genièvre, non que je le trouve bon : ça a un goût de térébenthine qui indiquerait plutôt que c'est destiné à nettoyer les meubles ; mais, lorsque, au commencement de mes relations avec les pêcheurs, j'avais cru devoir offrir une « manne » à l'équipage d'un bateau qui partait ou plutôt revenait, car il était de tradition de ne pas boire en partant, mon offre, acceptée cordialement, était suivie de l'offre d'une seconde manne faite par le patron de la barque et souvent par chacun des trois ou quatre matelots. J'avais été averti par Césaire que je les offenserais en refusant, et je buvais tranquillement mes trois, quatre, cinq mannes de genièvre, c'est-à-dire une dizaine de petits verres ordinaires.

Pour aller à la grotte de Valin, de marée basse et surtout par grande mer, on passait par la « porte d'Amont », derrière l'aiguille ; mais, de mer haute, il fallait descendre par une « avalure » de la falaise assez raide ; une partie du trajet même se faisait au moyen d'un « bâton de perroquet », échelle à un seul montant traversé d'échelons.

Valin aimait beaucoup les fleurs et avait, dans le fond du pays, car il n'y a pas de jardin possible jusqu'à une assez grande distance de la plage, un petit jardin très bien cultivé, où, entre autres, il possédait de magnifiques passe-roses.

Mon pauvre ami Valin est mort malheureusement, une nuit de brume, en revenant de faire sa tournée de garde-pêche ; il est tombé du haut d'une falaise, — plus de trois cents pieds.

J'avais dû, pour aller à la mer, adopter le costume des pêcheurs : la vareuse et le bonnet de laine. Quelques années plus tard, j'ai pris le costume des pilotes de la Manche, costume très commode pour les exercices un peu violents, et je ne l'ai plus quitté depuis.

Je passai ainsi à Etretat huit ou neuf mois : un peu d'automne, tout l'hiver et le commencement du printemps.

J'y écrivis mon roman *le Chemin le plus court*. Ce livre, qui n'est pas sans intérêt, révéla Etretat ; il fut beaucoup lu, pour deux raisons indépendantes du mérite qu'il peut avoir : il fut la cause de ma brouille et de ma querelle avec Janin, qui publia en même temps *le Chemin de traverse*, comme je l'ai raconté, et des personnes qui prétendirent se reconnaître dans certains portraits me firent, sous ce prétexte, un procès qui fit quelque bruit.

Successivement, dans diverses circonstances, j'eus le bonheur de rendre quelques services particuliers ou généraux à ces braves et excellents marins, et je devins leur patron, à Paris, — toujours très aidé par Gatayes, — dans les démarches, soit au ministère de la marine, soit partout ailleurs.

En 1840, nous apprîmes que non seulement la

pêche avait été infructueuse à Etretat, mais encore que des malheurs et des sinistres de toute sorte s'étaient jetés sur nos amis.

Plusieurs bateaux avaient péri; trente-six familles de marins blessés ou malades, de veuves et d'enfants de marins noyés, étaient sans pain.

Un prêtre, l'abbé Cochet, enfant d'Etretat, put dire en chaire, dans la petite église d'Etretat :

« Je reviens parmi vous, et je trouve que la mer est devenue le cimetière de la commune. »

Nous fîmes une petite souscription parmi « nos amis, disais-je dans *les Guêpes*, qui paraissaient depuis quelques mois, en y ajoutant quelques-uns de ceux que nous voudrions qui le fussent. »

Comme plusieurs de nos amis n'étaient pas plus riches que nous, nous avions annoncé que nous n'accepterions « qu'un louis pas personne, pour ne pas ruiner nos amis de Paris et ne pas avoir à faire plus tard une souscription en leur faveur parmi nos amis, d'Etretat ». C'est qu'alors encore un louis valait vingt francs, un franc valait vingt sous et un sou valait quelque chose; comparez avec aujourd'hui.

Sa Majesté Louis-Philippe m'envoya, par son bibliothécaire Vatout, cinq cents francs; Madame Adélaïde m'envoya deux cents francs ; la duchesse d'Orléans, trois cents francs, pour elle et pour son mari, alors en Afrique; le prince de Joinville, son offrande, avec une très aimable lettre, etc.

Je retrouve sur la liste de nos souscripteurs : M. de Cormenin, le marquis de Custine, Victor Hugo, Jules Janin, de Lamartine, Halévy, de Montalivet, de Salvandy, lord Seymour, etc.

Le total approcha de deux mille francs; c'était peu de chose à Paris; c'était beaucoup là-bas.

Je constate dans *les Guêpes* de juin 1840 que nous nous étions adressés à « deux amis du peuple » de ce temps-là, MM. Laffitte et Garnier-Pagès, et qu'ils ne nous avaient répondu ni l'un ni l'autre.

Outre la souscription, nous fîmes une loterie pour laquelle nous mîmes à contribution les peintres Poitevin, Diaz, Isabey, Roqueplan, etc.

Victor Hugo, Janin, Lamartine donnèrent des autographes, etc.

Freyschutz, installé à Etretat, me donna une preuve qu'il y a des idées et surtout des sentiments innés, entre autres l'idée et le sentiment de la justice. Tous les matins, Bérénice faisait cuire une énorme soupe dans un chaudron et ensuite la versait en deux parts égales dans deux larges écuelles, l'une pour Freyschutz, l'autre pour les nombreux chats de la maison; si un chat avait le malheur de s'approcher de l'écuelle de Freyschutz et de jeter un coup d'œil oblique sur sa soupe, le molosse poussait un sourd rugissement, lançait un regard sanglant et faisait claquer ses grandes dents d'ivoire, et le chat était loin; mais, quand le chien avait lapé

sa part, il arrivait parfois qu'il portait un regard envieux sur l'écuelle des chats, qu'ils étaient loin de nettoyer aussi vite que lui la sienne; on pourrait croire que, abusant de la légitime terreur qu'il leur inspirait, il se serait emparé de vive force du reste de leur pitance; non, son vœu était injuste, mais il en sentait et en reconnaissait l'injustice; il s'approchait en hésitant, en rampant, et tâchait de dérober une gueulée; si les chats grondaient et lui lançaient une gifle, il se reculait sans murmurer et tâchait d'arriver sournoisement par un autre côté.

LXXXIII

UNE RÉPONSE.

Longtemps après, — dix ans, — je trouve dans *les Guêpes* de 1844 une réponse que je crus devoir faire à je ne sais quel « polisson de lettres » qui, dans je ne sais quel carré de papier s'imprimant à Fécamp, m'accusait d'avoir « corrompu par l'or » les mœurs des habitants d'Etretat, « ces rudes pêcheurs aux mains jadis calleuses », d'avoir « péroré dans les auberges du lieu » et d'y avoir « tenu ma cour ».

« Je vous rassurerai d'abord sur les mains des pêcheurs d'Etretat, lui dis-je ; vous les trouveriez plus dures que vous ne le voudriez dans certains cas que je ne veux pas prévoir, et suffisamment calleuses si elles serraient vos mains d'aussi bon cœur qu'elles serrent les miennes quand nous nous rencontrons.

» Et cette année encore (1844), aux régates du Havre, on a eu recours à eux pour monter les embarcations les plus périlleuses.

» Ce n'est pas, monsieur, *en prodiguant l'or*, que je suis devenu, pour les pêcheurs d'Etretat, un ami dont ils parlent volontiers l'hiver au coin du feu, un peu trop sans doute, puisque cela vous a ennuyé et que vous avez cherché sur la plage d'Etretat et n'avez trouvé qu'à Fécamp la coquille pour y inscrire ma condamnation à l'ostracisme.

» J'ai vécu avec eux, monsieur, j'ai mangé à leur table, j'ai pêché avec eux pendant tout un hiver; à cette époque, loin de « répandre l'or », j'étais le plus pauvre, peut-être, entre tous ces pauvres pêcheurs ; mais, un jour de tempête où il semblait que l'Océan tout entier s'élevait contre Etretat, les bateaux, les filets, tout allait être perdu; les femmes, les enfants pleuraient; les hommes se précipitaient sous les lames furieuses pour disputer à la mer ce qui leur permet de gagner le pain de leur famille; ce jour-là, monsieur, — c'était l'hiver, — j'ai partagé leurs fatigues et leurs dangers; je suis resté trois ou quatre heures dans l'eau; j'ai *travaillé* de tout mon cœur et de toutes mes forces; de ce jour, ils m'ont appelé leur ami.

» Plus tard, une année de mauvaise pêche, une année de misères, avec Gatayes, qu'ils aiment et confondent souvent avec moi quand ils parlent de nous, apprenant qu'il n'y avait plus de pain dans ces maisons où il y a tant d'enfants, nous avons frappé à la porte de nos amis, et nous leur avons envoyé un peu d'argent.

» Eh bien, s'ils parlent de moi, le jour qu'ils citent ce n'est pas celui où est arrivé ce secours, c'est celui où j'ai travaillé dans l'eau avec eux.

» Pour ce qui est des auberges où, selon vous, j'ai « tenu ma cour » et « péroré », je ne suis jamais allé que dans une, et j'y étais en pension à raison de cinquante sous par jour; il eût été difficile dans ces conditions d'y « tenir une cour », et beaucoup de gens pourraient vous le dire qui se sont trouvés à Etretat en même temps que moi et ne m'ont pas reconnu entre les pêcheurs; j'y ai encore moins « péroré », et je vous défie de trouver quelqu'un qui vous dise que, à Etretat, j'aie jamais prononcé quatre paroles tout haut, etc. »

LXXXIV

L'ATTITUDE DU PEUPLE. — J'ASSEMBLE GATAYES. — MARTIN VALIN LE SYNDIC. — JEAN PAUMEL. — EUGÈNE CAVAIGNAC.

Il va sans dire que je suis allé souvent depuis ce temps à Etretat; une fois entre autres, un jour, au mois de février 1840, je me sentis agacé plus que de coutume d'une phrase que je lisais tous les matins dans les journaux. Il s'agissait déjà de la fameuse réforme électorale que les gens de bon sens demandent aujourd'hui en sens contraire :

« *Si le gouvernement veut s'instruire, il n'a qu'à regarder l'*ATTITUDE DU PEUPLE *dans toute la France.* »

— Mon Dieu! me dis-je à moi-même, que ces messieurs des journaux sont donc savants et merveilleusement informés; ils n'ignorent rien; rien ne leur échappe; le monsieur qui a écrit ces lignes était hier soir à l'Opéra; eh bien, il sait ce matin quelle était hier l'attitude du peuple dans toute la France, jusque dans les bourgades les plus ca-

chées. Eh! moi aussi, je voudrais m'instruire et voir l'*attitude du peuple.*

J'assemblai Léon Gatayes, et nous partîmes le soir même pour la Normandie. J'ai alors, dans *les Guêpes* de mars 1840, constaté l'attitude du peuple; je dirai seulement ici que, à Etretat, Valin, le garde-pêche, que je consultai sur les idées d'Etretat à propos de la « réforme électorale », étendit ses deux bras vers la mer, me la montrant immense et calme ce jour-là, et me dit :

— Eh! monsieur Alphonse, que voulez-vous que ça nous fasse?

J'y allai seul une autre fois que j'étais parrain d'un bateau; puis, avec Gatayes, lors des trombes d'eau qui ravagèrent Yport et Etretat en 1842; une autre fois, lorsque je m'installai à Sainte-Adresse pour y choisir et emmener un matelot. Ce jour-là, Valin, le garde-pêche, et Valin, le syndic des gens de mer, s'enfermèrent avec deux pots de cidre, examinèrent la question sous toutes ses faces, puis m'amenèrent un beau gars à la figure ouverte et franche :

— Monsieur Alphonse, voilà Jean Paumel, et nous vous défendons d'en chercher un autre.

Je partis donc le matin avec Jean Paumel, et j'arrivai à la fin du jour à Sainte-Adresse; nous soupâmes de bon appétit, et Jean Paumel alla se coucher dans sa chambre. Le lendemain matin, il faisait à peine jour, et je travaillais dans

mon cabinet, lorsqu'une voix monta du jardin :

— Ohé, monsieur Alphonse, criait Jean Paumel, je ne m'accoutume pas chez vous, je veux m'en retourner à Etretat.

Il déjeuna, et je n'essayai pas de retenir cette mouette, fidèle à son nid dans les falaises.

En 1848, on me députa un Etretatais pour me demander s'il fallait voter, et pour qui, à la suite de quoi tout Etretat, et presque toute Sainte-Adresse votèrent à bulletin ouvert pour Eugène Cavaignac.

C'est avec Cavaignac que je suis allé à Etretat pour la dernière fois; il sortait de la prison, d'où « il sortait parce qu'on n'avait pas le droit de l'y mettre », c'est-à-dire après le guet-apens décoré du nom de coup d'État. Il venait d'épouser mademoiselle Odiot; il m'écrivit du Havre :

« Je suis arrivé au Havre hier soir, et je comptais vous aller voir ce matin à Sainte-Adresse, mais la curiosité publique gêne et fatigue surtout ma femme; nous nous échappons par derrière l'hôtel, et nous nous sauvons à votre Etretat, où nous passerons quelques jours; c'est un endroit où vous allez volontiers; il est donc permis d'espérer que vous allez y venir nous trouver. »

J'allai immédiatement à Etretat, et j'y passai deux ou trois jours. Cavaignac me dit en m'embrassant :

— J'ai passé par une rude épreuve; il n'y a pas

aujourd'hui dix hommes dont je consentirais à serrer la main.

Je retrouve une autre lettre de lui :

« .... Nous resterons encore à Etretat toute la semaine prochaine. Foissy y sera; si le vent vous y pousse, vous serez le très bienvenu. Je vous envoie, avec nos remerciements pour les mémoires que nous avons trouvés simples et touchants, la nouvelle expression de toute mon amitié,

» GÉNÉRAL E. CAVAIGNAC. »

Ces mémoires, c'était l'*Histoire de Rose et de Jean Duchemin*.

Je fus empêché de retourner à Etretat.

C'est la dernière fois que je l'ai vu.

LXXXV

LE PÈRE CAYOT. — SAVEZ-VOUS LIRE ? — M. ALPHONSE. — UNE RENCONTRE. — HEUREUX ET RECONNAISSANT.

Quelques années plus tard, je reçus une lettre d'une personne inconnue qui croyait devoir s'excuser de m'écrire sur la nécessité où elle s'en trouvait.

« Je suis, me disait-elle, à Etretat depuis une quinzaine de jours avec ma famille.

» J'avais remarqué plusieurs fois un vieux pêcheur qui paraissait s'intéresser à nous et nous examinait curieusement; avant-hier, comme j'étais un peu séparée des miens, il m'aborde, me salue poliment et me dit :

» — Dites donc, madame! c'est-y vrai, ce qu'on m'a dit, que vous demeurez à Nice?

» — C'est vrai.

» — Alors vous connaissez M. Alphonse?

» — Qui est M. Alphonse?

» — Eh bien, M. Alphonse... Ah! c'est vrai,

ailleurs on l'appelle M. Alphonse Karr, mais ici nous l'appelons M. Alphonse; vous le connaissez?

» — Non.

» — Comment, vous demeurez à Nice et vous ne connaissez pas M. Alphonse! Voilà qui est étonnant.

» Je vis, monsieur, à l'air du vieux pêcheur, qu'il me soupçonnait être une intrigante qui me vantais indûment de demeurer à Nice; je crus devoir lui expliquer la chose.

» — Je demeure à Nice, lui dis-je, et j'ai plusieurs fois rencontré M. Karr.

» — M. Alphonse?

» — Oui... M. Alphonse Karr, presque toujours à cheval.

» — A cheval?... et qu'est-ce qu'il fait à cheval? Bon Dieu!... est-ce qu'il n'y a pas la mer, à Nice?

» — Pardon, une mer bleue comme celle-ci est verte.

» — Ce que je disais, madame, c'était par plaisanterie; je connais la mer Méditerranée et bien d'autres encore; mais revenons à M. Alphonse... Savez-vous écrire?

» — Un peu.

» — Peu ou beaucoup, ça suffira; vous allez écrire de ma part à M. Alphonse.

» — Mais, monsieur, ne connaissant M. Karr...

» — M. Alphonse.

» — Ne connaissant M. Alphonse Karr que de vue, je ne puis me permettre...

» — Permettez-moi, ma bonne dame, de vous dire que ça, c'est une simplicité de votre part; on ne vous dit pas de lui écrire des sottises, à ce cher homme; il s'agit de lui faire savoir que nous l'aimons toujours ici, et que moi, le père Cayot, qui a été plus d'une fois son patron et qui me fais bien vieux, je voudrais bien le voir encore une fois avant de m'embarquer pour le dernier voyage.

» Alors, monsieur, j'ai promis de vous écrire, et je vous écris. »

Je fus, comme on le pense, très touché de cette lettre, et je m'empressai d'y répondre le même jour; dans une lettre de remerciement à ma correspondante, j'en mis une adressée à Cayot, que je la priais de lui lire; mon esprit, mes souvenirs, mon cœur se trouvèrent reportés à Etretat, à l'Etretat de trente ans auparavant, et je retrouvai dans ma mémoire presque tous les noms des habitants, dont je pus demander des nouvelles; je leur faisais savoir que j'avais une fille que je leur mènerais probablement quelque jour. « Elle nage comme un dauphin, disais-je, et pourra me succéder à Etretat dans mes fonctions d' « inspecteur des bouées du large ».

C'est un titre qu'on m'y avait donné autrefois en plaisantant, à cause de mes longues excursions en mer.

Cayot me fit répondre : beaucoup de nos compagnons de pêche étaient morts; tous les survivants

se souvenaient de moi et m'envoyaient leurs amitiés. « Quant à votre fille, disait Cayot en finissant, dites-lui que, au besoin, elle trouvera à Etretat autant de pères qu'il reste de vieux marins dans la commune. » Cette phrase me fit sentir aux yeux un vif picotement.

Je n'oublierai jamais la figure que fit un jour un négociant du Havre qui, me rencontrant dans la grande rue, passa son bras sous le mien ; à la hauteur du marché, nous voyons une troupe de marins avec le cotillon de pêche et le bonnet rouge sur la tête, portant des mannes de poissons.

— Tiens ! monsieur Alphonse !

C'était le patron Pierre Coquain, d'Etretat ; la pêche avait été bonne, et ils l'apportaient au Havre. Pierre donne sa manne à porter à un de ses matelots, m'embrasse en m'enlevant de terre ; il me prend l'autre bras, et nous marchons ainsi à trois, mais mon premier compagnon tourna et nous quitta à la première rue.

Depuis, le conseil municipal d'Etretat, sur la proposition du maire, M. Monge, voulant perpétuer et honorer le nom d'un vieil ami, a donné ce nom à une des rues de la commune. J'en ai été et j'en suis très heureux et très reconnaissant.

DÉPARTEMENT DE LA SEINE-INFÉRIEURE

ARRONDISSEMENT DU HAVRE

CANTON DE CRIQUETOT-L'ESNEVAL

Commune d'*Etretat*.

EXTRAIT du registre des délibérations du Conseil municipal de la commune d'Etretat.

L'an mil huit cent soixante-douze, le vingt-cinq février, le Conseil municipal de la commune d'Etretat s'est réuni au lieu ordinaire de ses séances, sous la présidence de M. Monge, maire, pour la session de février.

Présents : MM. Monge, *maire ;* Lenoir, *adjoint ;* Vatinel, Martin, Vallin Louis, Osmont, Parchet, Traz (Albert de), Dumont, Vallois, Feron, Thurin, Vallin, Martin, et Martin Auguste.

M. de Traz a été nommé secrétaire.

M. le Maire ayant déclaré la séance ouverte,

Le Conseil, en souvenir des services rendus à la commune d'Etretat par M. Alphonse Karr, homme de lettres, qui, par ses nombreux et .... écrits, a un des premiers attiré les étrangers dans ce petit port, ignoré avant lui et connu maintenant du monde entier ; reconnaissant que la prospérité actuelle du pays est due en grande partie à cet ..... écrivain,

A, sur la proposition de M. le Maire, décidé à l'unanimité que la rue désignée actuellement sous le nom de rue de Paris portera désormais le nom de *rue Alphonse Karr*.

Fait et signé à Etretat, après lecture, les jour, mois et an susdits.

Signé au registre : Monge, Lenoir, Vatinel, Osmont, Vallin Louis, Parchet, Albert de Traz, Dumont, Vallois, Feron, Thurin, Vallin, Martin, et Martin Auguste.

Pour copie conforme :
Le Maire d'Etretat,
MONGE.

LXXXVI

D'ÉTRETAT A ÉTIGUES. — SOUS LA FALAISE. — LA PORTE D'AVAL. — MARÉE MONTANTE. — WALTER SCOTT ET L'ANTIQUAIRE. — UN SOUVENIR DE MON PREMIER SÉJOUR A ÉTRETAT.

J'allais quelquefois à Fécamp chercher mes lettres; mais je partais d'ordinaire par le haut des falaises. Il me prit un jour fantaisie d'aller à Étigues, petit village sur la route d'Yport et de Fécamp, mais en longeant la mer, au pied de la falaise, sur le galet. Je passai sous la porte d'Aval, avec l'intention, au lieu de revenir par le même chemin, de suivre la plage jusqu'à Étigues, qu'on voyait très distinctement au bord de la mer.

Je me mis en route vers deux heures de l'après-midi, sans prendre aucun renseignement, tandis que, raisonnablement, il y en avait deux à prendre : l'un, à quel point de la marée sommes-nous? l'autre, quelle est en réalité la distance d'Etretat à Étigues? Rien ne trompe des yeux peu exercés, comme les miens l'étaient encore alors, comme l'appréciation des distances à la mer; j'ai vu des

chasseurs, bons partout ailleurs, tirer à la mer sur des mouettes qui planaient paisiblemeut à quatre portées de fusil, si bien qu'il est un procédé qu'on indique en ce cas : ne tirez une mouette que quand vous lui voyez distinctement les yeux.

Je me mis donc en route pour Étigues, flânant sur la plage, ramassant là un caillou, là une algue ou une mousse; cependant il vint un moment où, regardant Étigues, je m'aperçus qu'il n'avait nullement grossi, et cependant il y avait plus d'une heure que j'étais parti d'Etretat. Je me retournai vers la porte d'Aval; elle était dans l'eau; la mer, paraît-il, commençait déjà à remonter quand j'étais passé : elle était houleuse, et un vent du large la poussait en grosses lames.

Un peu après, je m'aperçus que le jour commençait à baisser, — il baisse de bonne heure en novembre. Je cessai de ramasser des cailloux; mais tout à coup je fus arrêté; la mer battait la falaise : ce n'était que sur un point étroit; je traversai ce passage en me mouillant jusqu'aux genoux, puis, arrivé au sec, je marchai d'un bon pas.

Un peu plus loin, je fus arrêté de nouveau; mais, là, on ne pouvait plus passer, il y avait une grande profondeur et des vagues écumantes.

J'aurais bien encore tenté et très probablement réussi le passage, mais je ne voyais presque plus Étigues, et la partie baignée était cette fois très large; je retournai à pas précipités vers l'endroit

que j'avais passé avec l'eau jusqu'aux genoux; mais ce n'était plus cela : la mer avait monté, et le passage n'était plus praticable ; me voici enfermé entre une falaise droite comme un mur et la mer écumante, dans un cercle qui va toujours se rétrécissant.

Plus tard, même à la fin de mon premier séjour, je me serais tiré facilement d'affaire, parce qu'alors je connaissais les « valleuses » et les abris possibles; mais cette fois je me crus perdu : la nuit était tout à fait venue; je nageais bien; mais par où me diriger? Cependant je me dis : « Regardons bien ce qui se passe; si je ne me noie pas, j'aurai une belle description à faire. » J'interrogeais le pied de la falaise pour trouver une anfractuosité qui me permît de monter à une certaine élévation; peut-être aurais-je trouvé, peut-être n'aurais-je pas trouvé.

De temps en temps, je m'arrêtais pour examiner et « prendre mes notes » dans ma mémoire; enfin, un douanier qui m'observait du haut de la falaise et auquel mes mouvements semblaient suspects, lorsqu'il me perdit de vue dans la nuit, m'appela d'une voix impérieuse et me désigna un sentier qui me conduisit à une certaine hauteur. « Là, me dit-il, vous allez attendre la marée basse; vous n'aurez pas chaud cette nuit, mais ça vaut mieux que de vous noyer. »

Mais, à ce moment, Césaire Blanquet, inquiet de

ne pas me voir rentrer, et apprenant que j'avais passé sous la porte d'Aval, s'était mis à ma recherche avec quelques marins et un bon rouleau de cordes. C'est au moyen de ces cordes que je fus hissé, et couchai, par suite, dans mon lit.

A peine rentré, je pris du papier et écrivis mes observations et mes impressions.

Mais, quinze jours plus tard, allant à Fécamp, je pris à un cabinet de lecture *l'Antiquaire* de Walter Scott, pour comparer sa « marée d'équinoxe » avec celle que je venais « d'étudier ». Je fus très désappointé; tout y était; je n'avais à peu près rien observé ni recueilli de plus; il fallait qu'il y eût été lui-même pris comme moi. Aussi, ce n'est que longtemps après que je me servis de ces notes dans je ne sais quelle nouvelle.

LXXXVII

RETOUR A PARIS. — RUE VIVIENNE, 8. — AU 14e. — MASSÉ. — APOLLO-VARAÏ-NAPOMBO. — SUR LE TOIT.

Je quittai Etretat après, je crois, sept ou huit mois de séjour, et je revins à Paris, avec mon roman, *le Chemin le plus court*, terminé.

Gatayes m'avait trouvé un ogement, rue Vivienne, nº 8, au fond d'une cour, au quatorzième étage.

Je sais que le propriétaire de l'immeuble n'en reconnaissait que sept ; mais chacun de ces prétendus étages étaient séparés en deux par un carré, sur lequel une prévenante attention, à partir du quatrième étage, avait placé une chaise. Au haut d'une maison déjà très élevée, on avait ajouté une large terrasse qu'on atteignait par un dernier escalier; sur cette terrasse étaient deux ateliers et deux chambres; des ateliers, l'un très grand et l'autre plus petit, les deux chambres également petites. Cet étage était loué à un peintre, camarade de

Gatayes appelé Massé, qui, ami de son propriétaire, M. Thayer, payait son loyer en peinture; je lui ai vu faire un tableau représentant toute la compagnie de gardes nationaux dont M. Thayer était le capitaine, plus de soixante portraits en pied très ressemblants. Massé consentit à me sous-louer le petit atelier et une des chambres. Les deux ateliers étaient séparés par un très gros mur dans l'épaisseur duquel on avait pratiqué deux ouvertures pour les faire communiquer; plus tard, on avait mis des portes doubles à ces ouvertures, et, Massé et moi, nous les avions converties en armoires, une pour chacun; c'est à propos de ces armoires qu'il se passa un petit épisode dont je me suis servi plus tard dans l'*Histoire de Tant-de-charmes et de la Vertu-même*. Massé ne manquait pas de talent et travaillait beaucoup ; tempérament maladif, mais, par accès, une gaieté froide et très plaisante; quand il n'avait pas d'invitation, soit chez son ami Thayer, soit ailleurs, il allait dîner avec une certaine tante qui tenait rue Sainte-Anne une boutique de papeterie dans une maison à elle ; le reste de la maison était occupé par une sorte de couvent de filles patentées, parmi lesquelles Massé, qui prenait la beauté où il la trouvait, trouva une ou deux fois des modèles. Quelque temps après mon arrivée, nous prîmes le parti de déjeuner ensemble; nous avions soin d'avoir quelques provisions; mais, quand il nous manquait quelque chose, nous décrochions

les fleurets appendus au mur, et le premier touché se chargeait de la corvée.

Mais l'austérité de nos mœurs spartiates ne tarda pas à se corrompre.

. . . . Sævior armis,
Luxuria incumbit. . . . . .

Nous prîmes à nous deux un domestique que la tante de Massé nous procura. C'était un Chinois ; du moins son père était Chinois et sa mère Indienne ; il était un fidèle et remarquable spécimen du type chinois ; il s'appelait Apollo-Varaï-Napombo ; les ateliers, élevés sur une large terrasse, la partageaient en deux ; nous en avions en propre, Massé et moi, chacun une ; sur la mienne, j'établis un jardin dans le genre de ceux de Sémiramis ; nous allions quelquefois à la salle des ventes, située sur la place de la Bourse ; j'y achetai un jour un piano trente-quatre francs ; il se trouva être très bon : c'était un vieux piano de mon parrain Érard, des premiers que les deux frères avaient fabriqués ; le meuble en était tout à fait démodé et l'avait fait tomber dans le bric-à-brac.

Massé prit le goût des achats, mais avec des intentions de bénéfice et de fortune. Ainsi, plusieurs fois il acheta des lots de tuyaux de poêle, qu'on vendait à très bon marché au mois d'août ; il comptait les revendre un jour très cher, et il attendait un hiver dur et destiné à prendre rang

dans les hivers célèbres, mais cet hiver n'arriva pas, et il les a gardés et est mort en laissant sur sa terrasse à peu près une lieue et demie de tuyaux de poêle.

Sur les deux terrasses étaient scellées de fortes tringles de fer pointues, destinées à recevoir des vases; mais nous n'avions pas de vases. Une de ces tringles me sauva peut-être la vie.

Un jour, Bohain et Dufougerays vinrent me chercher, pour je ne sais quelle course que nous devions faire ensemble; nous descendons à peine dans la cour; j'entends une voix plaintive que je reconnais, — c'était la voix de Freyschutz; il avait jugé à propos de franchir la terrasse et de descendre sur le toit; mais là, il avait glissé et, à force de griffes, avait réussi à s'arcbouter à une mansarde d'où il ne pouvait plus remonter, mais d'où il pouvait ne pas tomber.

Je dis à Bohain et à Dufougerays d'aller devant, que je ne tarderais pas à les rejoindre; je grimpe au galop mes quatorze étages; arrivé sur la terrasse, je me déchausse prudemment et je descends sur le toit, me dirigeant vers la lucarne derrière laquelle Freyschutz avait trouvé un asile, mais le pied me manque, je glisse, je tombe sur le dos, et je me sens descendre par un chemin qui devait nécessairement me précipiter dans la cour du haut de mes quatorze étages sur le pavé. Heureusement, je me rappelle une conversation que

j'avais eue quelque temps auparavant avec un couvreur qui réparait ce même toit. « On ne se tue pas chaque fois qu'on perd pied, m'avait-il dit ; un moyen qui permet quelquefois de s'arrêter à moitié chemin de la chute, c'est de s'étendre en tous sens et de présenter le plus de surface et de frottement possible. »

Je me rappelai donc cet enseignement, — c'était le vrai moment de se le rappeler, — et je sentis que je m'arrêtais ; mais, quand je respirais fort, je glissais un peu. Varaï m'avait suivi sur la terrasse ; je lui criai, en épargnant les mots, comme pour un télégramme, de nouer deux draps bout à bout, puis d'en attacher un à une tringle de fer et de me jeter l'autre extrémité dans la main ; deux ou trois fois, il tomba à me toucher les doigts, mais je n'osai remuer pour le saisir, le moindre mouvement me remettant en route pour le pavé de la cour.

Enfin le drap tomba dans ma main ouverte, je le saisis, et, me retournant vivement de l'autre main, je fis deux tours à mon poignet ; je respirai un peu librement et à longue haleine, puis je rejoignis Freyschutz derrière sa mansarde et je le remontai sur la terrasse, où nous nous embrassâmes de bon cœur.

LXXXVIII

LÉON DE WAILLY. — ANTONY DESCHAMPS. — L'AVOCAT PÉPIN. — LE DOCTEUR BLANCHE. — AUGUSTE BARBIER.

C'est à cette époque seulement que j'entrai dans la « vie littéraire ».

J'avais précédemment et par hasard fait connaissance avec Léon de Wailly. J'allai quelquefois chez lui, et j'y rencontrai Antony Deschamps, Auguste Barbier, l'auteur des *Iambes* et de *la Curée*, et l'avocat Alphonse Pépin.

Léon de Wailly était lettré, écrivain élégant, sans originalité, homme de bonne compagnie, d'une coquetterie féminine; sa femme, une toute petite et jolie femme, très bien faite et très spirituelle, sans que son mari se fût jamais aperçu de ce dernier point.

Elle nourrissait toute sorte d'idées d'affaires, de spéculation, de fortune, et, pour ne pas troubler son mari dans sa sérénité, elle réussissait, en sa présence, à ne paraître jamais occupée que de

modes, de chiffons, de *potins* féminins ; lui absent, elle se laissait avoir de l'esprit pour se reposer de son rôle, et émettait des aperçus très fins et très sensés.

Léon de Wailly, plus galant qu'amoureux, plus Céladon que Lovelace, se mettait volontiers en coquetterie, non pas avec des femmes, mais avec de jeunes filles du monde ; ce qui, dans sa position et dans la leur, ne pouvait avoir aucun but. Sa femme, soit qu'elle ne fût pas jalouse, soit qu'elle sût à quoi s'en tenir sur le point où s'arrêtait son mari, soit encore et plutôt parce qu'elle aimait à le voir occupé et distrait pour être plus libre elle-même, favorisait ses petits romans sans dénouement.

Elle attirait et recevait cordialement des familles anglaises suffisamment ornées de jeunes miss ; elle mettait elle-même, le soir, des papillotes aux beaux cheveux noirs de son mari.

Il arrivait parfois que Léon rentrait au moment où sa femme causait sérieusement et brillamment avec quelqu'un de ses amis ; elle changeait immédiatement le sujet de la conversation, et, par une transition un peu brusque, parlait du dernier chapeau de miss Georgina ou de miss Arabella ; et lui de plaisanter de la futilité de sa femme, qui avait cent fois plus de cervelle que lui et tous ses amis, mais, à vrai dire, cervelle un peu fiévreuse et pas trop bien réglée, ce qui finit par la jeter dans une

tentative désastreuse, où il se montra très dévoué et très généreux, à tel point qu'on n'a jamais su s'il ne la pensait pas odieusement calomniée.

Je n'ai vu Auguste Barbier que quelquefois et accidentellement. Son aspect correct de notaire contrastait singulièrement avec les très beaux vers qu'il avait publiés en 1831, vers beaux par la pensée et le courage autant que par la virile et ferme expression.

Antony Deschamps était membre, avec son frère Émile, que je ne connus que plus tard, du Cénacle romantique.

Il a fait en vers une traduction du Dante estimée, et publié des satires et des élégies; sa forme était plutôt classique, et, s'il ressemble à quelqu'un, c'est à André Chénier.

Il avait été, pendant quelque temps, atteint d'une sorte de manie nerveuse qui n'était pas la folie, mais qui l'avait cependant fait mettre dans la célèbre maison du docteur Blanche.

C'était un bien excellent homme que ce docteur Blanche, instruit, spirituel, ne détestant pas le plaisir à ses heures, aimant le théâtre et la littérature; désintéressé au dernier point, si bien que, dans le monde des arts et des lettres, si quelqu'un devenait fou, était blessé en duel, etc., on commençait par le porter chez Blanche, sans s'inquiéter de savoir comment serait payée la pension, — les soins, nous n'en parlons pas, — quelquefois, elle

était payée soit par le malade lui-même, soit quelquefois par sa famille, quelquefois aussi par un ministère, si le malade était un illustre; quelquefois, elle ne l'était pas du tout, et celui qui s'en inquiétait le moins, c'était encore Blanche; aussi je ne sais s'il a laissé autre chose à ses enfants qu'un nom célèbre et honoré et son exemple à suivre; son fils aujourd'hui se montre son digne héritier : il a commencé où a fini son père et a conquis dans la science une place très honorable.

J'ai appris récemment de lui un trait de bonté qui, en me rappelant son père, m'a un peu inquiété pour sa fortune; mais je me suis renseigné, et on m'a assuré que la Providence, en veine de justice, y a pourvu.

Le cas dont je parlais tout à l'heure n'était pas celui d'Antony Deschamps; les deux frères avaient quelque fortune; mais les soins de Blanche pour son malade avaient été si affectueux qu'il en était résulté entre eux une très réelle amitié, et Antony, guéri, n'en a pas moins passé tout le reste de sa vie dans la maison du docteur Blanche.

Voici quelques vers qu'il m'adressa un jour que *les Guêpes* lui avaient fait plaisir, je ne sais à quel propos :

A la Guêpe devenue Abeille.

Une austère pensée et son grave langage
A mes yeux enchantés agrandissaient la page,

Et ce petit livret que couvrirait ma main
Me semble tout à coup comme un grand parchemin,
Écrit aux jours passés par la plume sévère
De Larochefoucauld ou bien de La Bruyère.
Abeille, tu connais et les biens et les maux,
Les vains plaisirs du monde et ses plus vains travaux ;
Tu sais si bien à fond sa joie et sa misère,
Que tu sembles avoir connu toute la terre.
Jeune Abeille, croîs-moi, laisse là les combats ;
Plains-les, les malheureux, et ne les pique pas.

ANTONY DESCHAMPS.

LXXXIX

LES AVENTURES DE PÉPIN. — MALHEUREUX AU JEU. — HEUREUX EN AMOUR. — LE PLAN DE PARIS.

Quant à Pépin, c'était un type fort original : instruit, disert, spirituel de temps en temps à l'occasion, avocat de quelque valeur, très honnête et très digne; tous ces dons reçus et toutes ces qualités acquises ne lui servaient de rien dans la vie, à cause d'une naïveté, d'une crédulité dont on ne trouverait guère d'exemple que dans l'histoire de Poinsinet, un écrivain d'un certain talent pour lequel, dit-on, on inventa les mots : mystification, mystificateur, mystifié.

Cette crédulité, quand celui qui la possède est en même temps un homme intelligent, est presque toujours, on pourrait dire toujours greffée sur la vanité. C'était le cas de Poinsinet; c'était aussi celui de Pépin.

Dans la seconde moitié du règne de Louis-Philippe, il parut un gros livre que je regrette d'avoir

perdu ; ça s'appelait *Dix ans de règne ;* ça contenait des renseignements, des explications, des révélations, des appréciations qui auraient un assez vif intérêt aujourd'hui. Pépin était l'auteur de cet ouvrage, très suffisamment composé et écrit, et on disait hautement, on imprimait même que ce livre avait été écrit sur des documents et des notes sortant des Tuileries, et quelques-unes même écrites de la main du roi.

Pépin éludait les questions, ou du moins les réponses à ce sujet ; jamais, que je sache, cependant, ce bruit ne fut ni officiellement ni officieusement démenti.

J'en ai cité quelques passages dans *les Guêpes de 1848.*

La petite et spirituelle société de Léon de Wailly, où l'on avait réellement de l'amitié pour Pépin, croyait pouvoir cependant confisquer autant que possible, à son profit, les plaisirs et la gaieté qu'il était possible de tirer de lui, répondant, à l'accusation d'en abuser quelquefois, qu'il valait mieux pour lui que ses bizarreries et leurs conséquences eussent pour témoins, au lieu d'indifférents, des amis qui n'en rendaient pas moins justice à ses qualités et qui, d'ailleurs, dans leurs mystifications assez innocentes, ne dépassaient jamais certaines limites du bon goût et du respect dû à un caractère honorable.

Pendant plusieurs années, par exemple, Pépin,

Léon de Wailly, Antony Deschamps, Auguste Barbier ou quelques autres, jouèrent le whist presque tous les soirs, et, pendant plusieurs années, jamais Pépin ne gagna une seule partie. Il est vrai qu'on ne jouait que quelques sous et que, de temps en temps, on lui faisait regagner à quelque autre jeu le peu qu'il pouvait avoir perdu au whist; cette malechance implacable s'expliquait par ceci : que c'était son partenaire qui le trichait; il avait beau en changer, c'était toujours la même chose.

On en tira la conséquence que, si l'on en croit le proverbe, Pépin, « malheureux au jeu », devait être heureux en amour, et on l'appelait hypocrite et tartuffe quand il niait de bonne foi certaines bonnes fortunes qu'on lui attribuait à tout hasard.

Pour ne pas faire mentir le proverbe, on lui fit accroire qu'une Anglaise qui demeurait en face des de Wailly, logés alors aux *Menus-Plaisirs*, rue Bergère, à cause de je ne sais quelle fonction qu'y occupait Léon de Wailly, s'était vivement éprise de lui; pendant six mois, il se crut en correspondance avec elle; il allait religieusement porter à la poste les lettres qu'il lui adressait à des initiales convenues, et que quelqu'un des complices allait régulièrement retirer. Ces lettres, rapportées aux *Menus-Plaisirs*, étaient lues avec joie, et on faisait les réponses en commun; de temps en temps, il recevait de la part de la belle insulaire un bouquet, un porte-plume, un encrier; une fois, ce fut un bou-

quet de pensées artificielles; une lettre lui enjoignait d'en porter toujours une à sa boutonnière et de la porter à ses lèvres tous les soirs à neuf heures précises; rien n'était plus singulier que ses précautions pour dissimuler l'accomplissement de cet ordre, et les airs demi-discrets, demi-avantageux, qu'il prenait quand on lui faisait quelques questions sur la fleur qui ornait si constamment sa boutonnière.

Madame de Wailly finit par obtenir la confidence entière de la félicité de Pépin, sous la condition expresse de ne rien dire aux autres; elle trouva moyen de faire connaissance avec la voisine et l'invita à passer une soirée chez elle; la voisine avait d'ailleurs une sœur plus jeune qu'elle, encore fille, avec laquelle Léon « flirterait ».

Quelque temps avant la soirée à laquelle elle devait apparaître, Pépin reçut dans une lettre une mèche de cheveux; on demandait en échange plusieurs mèches des siens, dont on se ferait faire un bracelet. Cette fois, dans son ravissement, il renonça à sa discrétion; il se contenta de ne nommer ni désigner la personne, mais il conta le fait de la mèche reçue et des mèches demandées. Léon se chargea de couper l'offrande sur la tête de Pépin, mais il le fit si..... maladroitement, que cela faisait dans sa coiffure un trou qu'il ne put réussir à dissimuler; il ne nous montra que de la mauvaise humeur, mais il avoua son réel chagrin à madame de Wailly.

Cette maladresse de Léon lui faisait perdre une partie de ses avantages, qui n'étaient pas innombrables; on lui persuada qu'il n'y avait qu'une ressource : c'était de se faire couper les cheveux ras, comme Alphonse Karr; il trouva que cette coiffure avait du caractère, et il me demanda l'adresse de mon coiffeur; je lui répondis que je me coupais les cheveux moi-même; il admit très bien cette assertion peu vraisemblable, et il essaya, mais ne réussit qu'à abattre encore quelques mèches et à rendre fatalement nécessaire la tonte complète. Je lui offris alors de mettre mes talents à son service, et nous procédâmes à l'opération; c'étaient mes débuts dans la coupe des cheveux, et je débutais par une coupe que les hommes de l'art eux-mêmes considèrent comme difficile. A mon inexpérience nous joignîmes l'idée de faire sur la tête du patient une sorte de plan de Paris.

Voici la rue Vivienne, qui aboutit nécessairement à la place de la Bourse et au Palais-Royal. Voici la rue des Petits-Champs, qui la traverse, etc. La coupe des cheveux terminée, il demanda une glace : il fit de cris de paon; nous avouâmes tous que cette coiffure ne convenait pas à sa physionomie, et madame de Vailly le consola en lui brodant une riche calotte grecque, qu'il demanderait la permission de garder le jour de la soirée sous prétexte d'un gros rhume.

A cette soirée si attendue, le contraste parut

étrange et inquiétant au héros de l'aventure, entre les lettres tendres qu'on lui écrivait et l'accueil froid, digne et un peu étonné qu'il recevait; il s'en plaignit dans une lettre, et, dans une réponse qui devait être la dernière, on lui reprocha amèrement son audace, son oubli des convenances et du kant, et faisant tout céder à la crainte d'être compromise par une nature aussi effervescente. On déclara qu'on était décidée à rompre de dangereuses relations.

Pépin écrivit deux ou trois lettres avec diverses gradations de désespoir; mais, ne recevant pas de réponse, il se consola, assez flatté au fond, lui le plus timide des hommes, d'être accusé d'audace et d'effervescence.

On ne tarda pas à faire succéder une nouvelle passion à celle dont on avait dû « couper le fil » par convenance.

Quelques lettres furent échangées entre Pépin et une jeune fille qui se ferait connaître « quand il en serait temps »; elle était d'une grande famille, fort riche. Je suis jeune, et « je passe, disait-elle, pour jolie, et mon miroir ne me dit pas le contraire ». Elle aurait beaucoup d'obstacles à vaincre pour épouser l'homme qu'elle aimait; il saurait plus tard les causes qui avaient déterminé cet amour; elle le trouvait très beau, mais cela n'eût pas suffi pour s'emparer du cœur d'une jeune fille chaste et bien élevée.

Cette nouvelle passion jeta le pauvre Pépin dans d'étranges perplexités. Un jour, on lui écrivait de se promener aux Tuileries, dans la grande allée, de telle à telle heure, ou de se montrer à telle représentation de l'Opéra ou des Italiens; le soir, il est facile d'arranger une toilette qui trompe l'œil à distance; et, quant aux théâtres, l'un ou autre d'entre nous pouvait toujours lui donner des billets; les toilettes de jour étaient plus inquiétantes.

« D'où vient, lui disait-on, que je ne vous rencontre jamais ni à la cour ni chez les ministres? Comme je ne puis admettre qu'un homme de votre mérite n'ait pas accès partout, je vous suppose des goûts de retraite qui me donnent quelque inquiétude; car, lorsque je serai votre femme, je compte continuer à aller dans le monde, etc. »

Pépin profita de la réponse presque indiquée et dit que, en effet, il n'aimait ni la cour ni les grandeurs, mais qu'il ferait céder à ses goûts, à elle, ses habitudes solitaires et méditatives.

Il n'y avait en fait de ministère que celui de la justice, où Pépin, en qualité d'avocat, pût se faire inviter; il avait d'ailleurs quelques relations personnelles avec M. Plougoulm, alors avocat général.

« Votre promesse ne me rassure qu'à moitié, lui écrivit la belle inconnue; il faut y ajouter un gage et des arrhes; il y a tel jour une grande soirée au ministère de la justice : je veux vous y voir. »

— Quelle heureuse chance, nous dit Pépin, que ce soit précisément au ministère de la justice.

— Et moi, disait-il dans ses lettres, ne vous verrai-je jamais?

— Le temps n'est pas encore venu, lui répondait-elle; mais ayez confiance dans mon amour.

Un jour, il reçut une lettre qui le frappa de terreur : « Il y a la semaine prochaine une course de chevaux au Champ de Mars; soyez-y à cheval; je serai dans la grande tribune; je vous verrai chaque fois que vous passerez devant. »

Jamais Pépin n'avait touché un cheval de sa vie; il fallait d'abord se procurer un cheval, puis se tenir dessus sans tomber et le faire caracoler avec une certaine grâce; je lui offris un grand cheval très sage, et même un peu lourd, que j'avais alors; mais nous le conduisîmes au manège, pour qu'il pût se donner de l'assiette et faire caracoler sa monture avec grâce; l'équitation était un des dons qui lui avaient été particulièrement refusés; cependant il s'obstinait; nous eûmes pitié de lui, et il reçut une lettre qui lui disait qu'une indisposition légère de la mère empêcherait d'aller au Champ de Mars et qu'on lui défendait positivement de s'y montrer ; il ne s'y montra pas.

Il vint un jour où on lui écrivit :

« J'ai tenté auprès de mes parents une démarche qui a échoué; ils ont des vues sur un prétendant qu'ils veulent m'obliger d'accepter; en vain je me

suis jetée à leurs genoux, je leur ai avoué mon amour pour vous ; ils ont été inflexibles ; rien ne me retient plus : je veux être votre femme ou mourir.

» Voici ce que j'ai décidé. Ça fera un terrible éclat; c'est ce que je veux; ils seront bien forcés alors de me donner à vous.

» Mardi prochain, à minuit, soyez dans telle rue, au coin de telle autre, qui est celle où je demeure, avec une chaise de poste; je m'échapperai de la maison, et nous nous enfuirons en Suisse ou en Italie, où nous resterons cachés le temps nécessaire pour vaincre la résistance de mes parents.

» Munissez-vous d'or et de billets de banque. »

On peut penser dans quel trouble une pareille missive jeta l'amoureux Pépin; de l'or! des billets de banque! une chaise de poste! il avait dix francs, et aucun moyen pour le moment d'augmenter ce trésor. Il forma les plans les plus extravagants pour se procurer de l'argent à tout prix; il demandait des usuriers. Où demeure Shylock? Mais ne trouve pas des usuriers qui veut; à quels amis pouvait-il s'adresser? Aucun de ses amis n'était riche; les petites ressources qu'on pourrait lui fournir seraient très insuffisantes; il voulait écrire à M. Laffitte, à M. de Rothschild, au roi.

Une nouvelle lettre arriva :

« Je suis plus que jamais ferme dans ma résolution de forcer par une esclandre le consentement de mes parents; toujours mardi à minuit; peut-être serai-je forcée d'emmener ma femme de chambre.

» Mais je crois ma délicatesse engagée à vous faire quelques aveux au moment de lier pour jamais nos deux existences. Je ne pense pas que cette confession vous fasse hésiter; je ne vous connaissais pas alors et ne vous devais rien; mais, depuis que je vous aime, je n'ai eu ni une coquetterie ni une légèreté à me reprocher ; il en sera de même dans l'avenir.

» Je vous avouerai donc que j'ai déjà été enlevée et que de cet enlèvement il est résulté trois enfants; l'aîné seul a survécu. Ici arrive un second aveu : je ne suis pas tout à fait si jeune que je vous l'ai dit; cet enfant est aujourd'hui sergent dans un régiment de ligne; mais jetons un voile sur le passé, sur les déceptions que j'ai éprouvées et sur de tristes souvenirs; comptèz pour l'avenir sur une fidélité scrupuleuse et un dévouement inaltérable. A mardi !

» Minuit, au coin de la rue.

» VOTRE FEMME. »

Cette fois, ce fut Pépin qui rompit, en adressant à l'inconnue une lettre digne, peut-être un peu sévère, mais sans réplique.

La publication de *Dix ans de règne,* sans faire

la fortune de Pépin, lui donna un peu plus d'aisance; jusque-là il était fort pauvre : on lui avait promis une place qu'on ne lui a jamais donnée; il dînait assez souvent chez les de Wailly, mais n'acceptait pas d'invitations trop rapprochées, et quand il avait décidé, dans sa dignité, qu'il convenait de mettre un intervalle, il était inflexible.

Quand on insistait trop, il prenait un air important et disait : Mon cher, c'est impossible; je dîne chez Plougoulm; mais je m'échapperai et je viendrai le soir prendre le thé.

Or, un jour qu'il dînait chez Plougoulm, je sortis de chez de Wailly quelques instants après lui, et, en attendant l'heure de mon dîner, je faisais « un tour de boulevard », lorsque je vis arrêté devant la vitrine d'un marchand de tableaux et de curiosités mon Pépin, qui grignotait, tout en regardant les tableaux et les curiosités, une croûte de pain et un cervelas de trois sous; j'allai le soir aux Menus-Plaisirs, un peu plus tôt que je ne l'eusse fait sans cette rencontre, et je confiai tout bas à madame de Wailly ce que c'était que le dîner chez Plougoulm; elle ajouta au thé, sans rien dire, un plumket, une brioche et des sandwich, et eut soin de faire de même, depuis, chaque fois que Pépin dînait chez Plougoulm.

Un autre jour, Antony, Léon et Pépin devaient dîner ensemble, je ne sais chez quel ami ou quelle connaissance, auprès du jardin des Plantes. On

s'était réuni aux Menus-Plaisirs pour partir ensemble, gagnant le boulevard ; là, Antony dit :

— Nous allons prendre l'omnibus. Pépin est d'avis d'aller à pied; c'est plus sain, et ça donnera de l'appétit ; ses compagnons insistent pour l'omnibus; Pépin se frappe le front du doigt et s'écrie :

— Ah! mon Dieu! la pauvre mémoire! j'ai oublié une course dont je ne puis me dispenser.

— Eh quoi ! tu ne viens pas avec nous?

— J'y serai en même temps que vous, peut-être avant vous; je vais prendre un cabriolet.

Léon et Antony montent dans l'omnibus, qui s'ébranle et suit la ligne du boulevard; le boulevard est comme un fleuve dans lequel viennent se verser à angle droit une multitude de rues comme des rivières : au débouché d'une de ces rues, Antony s'écrie :

— Ah! mon Dieu.

Et il pousse Léon du coude :

— Avez-vous vu?

— Non ; quoi?

— Je me suis peut-être trompé; regardez comme moi à la première rue qui débouchera sur le boulevard.

On arrive à la rue, et Antony s'écrie :

— Je ne m'étais pas trompé, c'est lui; cette fois, vous l'avez vu.

— Oui, il me semble que j'ai vu Pépin traversant cette rue en courant.

— Ce n'est que trop vrai ; attendons l'autre rue ; à l'autre rue, ils voient cette fois bien distinctement Pépin qui suivait, lancé comme une flèche, à travers les rues, une ligne parallèle au boulevard ; quand ils arrivèrent chez l'ami commun, après une petite course à pied depuis la station de l'omnibus, ils trouvèrent Pépin, qui d'une main tenait le cordon de la sonnette, et de l'autre achevait de s'éponger avec son mouchoir.

XC

GEORGES SAND. — JULES SANDEAU. — WERDET. — BALZAC. — PAUL DE KOCK.

J'ai raconté comment Delatouche avait amené au *Figaro* madame Sand, Sandeau et Félix Pyat. Madame Dudevant et Sandeau, après avoir écrit ensemble *Rose et Blanche,* se séparèrent. Madame Dudevant, qui garda pour elle le pseudonyme commun de *Sand*, publia *Indiana* avec un immense succès. Sandeau, de son côté, qui semblait un peu être la partie féminine de l'association, fit paraître *Mademoiselle de Sommerville,* qui lui assura sa part personnelle et brillante, et le mit en route pour l'Académie par un chemin bordé d'honorables succès.

Il eût été grand dommage que cette association n'eût pas été rompue : nous n'eussions eu qu'un auteur de premier ordre, tandis que la séparation nous en a donné deux.

Je n'ai connu madame Sand qu'en 1853 : après

avoir quitté la France pour l'Italie, après le coup d'État, j'y revins à l'occasion d'un procès de presse qui m'était intenté.

J'appris que madame Sand était à Paris. Je lui écrivis pour lui dire qu'un Français qui n'avait pas l'honneur de connaître madame Sand était avec justice assez mal vu à l'étranger, et que je serais heureux qu'elle me permît de profiter de notre rencontre à Paris pour rectifier à ce sujet la situation d'un fervent admirateur de son talent.

« C'est moi, monsieur, qui, depuis longtemps, n'ose pas vous dire que je vous lis, entre tous, avec prédilection; et que je serais bien charmée de vous le dire une bonne fois.

» Vous partez, moi aussi; mais je serai encore ici demain toute la journée, et, fussé-je à moitié plongée dans une malle, je me dépêcherais bien vite d'en sortir, si vous veniez me tendre la main.

» GEORGE SAND.

» Rue Racine, 3. Mardi soir. »

Nous passâmes ensemble une heure ou deux, et nous découvrîmes que c'étaient des amis communs qui nous avaient toujours empêché de nous connaître, quoique nous y fussions l'un et l'autre disposés.

Les amis d'une femme n'en font jamais d'autres; ce sont des hypocrites qui n'ont guère que les inconvénients des amants. On lui disait que je l'avais

en horreur; on m'avait dit à moi que j'étais une de « ses bêtes noires ».

Je ne l'ai jamais revue depuis; mais nous sommes toujours restés en relations amicales, échangeant une lettre lorsqu'il arrivait quelque chose de triste à l'un ou à l'autre.

Je retrouve une de ses lettres, particulièrement jolie et intéressante, en réponse à une question que je lui faisais de Nice, dans un moment de chagrin, pour mon livre de *la Rose*, que j'ai sur le chantier depuis bientôt cent ans. Je voulais savoir si elle n'avait rien écrit sur ce sujet, et si elle avait une rose de prédilection.

« Cher frère,

» Je n'ai reçu votre lettre qu'hier. On m'envoie ici, à Nohant, les lettres qui me sont adressées à Paris, une fois par mois. Pardonnez-moi donc de n'avoir pas encore répondu; ce n'est pas ma faute.

» Depuis hier, je pense à la rose, et je ne me rappelle pas lui avoir jamais rendu l'hommage qu'elle mérite, et qui sera meilleur que tous les autres, venant de vous. J'adore les roses; ce sont les filles de Dieu et de l'homme, des beautés champêtres délicieuses, dont nous avons su faire des princesses incomparables, et, pour nous en remercier, elles sont ardentes à la floraison. En plein décembre, dans mon jardin, qui est loin d'être sous un beau ciel, tous les matins j'en trouve de superbes qui

s'ouvrent sans souci de la gelée blanche et qui se font d'autant plus aimer qu'elles ont survécu à presque toutes les fleurs en pleine terre.

» Ma favorite, à moi, est une rose modeste, d'un blanc rosé, à feuilles de pimprenelle : je la vois rarement dans les jardins et jamais sur les catalogues. Elle n'est plus de mode, et puis elle est si épineuse, qu'on a de la peine à la cueillir; c'est celle qui a le ton le plus fin et le parfum le plus délicat. Après elle vient pour moi la rose-thé, blanche, à cœur verdâtre; celle-ci ne sent que le thé, mais elle brave la gelée, la glace, et j'ai une grande reconnaissance pour ces courageuses beautés qui charment généreusement nos tristes hivers de France.

» Faites notre instruction horticole en poète et en savant que vous êtes. Moi, je ne sais pas retenir un nom en dehors de la botanique de nos champs, et je trouve que les jardiniers et les amateurs baptisent mal leurs produits. Vous avez le droit, vous, de refaire tout cela.

» Vous avez du chagrin, et vous avez pensé à moi : vous avez donc deviné que, sans le connaître, je le partagerais? Soyez sûr que ceux qui nous ont empêchés de nous voir ne m'ont pas empêchée de vous lire et de vous aimer.

» GEORGE SAND.

» Nohant, 10 septembre 1861. »

« Reconnaissante et heureuse de votre bon souvenir ; désolée ne n'avoir ici aucune photographie ni gravure à vous envoyer, et de partir sans voir votre ermitage, mais emportant l'espoir de revenir ici avec plus de temps et de loisir.

» A vous fraternellement.

» GEORGE SAND.

» Bruyères, golfe Juan. »

Quant à Jules Sandeau, dès 1831, nous nous serrions la main avec plaisir, quand le hasard ou une occasion que nous recherchions volontiers nous faisaient nous rencontrer.

Un jour, un libraire, nommé Werdet, avec lequel je me trouvais en relation, par suite de je ne sais quel livre de moi qu'il avait racheté à Gosselin, mon premier éditeur, vint très obligeamment m'inviter à dîner avec Michel Masson, Jules Sandeau et Balzac ; Paul de Kock viendrait le soir ; je ne connaissais pas les deux derniers ; les deux premiers étaient des camarades. J'acceptai avec plaisir.

Ce Werdet a, depuis la mort de Balzac, publié sur « son auteur » un livre très bizarre, dont je vais parler tout à l'heure.

Le jour du dîner, Balzac se fit un peu attendre ; il connaissait Sandeau et Masson, mais il m'accueillit assez froidement et d'un air empesé. Werdet, qui était alors pour lui un adorateur fanatique, lui avait réservé à table un fauteuil doré et beaucoup plus

élevé que nos chaises; sa cuiller, sa fourchette, son couteau, étaient en vermeil, tandis que les autres convives étaient servis en simple argenterie. Balzac n'en parut ni étonné ni embarrassé; deux fois, pendant le dîner, un domestique lui apporta des lettres auxquelles il fit des réponses; cette attitude un peu outrecuidante me mit en gaieté. Sandeau et Michel Masson firent comme moi.

Chose étrange, Balzac n'était Balzac que dans son cabinet, la plume à la main, et, m'a-t-on dit, dans certaines occasions où il devait parler en public sous l'émotion d'un intérêt personnel, si bien qu'un jour, plus tard, lorsque nous nous trouvâmes non pas liés, mais en habitudes très familières, je lui disais : « Sais-tu ce qui arrivera si jamais tu me fâches tout à fait? C'est que je dirai et je prouverai que tu n'es pas l'auteur des beaux livres que tu publies sous ton nom; je provoquerai une enquête, comme pour une interdiction, et on verra bien que tu ne sais pas un mot de tout ce que tu mets dedans; de là à faire croire à tes envieux et au public que le véritable auteur est une vieille femme, que tu tiens enfermée dans une cave, il n'y a qu'un pas; j'ai découvert ton secret; mais ça, je ne le dirai pas : c'est que tu es somnambule; tu n'écris que la nuit, après avoir bu une soupière de café; le grincement particulier de la plume d'oie ou de la plume de corbeau sur le papier t'endort; c'est pour cela que tu refuses d'adopter la plume

de fer; endormi, tu deviens lucide, et, dans cet état, tu vois à travers les murailles et à travers les poitrines; mais, que l'on te réveille subitement, il t'arriverait ce qui arrive aux somnambules vulgaires, qui marchent en dormant sur les toits : tu tomberais brusquement de tes sommets.

Balzac, harcelé par des plaisanteries, était ahuri comme le taureau dans l'arène, auquel des banderilleros lancent, en voltigeant autour de lui, de petites flèches ornées de drapeaux rouges, qui restent fixées dans sa peau.

Pendant tout le dîner, j'affectai de reconnaître sa royauté; je ne lui parlai qu'avec l'attitude et les formules du plus profond respect et d'une religieuse admiration.

Le libraire Werdet raconte, dans son livre, qu'à la fin du dîner, quand on eut porté plusieurs fois la santé de Balzac, je prononçai un toast et déposai sur sa grosse tête une couronne de roses que j'étais allé faire clandestinement dans le salon, et, chose étrange, qu'il ne prit pas cela pour une plaisanterie.

Il s'en alla presque aussitôt le dîner fini, nous laissant autour de la table.

Paul de Kock, que je ne sais quel obstacle avait empêché d'accepter le dîner, vint lorsqu'on allait se lever; il restait des roses dans les vases du salon. Masson et moi, nous les effeuillâmes sur la tête de Paul de Kock, mais je m'aperçus qu'il avait fruga-

lement dîné chez lui, et je lui dis : — Nous allons vous scandaliser, et nous allons nous gêner, si vous ne videz pas immédiatement quatre ou cinq verres de champagne pour vous mettre au diapason. — Il accepta avec beaucoup de bonne grâce, et le reste de la soirée se passa fort gaiement.

XCI

ENCORE BALZAC. — SANDEAU VOLEUR INNOCENT. — LE JARDIN DES ROMANCIERS. — LES JARDIES. — LES DINERS DU CHEVAL ROUGE. — LES GUÊPES. — Mme MERLIN. — Mme GAY.

Je reviens au livre du libraire Werdet. Probablement, lorsque, quelques années plus tard, il se brouilla avec Balzac, cette association, dans laquelle il avait mis plus de vanité qu'il n'est prudent à un spéculateur d'en mettre dans ses affaires, avait quelque peu trompé son espérance.

Son livre, publié après la mort de Balzac, est un acte de vengeance ; mais cette vengeance présente un étrange phénomène : c'est en protestant, chaque cinquième page, de son admiration, de son profond respect pour Balzac, qu'il émet contre lui les plus graves accusations. Quelques citations feront mieux comprendre le contraste. Werdet ressemble à Henri III, qui, ayant fait assassiner le duc de Guise, regardait encore avec terreur son cadavre par terre et disait : « Je ne le croyais pas si grand que ça. »

Avec cette différence cependant que le libraire Werdet n'avait pas fait assassiner Balzac. Peut-être, à cause de cette nuance, faudrait-il plutôt changer la comparaison et dire qu'il ressemble à un amant trompé, bafoué, chassé, qui ne trouve pas d'expressions assez injurieuses, d'invectives assez brutales, d'inculpations assez flétrissantes pour la femme qu'il adorait hier, qu'il abhorre aujourd'hui, et qu'il adorera demain, si elle veut le lui permettre ; il se plaint, mais il est fier et heureux d'avoir été assez près de Balzac pour avoir à s'en plaindre ; il rappelle le peintre ***, qui disait avec orgueil : « Je suis le seul homme qui ait reçu de Napoléon Ier un coup de pied au derrière. »

Ainsi :

Page 12, il l'appelle « colosse de plume ; »

Page 25 : « demi-dieu de la pensée ; »

Page 74 : « nouveau Molière. »

Page 8, il parle de « la suprême urbanité de formes et de langage de son auteur bien-aimé ».

Mais, pages 19 et 21, il l'appelle « grossier et impudent, brutal et impoli ».

Page 26, il déclare qu'il « ne parlera de Balzac qu'avec une convenance de bon goût et le respect qu'on doit à un mort qu'on pleure » ;

Mais, page 25, on lit : « un orgueil incommensurable, » et : « une soif ardente des richesses ; »

Page 75 : « En certaines occasions, Balzac était bien petit ; »

Page 91 : « un écrivain qui était plus un embarras qu'une perspective de profit ; »

Page 114 : « homme bon, généreux et cœur d'or; »

Page 155 : « Il usa constamment sans pitié de ma bourse, de mon crédit et de mon honneur ; »

Un peu plus loin : « J'avais vécu à genoux devant lui ; »

Et à quelques pages de distance : « vilains défauts : l'orgueil, la vanterie, l'amour immodéré de l'argent ; »

Page 178 : « Il m'aurait enlevé jusqu'à mon dernier sou, lorsque son œil noir, brûlant, fascinateur, plein de fluide magnétique, se fixait sur moi ; »

Page 231 : « Respectons un tombeau sur lequel nous pleurons encore ; »

Et plus loin : « Balzac était au suprême degré un homme de chicane et de procédure. »

Etc., etc.

Il ne faudrait lire cette brochure, à la fois haineuse et amoureuse, qu'avec défiance ; le libraire Werdet, qui avait été et était redevenu commis voyageur, est facile à surprendre en pleine hâblerie. Par exemple, pour parler de ce qu'il dit de moi, c'est-à-dire de ce que je suis le plus à même de juger, il me donne comme collaborateur assidu d'un journal où je n'ai jamais écrit une ligne ; il signale ma présence régulière à certains dîners hebdomadaires ; il raconte mes discours, mes « saillies » à ces dîners, où je n'ai pas assisté une

seule fois et dont j'ai appris l'existence en lisant son livre.

Gozlan, qui a un peu abusé de Balzac en écrivant deux volumes sur lui, mérite plus de créance.

Quant à moi, je ne dirai de Balzac que ce que j'ai vu et entendu dans mes relations avec lui; j'emprunterai seulement à un homme du métier quelques lignes sur sa manière de travailler; on comprendra qu'avec le grand nombre d'ouvrages qu'il a faits de cette manière il a dû, pour accomplir ce prodigieux labeur, user sa vie et mourir jeune, en pleine possession et au sommet de son talent.

« Balzac donne son manuscrit à l'imprimerie; ce manuscrit est surchargé déjà de corrections, de renvois, etc. ; les ouvriers ne lisent pas : ils épellent ; ils sont obligés de deviner des mots qui ne sont écrits qu'à demi et d'autres qui ne sont pas écrits du tout ; on compose, on corrige et on envoie à l'auteur une épreuve imprimée.

» C'est alors que commence un travail dont, avant Balzac, on n'avait jamais eu d'idée ; entre chaque phrase sont insérées de nouvelles phrases ; entre chaque mot, de nouveaux mots : une ligne devient une page ; les marges, les intervalles des colonnes se couvrent de corrections, de ratures, d'interpolations ; une ligne sinueuse indique à l'ouvrier la route qu'il doit suivre ; une autre ligne conduit à une nouvelle ligne qu'il faudra placer. Toutes ces

lignes se croisent, se mêlent, s'enchevêtrent ; c'est un labyrinthe.

» La composition faite à nouveau, on envoyait à Balzac une nouvelle épreuve, qui presque toujours subissait le même sort que la première. »

On est effrayé et reconnaissant de voir le travail que s'impose l'écrivain pour les plaisirs de ses lecteurs.

Ce travail se retrouverait en partie chez la plupart des écrivains qui respectent et leur art et leur talent.

Chacun voit bien plus clair sur son ouvrage imprimé que sur son manuscrit, mais pour personne autant que pour Balzac.

Il disait lui-même :

— Un jour, entrant dans l'imprimerie d'Éverat, j'entends un imprimeur qui criait : « J'ai fait mon heure de Balzac; à un autre! »

Cette nécessité de « composer » plusieurs fois le même manuscrit l'obligeait à faire des sacrifices pour indemniser ses libraires; ainsi il abandonnait à la *Revue de Paris* cinquante francs par feuille sur le prix convenu. Ça ne ressemble guère à l'avidité dont l'accuse le libraire Werdet.

Assez longtemps après, sachant que Sandeau publiait dans la *Revue des Deux Mondes* un nouveau roman, je voulus naturellement le lire, et je fus frappé d'étonnement.

Je lui écrivis :

« Mon cher Sandeau,

» Je cherche depuis hier par quelle combinaison du hasard je trouve en partie mon roman de *Fa dièse*, publié il y a quelques années, dans celui que donne de vous en ce moment la *Revue des Deux Mondes*. J'ai trouvé deux ou trois explications dont aucune n'est complètement satisfaisante, mais qui toutes laissent votre loyauté en dehors de la question.

» Tout à vous. » ALPH. KARR. »

Sandeau me répondit immédiatement la lettre bonne, loyale et franche que voici, en me priant de la mettre en tête de la première édition qui se ferait de *Fa dièse*. Je pense qu'il l'a insérée en tête ou en queue de son roman.

« Qu'est-ce que j'apprends, mon cher Karr? Je vous ai, sans m'en douter, dévalisé comme au coin d'un bois; je me suis emparé d'une de vos inventions les plus poétiques, les plus originales : *Fa dièse* est devenu le prologue et, pour ainsi dire, le point de départ d'un petit roman que je viens de publier dans la *Revue des Deux Mondes,* sous ce titre : *Un héritage.*

» Hélas! mon ami, je n'ai même pas la ressource de m'excuser en disant que je n'avais pas lu *Fa dièse*. Je l'avais lu, je viens de m'en assurer en le relisant.

» Ne vous est-il jamais arrivé d'entendre chanter tout à coup en vous des phrases musicales, des mélodies charmantes et de vous demander avec inquiétude où vous les aviez entendues pour la première fois? C'est ce qui m'est arrivé quinze ans après avoir lu *Fa dièse*, avec une étourderie que je regrette et dont je m'accuse; j'ai pris un souvenir pour une inspiration personnelle, pour ma voix l'écho de la vôtre.

» Je sais bon nombre de gens qui s'accommoderaient difficilement d'une pareille justification. Mais notre connaissance ne date pas d'hier seulement, et je me rassure en pensant que vous ne sauriez suspecter ma bonne foi ni ma loyauté.

» Dites-moi que vous ne m'en voulez pas; laissez-moi espérer que mon brigandage involontaire n'altérera point les bons rapports qui nous unissent depuis plus de vingt ans.

» JULES SANDEAU. »

Je le répète, je ne fais pas ici une histoire de Balzac; on a écrit sur lui au moins... tout. Je me contente de rapporter, au hasard de ma mémoire, ce que j'ai vu et entendu personnellement.

J'ai reçu peu de lettres de Balzac, une dizaine peut-être, et je n'en possède plus. Après la mort de son mari, lorsque madame de Balzac s'occupa des œuvres complètes, elle me fit, comme à tous ceux qui avaient été en relation avec lui, demander

les lettres que je pouvais avoir, pour les mettre dans les volumes de correspondance; en même temps, elle m'écrivait qu'elle n'ignorait pas la justice que j'avais de tout temps rendue à Balzac, alors qu'il était attaqué avec persistance et mauvaise foi par le plus grand nombre des journaux, et qu'elle me prierait d'accepter un exemplaire des œuvres complètes qu'elle m'enverrait en me rendant les lettres.

En effet, à une époque où j'étais brouillé avec Balzac, je disais et j'écrivais de lui à propos de l'Académie : « L'Académie de ce temps-ci veut avoir aussi son Molière à ne pas nommer. » Plus tard, elle m'a fait dire que les lettres étaient perdues, et elle ne m'a jamais envoyé les œuvres, que j'ai reçues ultérieurement, non pas d'elle, mais de Michel Lévy.

Je rencontre un jour Balzac; je venais de lire je ne sais plus lequel de ses livres récemment publié; je lui en fais un éloge légitime.

— Ah! mon ami, me dit-il, que tu es heureux de ne pas être l'auteur de ce livre!

— Et pourquoi cela?

— Parce que tu peux dire ce que tu en penses..., et moi..., je n'ose pas.

Je le taquinais quelquefois, mais sous une forme amicale, sans jamais perdre une occasion de donner à ses ouvrages des éloges si mérités. En 1841, je disais :

« Depuis longtemps, on méditait la nomination d'une vingtaine de pairs; on avait murmuré les noms de MM. Victor Hugo, Horace Vernet, etc.; les nominations ont passé; il n'y a rien pour les arts ni pour la littérature.

» Les écrivains n'obtiennent rien que par le journalisme, c'est-à-dire par la crainte, par la violence et le désordre. Pour qu'un ministre s'aperçoive qu'un écrivain existe, il faut que celui-ci lui ait passé la main dans la cravate, ait fait deux tours et commencé le troisième.

» Vous refusez de leur donner dans la société un intérêt qui les porte à combattre pour elle; vous voulez qu'ils défendent la place, et vous les tenez hors des murailles.

» On lit dans le dernier ouvrage de M. de Balzac :

» Il a demandé pour son gendre le grade d'offi-
» cier de la Légion d'honneur; fais-moi le plaisir
» d'aller voir le mamamouchi quelconque que
» cette nomination regarde et de veiller à cette
» petite chose. »

» Pourquoi et comment M. de Balzac n'a-t-il pas la croix depuis longtemps? Il ne l'appellerait pas une petite chose; un homme du talent de M. de Balzac fabrique des pensées et des manières de voir pour bien des gens; il eût fallu lui rendre justice, en temps utile, vous ne le verriez pas, pour sa part, discréditer un de vos moyens d'action et de gouvernement; vous n'en avez cependant pas

beaucoup, et ceux que vous avez ne sont pas si peu usés, qu'ils n'aient besoin de quelques ménagements.

» Vous ne savez pas vous faire d'alliés et d'amis dans la presse; vous n'avez que des laquais et des ennemis. »

Je m'amusais parfois à relever les erreurs que commettaient alors les romanciers en histoire naturelle, surtout à l'égard des fleurs, et j'avais, des fleurs sorties de leur encrier, formé le « Jardin des romanciers ».

J'y avais planté un certain « œillet bleu » découvert par Janin; un « chrysanthème également bleu » cueilli par madame George Sand dans *Consuelo;* un « camélia à odeur enivrante » inventé par Rolle; une « tulipe noire » appartenant à Alexandre Dumas; quelques fleurs s'épanouissant hors de leur saison chez Eugène Sue, etc., etc.

« M. de Balzac, disais-je, si exact pour décrire les meubles, est loin d'apporter la même sévérité dans la description des fleurs qu'il daigne mettre en scène; il ne croit rien pouvoir ajouter à l'art du tapissier, il n'a pas le même respect pour les œuvres de Dieu.

» Dans un roman publié par le journal *la Presse*, roman qui, au milieu de certaines incohérences, renferme des passages de la plus grande beauté, des pages d'une simplicité pleine de noblesse, d'une vérité poignante, dans les *Mémoires de deux*

jeunes mariées, il s'est passé la fantaisie d'inventer une espèce d'azaléa, une azaléa grimpante qui tapisse une maison.

» L'azaléa est un petit arbrisseau dont quelques espèces viennent de l'Amérique et quelques autres de l'Inde; mais elles ne grimpent ni dans l'Inde ni dans l'Amérique; elles ne se livrent à ce libertinage que dans les *Mémoires de deux jeunes mariées.*

» M. de Balzac aura trouvé le mot joli et s'en sera servi à tout hasard, et, mêlant *son* azaléa à d'autres plantes naturellement grimpantes : jasmin, clématite, etc., il a compté sur l'exemple. Si M. de Balzac venait encore me voir, il verrait autour de ma maison de vraies plantes grimpantes dont le nom n'est pas moins harmonieux que celui de l'azaléa : les glycines, les passiflores, etc. »

D'après ces dernières lignes, il paraît que nous étions alors déjà brouillés, du moins qu'il était brouillé avec moi. Ce n'est certes pas pour des plaisanteries aussi édulcorées qu'il avait dû se fâcher; nous en verrons plus tard la cause ou le prétexte.

Balzac, et il n'était pas le seul, soutenait une lutte acharnée contre la garde nationale. Il a eu successivement plusieurs logements très cachés et très bizarres où l'on n'entrait qu'avec des mots de passe. Un soir, nous sortions de chez madame de Girardin, où l'on avait lu la *Judith;* le marquis de Custine dit à Balzac :

— J'ai ma voiture, voulez-vous que je vous reconduise ?

— Volontiers.

On sort et on monte en voiture.

— Où demeurez-vous?

— Allez chez vous ; nous jaserons en route ; je vous y laisserai, et vos gens me conduiront ensuite.

Le marquis, en homme bien élevé, n'insista pas ; seulement, le lendemain, il lui prit une curiosité de savoir où M. de Balzac s'était fait conduire : il le demanda à son domestique, qui répondit :

— Ce monsieur nous a fait remonter les Champs-Élysées, puis l'avenue de Neuilly, puis à un endroit isolé, dans une plaine où il n'y avait qu'un arbre au milieu ; il m'a dit : C'est ici.

Il est descendu, et nous avons ramené la voiture.

Assez longtemps auparavant, pendant que j'étais à Etretat, où j'allais, avec Gatayes, voir l'attitude du peuple, on avait joué une pièce de Balzac sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin. Cette pièce n'eut qu'une représentation, parce que l'acteur Frédéric Lemaître avait, dit-on, imaginé la plaisanterie qui n'était ni heureuse ni de bon goût de se « faire la tête, » style des coulisses, du roi Louis-Philippe. Je ne pouvais parler que par ouï-dire ; c'était à l'inauguration du ministère Thiers, que j'appelais le ministère vertueux, à cause des promesses qu'il avait faites ; « c'était un ministère vraiment parlementaire , *représentant* véritablement les

vœux et les intérêts du pays ; un cabinet réelle expression de la majorité. » Ce cabinet vertueux demandait un million de fonds secrets ; ce n'est pas qu'il en eût besoin, tant s'en faut. A quoi servaient des fonds secrets? A suborner, à corrompre. Ce million, ce pauvre million, ce mauvais million, dont on ne saurait que faire, on n'avait pour but que de donner à la Chambre une occasion d'affirmer sa confiancc. Le nom de *ministère vertueux* trouvé, il fallait mériter la confiance qu'on demandait, et on se mit à faire des choses vertueuses. Ça tomba sur Balzac : on pouvait réprimander, punir Frédéric d'une amende; aussi prenait-on pour prétexte l'immoralité de la pièce. Le public était, du reste, dans un de ses accès de pruderie. Janin fit une sortie, une catilinaire contre l'auteur ; il s'écria : *O tempora! o mores!* Il se récria contre les exemples et les entraînements du théâtre : « il était impossible de voir la pièce de M. de Balzac sans se sentir comme un germe de crime dans le cœur. »

Janin en effet avait eu besoin de toute son énergie, de toute la force de son caractère, pour ne pas dévaliser quelque passant, en rentrant chez lui, rue de Vaugirard. Le *Constitutionnel* et le *Courrier français*, habitués et amis de certaines nudités de l'opéra, se déclarèrent scandalisés par la représentation de *Vautrin;* le *National*, apôtre de liberté, demanda à quoi servait la censure. Alors

M. de Rémusat défendit qu'on continuât de jouer la pièce. La presse tout entière applaudit; les *dames* qui venaient de se décolleter au profit des Polonais, sur le théâtre de la Renaissance, avaient rougi autrement qu'un pinceau. M. Harel, directeur de la Porte-Saint-Martin, qui avait cru pouvoir faire des dépenses pour la pièce d'un auteur si célèbre, pièce d'ailleurs autorisée par la censure, déposa son bilan. Victor Hugo, qui avait applaudi la pièce, fit une démarche inutile pour obtenir qu'on rapportât l'ordonnance, et M. Villemain dit : — On ôte le crime à la tragédie et le vice à la comédie; les auteurs s'arrangeront comme ils pourront.

« Mes chers amis du feuilleton, m'écriais-je, qu'avez-vous fait de votre érudition dramatique? Et vous, chers bourgeois, avez-vous donc pensé qu'en menant vos filles au théâtre vous pourriez économiser les chaises de l'église et les leçons de géographie et de morale de la pension. Corneille et Racine représentent sans cesse l'adultère et l'inceste et emploient tout leur talent à nous attendrir sur Jocaste et sur Phèdre. Molière rit du mariage et de la paternité; les beaux rôles chez lui sont remplis par des femmes qui trompent leur mari, par des fils qui volent leur père, etc.

» D'après cela, il est évident que sous le ministère Thiers, disais-je en finissant, le théâtre sera chargé de moraliser la nation ; on y conduira les pensions le jeudi. O ministère! ô feuilletons! ô bourgeois!

il appartenait bien à une époque comme la nôtre de faire ainsi la bégueule et la renchérie. Il n'y a que les *filles* pour avoir de ces exagérations de pudeur. »

Balzac, en 1840, se présenta à l'Académie; il alla voir M. Duval, qui lui dit en montrant son lit :

— Monsieur, voilà le lit où je vais bientôt mourir.

— Ma visite, répondit Balzac, prouve que je vous crois au contraire bien des années d'existence; je sais que je ne serai pas nommé cette fois-ci ni l'autre; je prends date seulement; d'après les résultats ordinaires et la statistique, il n'y aura pas d'extinction avant trois ans; c'est donc pour dans six ans, au plus tôt, que je vous demande votre voix.

On se rappelle que M. Flourens fut scandaleusement préféré à Victor Hugo; Charles Nodier, se trouvant à l'Académie avec lui, dit :

— Ah çà, M. de Balzac se présente.

— Je ne crois pas, répondit M. Flourens; il n'a pas fait de visites.

— Pardon, il est venu me voir.

— Moi, je ne l'ai pas vu.

— C'est que peut-être il ne vous croit pas de l'Académie.

En 1847, j'ai entendu Victor Hugo et Lamartine manifester l'espoir de réunir quatre voix pour Balzac; ils comptaient sur de Vigny, qui vota contre.

Une des raisons données par de Vigny, c'est que

madame de Girardin ayant parlé, dans son feuilleton, de la candidature de Balzac, et ayant dit qu'il n'avait pour lui que Lamartine et Hugo, de Vigny se plaignait qu'on eût l'air de le compter pour rien.

Il y eut un moment une petite coterie, où, pour exprimer qu'une chose était impraticable, on donnait avec un sérieux imperturbable la raison que voici : le roi de Sardaigne est bien sévère.

C'était Balzac qui était l'auteur de la formule. Il avait quelque temps auparavant voyagé dans les États sardes d'alors; entre autres aventures, il avait plu à une douairière du pays qui se mit à le combler d'attentions inquiétantes. Balzac avait juste les vertus de la chaste Suzanne, qui refusa de prendre pour amants deux vieillards chassieux et répugnants : j'aime ces grands exemples, qui ne sont pas difficiles à imiter. Balzac eut peur, et un jour il s'avisa de raconter à la matrone une histoire de son invention qu'il attribua sans façon au roi de Sardaigne. Ce monarque, selon le romancier, avait surpris deux amants occupés à s'aimer et à « se le dire » ; il leur fit trancher la tête. La « belle » ne parut pas découragée et continua héroïquement ses démonstrations. Quand Balzac voyait le danger imminent, il prenait la figure « patibulaire » d'un condamné à mort et disait avec un grand soupir :

— Oh ! madame, le roi de Sardaigne est bien sévère.

Voici une histoire qu'il racontait souvent et qu'il avait fini par se faire accroire à lui-même, ainsi qu'il

croyait presque avoir donné un très beau cheval blanc à Sandeau, à force de dire qu'il lui en destinait un.

— Vous voyez ma main gauche? disait-il à une femme.

— Oui.

— Vous voyez mon doigt du milieu?

— Oui.

— Vous voyez qu'il a été à peu près brisé?

— Non.

— Eh bien, voici comment il a été à peu près brisé: une femme que j'aimais partait pour un long voyage; il serait trop long de vous dire pour quelles raisons cette femme, de la plus haute naissance et d'une fortune immense, partait en diligence comme une bourgeoise. Je la conduisis à la voiture, et comme nous nous disions adieu, le postillon fouetta les chevaux et la voiture partit. Par la portière, je tenais sa main dans une des miennes; elle ne lâcha pas ma main; je sautai sur le marchepied en me tenant à la portière par le doigt du milieu de l'autre main, celle-ci; nos regards se confondirent en échangeant de voluptueuses tristesses; nous oubliions le monde entier; je fis ainsi cent quarante lieues, voilà comment mon doigt a été à peu près brisé; vous en voyez la trace.

— Non.

— C'est comme ça que c'est arrivé.

Balzac vient me voir un jour et me dit:

— J'ai absolument besoin de causer avec toi; viens déjeuner demain aux Jardies.

— Les Jardies? qu'est-ce que c'est que ça?

— Tu ne connais pas les Jardies?

— Non.

— Eh bien, tu es à peu près le seul; tu sais où est Ville-d'Avray?

— Oui.

— Eh bien, une fois à Ville-d'Avray, tu demandes les Jardies à la première personne que tu rencontres dans la rue; n'importe qui t'indiquera.

Le lendemain, je vais à Ville-d'Avray, j'arrête un passant :

— Les Jardies, s'il vous plaît?

— Comment dites-vous?

— Je dis : les Jardies.

— Les Jardies?

— Oui, les Jardies.

— Je ne connais pas.

Peut-être ce passant n'est pas du pays; je vois un maçon en costume de travail :

— Les Jardies, s'il vous plaît?

— Comment dites-vous ça?

— Les Jardies?

— Connais pas.

J'essaye de demander à d'autres :

— M. de Balzac?

— Je ne le connais pas.

Enfin, dans une boutique, au nom des Jardies,

au nom de leur propriétaire, je fais succéder une description de la personne.

— Prenez à gauche, puis à droite... c'est peut-être là.

Enfin j'arrive ; l'intention d'un jardin, l'intention d'une maison ; Gozlan, qui y a beaucoup vécu, donne à ce sujet des détails curieux et comiques ; moi, je n'y suis allé que cette seule fois ; quelques personnes étaient là ; on se met à table ; on sert un assez bon déjeuner, et, après le premier feu de l'appétit passé, la conversation devient très animée. Balzac parle de ses projets de fortune ; il a un sujet de pièce ; c'est du « granit » ; ça sera un monument, un rôle pour Frédéric ; cent cinquante représentations à 5,000 francs : 750,000 francs ; c'est plus de 80,000 francs qui me reviennent, sans compter les billets ; la pièce tirée à 10,000 exemplaires, à 3 francs : trente mille... Pendant que cette conversation ou plutôt ce monologue avait lieu à haute voix, pendant qu'on faisait litière d'or et de billets, quelques-uns des convives entre eux, à voix basse, examinaient si leurs ressources présentes leur permettraient de prendre l'espèce d'omnibus qui de Ville-d'Avray retournait à Paris.

Le déjeuner fini, il me prend le bras et me mène au jardin.

— Voici, me dit-il, l'idée sur laquelle je vais te consulter. Tu parlais, il y a quelque temps, de la question des vivres à bon marché : sais-tu ce

que je veux mettre à bon marché? C'est le luxe; la bourgeoisie a bêtement fait parade de son luxe; le peuple est devenu envieux; il faut lui donner satisfaction. Je veux que le peuple mange des ananas.

— Pour quoi faire? nous avons dix espèces de fruits en France très supérieures à l'ananas, et d'ailleurs, qu'on le fasse venir par la mer ou qu'on le cultive dans les terres, c'est toujours un fruit cher.

— Je le vendrai deux francs.

— Mais je connais des jardiniers qui le vendent vingt francs et qui n'y font pas de trop bonnes affaires. Il y a en ce moment le descendant d'une des grandes familles de l'Empire auquel la culture des ananas a coûté de grosses sommes et qui y renonce.

— De grossiers paysans; un homme du monde... il est impossible qu'en appliquant mon intelligence à cette culture je n'arrive pas à produire les fruits à assez bon marché pour avoir de gros bénéfices en les vendant deux francs. J'ai une boutique en vue sur le boulevard des Italiens, admirablement placée; je vais aller à Paris tantôt et la louer.

— Mais... où sont tes ananas?

— Mes ananas! je n'en ai pas encore, d'ananas; je vais construire des serres.

— Mais... l'ananas ne rapporte qu'au bout de trois ans, et ta boutique restera vide jusque-là.

— Ah bah! tu vois toujours des difficultés... Il est impossible que je ne trouve pas un moyen de les faire produire plus tôt.

Heureusement que, lorsque je revis Balzac, quelques jours après, il avait complètement oublié de faire manger des ananas au peuple.

Lorsque je commençai la publication des *Guêpes* en 1839, cela eut un assez bruyant succès; en six mois, il s'en fit trente et quelques imitations; la première imitation s'appelait *les Papillons noirs;* l'auteur était un écrivain très distingué et déjà célèbre, Paul Lacroix, le bibliophile Jacob. Il me fit part de leur naissance :

« Mon cher confrère,

» Je ne pense pas que vous trouviez mauvais que mes *Papillons noirs* se glissent modestement dans le malin empire de vos *Guêpes*. J'adjure celles-ci de ne pas courir sus à mes bêtes, qui leur laisseront toujours et partout la meilleure place au soleil et les plus belles fleurs.

» Je n'ai pas besoin de vous dire que je partage la plupart de vos idées d'ordre et de bon sens; voilà pourquoi je me jette dans la carrière que vous avez ouverte, et je n'ai pas d'autre ambition que d'y marcher à votre suite, fût-ce de loin.

» C'est donc à vous que mes *Papillons noirs* s'adressent tout d'abord, sans aucune arrière-pensée d'intérêt personnel, si vous dites à ma préface ce que Dieu dit au coursier de Job : Va !

» J'aime à parler de vous et de vos ouvrages avec l'estime et les sympathies que vous me savez

et que je n'ai jamais manqué de proclamer hautement; je n'attends pas un écho de votre part, mais je ne voudrais pas que vous me rendissiez une bourrade en échange d'une caresse.

» Je préférerais peut-être, ainsi que vous, la vie rêveuse et contemplative; mais, dans le siège de Troie, le vieux Priam lui-même s'arme et va combattre. J'ai prévu, comme vous l'avez fait, toutes les conséquences de ma croisade, et je m'y prépare. Dans le cas où mes *Papillons noirs* m'amèneraient sur un terrain que j'ai quitté depuis bien longtemps, dois-je compter sur votre assistance, afin que vous puissiez témoigner que les papillons n'ont pas dégénéré de la famille des guêpes, en dépit de la bâtardise?

» Votre tout dévoué confrère,

» PAUL LACROIX.

» 20 janvier 1841. Rue des Martyrs, 47. »

La seule imitation des *Guêpes* qui ait vécu a été *Les nouvelles à la main* écrites pour la plus grande partie par Nestor Roqueplan et un peu par Léon Gozlan et quelques autres.

Une des premières imitations fut ensuite faite par Balzac; il alla tout simplement trouver mon éditeur, Dutacq, et lui dit :

Les *Guêpes* rapportent de l'argent?

— Beaucoup.

— Que serait-ce donc si je faisais des *Guêpes?*

Et on édita dans les mêmes bureaux, avec le même format, etc., la *Petite Revue parisienne,* avec des annonces terribles dans les journaux.

J'écrivis dans les *Guêpes :*

« Je remercie M. de Balzac de ce qu'il a bien voulu m'emprunter récemment le format, le prix, les sommaires et le mode de publication des *Guêpes*. M. de Balzac a eu la bonté d'être si sûr que je n'avais rien à lui refuser, qu'il ne m'a rien demandé. Je ferai à ce sujet ce que fit Voiture à un autre Balzac ; celui-ci lui ayant fait demander quatre cents écus, Voiture les lui envoya avec un billet ainsi conçu :

» Je soussigné reconnais devoir à M. de Balzac
» huit cents écus pour le plaisir qu'il m'a fait de
» m'en emprunter quatre cents. »

Les *Guêpes* s'étaient publiées sans que l'éditeur eût besoin de mettre de l'argent dehors; il ne devait pas en être de même de la *Petite Revue parisienne;* il fallait de plus beau papier, des caractères neufs, des annonces très coûteuses, un bureau somptueux, etc., si bien que, à la fin du premier mois, lorsque j'allai demander l'argent qui me revenait au caissier de Dutacq, il me répondit qu'il n'avait pas le sou, que la *Petite Revue parisienne* avait tout mangé. Heureusement, sous ce rapport, qu'elle ne vécut que trois mois; je

dis : sous ce rapport, car Balzac y publia quelques articles de critique très remarquables ; seulement il n'était pas à sa place dans ces petits volumes, pour lesquels il fallait s'efforcer de ne pas tourner la page sans changer de sujet.

Je me souviens qu'un de ces articles examinait *Volupté* de Sainte-Beuve, qui venait de paraître, et je constatai de quel intérêt, de quelle utilité, il serait de voir pratiquer la critique par des maîtres ayant fait leurs preuves, tandis qu'elle est faite dans les journaux très souvent par des écoliers, des commençants et des impuissants. Tous les dons que possédait Balzac, son caractère, sa forme, son allure, tout lui rendait impossible ce métier de toréador, qui doit, avant de frapper le taureau, jouer avec lui et le cribler de petits drapeaux. J'ai raconté, du reste, l'incident qui mit fin à l'existence de la *Petite Revue* après trois numéros, existence qui, en tout cas, n'aurait pas été longue.

On raconte que le chanteur italien Lablache, qui est un très grand, très gros et très bel homme, entendit un jour sonner chez lui ; il était seul ; il alla ouvrir ; il vit une famille anglaise qui demanda Tom-Pouce.

Ce nain, en effet, demeurait dans la même maison que Lablache, et les journaux annonçaient qu'il recevrait des visites moyennant un prix convenu.

— Tom-Pouce, répond froidement Lablache, c'est moi !

— Comment, monsieur, c'est vous! dit le chef de la famille, en le mesurant des pieds à la tête : Lablache avait six pieds.

— Vous semblez étonné, monsieur, dit Lablache ; vous m'aurez vu au théâtre; mais, chez moi, je me mets à mon aise.

Balzac, après ses trois numéros de la *Petite Revue*, dut se retrouver chez lui et se sentir à son aise. Il eut bientôt oublié la *Petite Revue* et les sommes immenses qu'elle avait dû lui rapporter.

Il vint me voir un matin et me parla d'un nouveau projet. Il s'agissait de dîner en pique-nique dans un cabaret qu'il nous désignerait ultérieurement; c'est à table qu'il développerait le but très sérieux de cette réunion : les convives devaient se rencontrer au jardin des Plantes deux jours après cette convocation. A six heures, je trouvai au rendez-vous : Merle, Desnoyers, Gozlan, Théophile Gautier, Granier de Cassagnac et deux ou trois autres. Balzac nous mena dans un quartier perdu, au delà de l'entrepôt des vins, en face du pont de la Tournelle; c'était un affreux cabaret à l'enseigne du *Cheval rouge*. Le dîner était commandé; on nous le servit dans une sorte de grange, et Balzac, après le potage, nous expliqua son projet.

Balzac, qui sentait sa force et sa valeur, se voyait alors très contesté; ceux qui le lisent aujourd'hui avec une admiration légitime croiraient difficilement avec quel dédain le traitaient dans les jour-

naux de jeunes crétins présomptueux. Balzac avait confiance dans l'avenir, quant à la gloire ; mais il avait un très grand désir d'être riche, et de l'être tout de suite.

Ce désir, il le satisfaisait quelquefois pendant huit jours, pendant un mois; alors il ne se montrait que magnifiquement vêtu, avec sa fameuse canne dont la pomme d'or était incrustée de plus de vingt mille francs de pierreries, provenant de bagues, d'épingles que lui avaient envoyées des admirateurs et admiratrices souvent anonymes. Pendant huit jours ou un mois, il sortait, allait à l'Opéra dans un coupé, sur lequel il faisait peindre les armes des d'Entragues, dont tantôt il descendait, tantôt il ne descendait pas, selon son humeur du moment. Mais il fallait ensuite expier cette opulence par une profonde retraite et un travail opiniâtre. Il n'y avait pas moyen de se consoler de la pauvreté relative présente, avec l'idée de trésors posthumes; cela le rendait un peu impatient et avide de cette sorte de succès qui se seraient traduits surtout en augmentation du produit direct et indirect de sa plume.

Il nous dit :

« L'écrivain, le journaliste littéraire surtout, isolé dans un journal, est dans une position subalterne et dépendante, sur le chemin où il piétine, sans que ce chemin le conduise nulle part; il tourne en rond comme un cheval de cirque pour amuser

les badauds ; ce n'est que bien rarement qu'il profite de l'influence du journal, influence qui lui est due en partie : il endosse les haines, a sa part de coups à la bataille, et n'est pas appelé le jour de la victoire au partage du butin. Que les feuilletonistes des principaux journaux de Paris s'associent par un contrat secret, ils exerceront sur la littérature, sur la renommée, sur les intérêts, une influence qu'aucun journal n'aura jamais eue. Laissons les divers journaux, séparés par la politique, se quereller dans leur partie supérieure : soyons, nous, unis au rez-de-chaussée, au feuilleton, dans un but commun, ou gardons le silence tous à la fois sur les mêmes œuvres et sur les mêmes gens, ou arrêtons ensemble des jugements uniformes, hostiles ou favorables. Selon nos intérêts communs, nous dominerons non seulement l'opinion publique en la fabriquant, mais aussi l'Académie, mais le ministre de l'instruction publique, mais le gouvernement.

» Il ne se donnera pas un fauteuil, pas une croix, pas une bibliothèque, pas une place, pas une pension, sans que nous l'ayons décidé ou permis, et naturellement nous commencerons par nous-mêmes. Il faudra nous réunir rigoureusement et régulièrement une fois par semaine et extraordinairement par convocation ; le mieux est de dîner ensemble tous les jeudis ; c'est le samedi qu'on écrit les feuilletons ; on prendra d'accord le diapason et le *la*. »

Ce projet de ne plus donner qu'une opinion au public au lieu des huit ou dix opinions entre lesquelles il peut choisir chaque semaine me rappelle un mot d'un des convives, Merle. Quelqu'un un jour lui manifesta son étonnement d'avoir lu le matin, dans la *Quotidienne*, sur une pièce nouvelle, un jugement signé de lui et tout à fait différent de celui qu'il avait exprimé au foyer le soir de la première représentation. — On me donne, répondit Merle, cinq cents francs par mois pour fournir chaque semaine *une* opinion aux abonnés de la *Quotidienne;* je la leur fournis régulièrement, il n'est ni convenu ni nécessaire que cette opinion soit la mienne; la mienne, ce serait plus cher. — C'était un charmant homme que ce Merle, un esprit fin, des manières distinguées, une grande bonté; des indifférences profondes sur presque tout, indifférence qui aide singulièrement à la bonté. Il avait un jour épousé Madame Dorval, une actrice alors très justement célèbre, mais dans le talent de laquelle n'entraient ni la distinction, ni l'élégance, ni la beauté; il l'avait épousée on n'a jamais su pourquoi. Dorval n'était pas femme à entraîner un homme au mariage par des résistances habiles et calculées. Une fois marié, tout en vivant bien ensemble, ils avaient l'un et l'autre conservé leur liberté complète absolument sur tous les points. Ils s'étaient mariés un jour comme deux amis se rencontrent, se disent :

— Si nous allions dîner ensemble au Café de Paris?

Revenons au *Cheval rouge*. Gozlan, qui en parle dans son livre sur Balzac, me cite particulièrement comme n'ayant pas eu une foi bien robuste dans l'association du *Cheval rouge*. En effet, ce fut le seul dîner auquel j'assistai; je reçus une ou deux convocations. En vain on m'annonça que du *Cheval rouge* les dîners, sans changer de nom, auraient lieu désormais aux *Vendanges de Bourgogne*, cabaret alors célèbre. Cela dura, assure Gozlan, pendant plusieurs années, et il ajoute : — Que produisit en fin de compte, cette fameuse société du *Cheval rouge* au bout de plusieurs années d'existence? Beaucoup de dîners, beaucoup d'articles écrits dans les journaux pour Balzac, sur Balzac, à l'éloge de Balzac, lequel Balzac n'écrivait rien du tout sur ses confrères « chevaux rouges » : elle ne conféra pas le moindre emploi, elle ne rapporta pas le moindre avantage aux autres membres : Balzac seul en profita.

Ajoutons : et n'en profita guère; en réalité, il n'en avait pas besoin.

Venons maintenant à ce qui nous brouilla.

Balzac avait tellement oublié la *Petite Revue parisienne*, qu'un jour on lui demanda, pour je ne sais quel recueil, un article littéraire; cet article était divisé en alinéas, les alinéas étaient séparés par de petites guêpes auxquelles ma figure servait de tête. Cette plaisanterie avait été ima-

ginée longtemps auparavant par je ne sais quel dessinateur ; c'était fort inoffensif ; mais ce qui l'était moins, c'était de voir répétées par Balzac quelques-unes des attaques dont les *Guêpes* avaient été l'objet de la part de divers carrés de papier se disant les « organes de l'opinion publique ». Ça débutait ainsi :

« Dix ou douze soldats ont levé la bannière de l'in-32 en imitant l'inventeur, dont l'invention consistait à tâcher d'avoir de l'esprit tous les mois ; ce fut une épidémie, etc. »

Je répondis dans les *Guêpes :*

« Ce n'est pas une douzaine, mais plus de deux douzaines d'in-32 qui ont surgi après les *Guêpes* et à leur imitation ; le second de ces in-32 était fait par M. de Balzac, qui n'a pu en faire que trois ; à M. de Balzac, si bien doué sous tant d'autres rapports, il manquait plusieurs choses pour pouvoir faire des *Guêpes.*

» Les *Guêpes* ont dit hautement tout ce qu'elles ont cru la vérité sur tout et sur tous ; elles n'ont jamais hésité à rectifier de leur plein gré, *sponte sua*, les quelques erreurs dans lesquelles il a pu leur arriver de tomber ; mais rien ne les a fait reculer quand elles ont cru soutenir ce qui était juste et vrai.

» A une époque où le directeur de la *Revue de Paris,* plaidant contre M. de Balzac, pria la plupart des écrivains contemporains de signer un avis con-

traire à M. de Balzac, *seul* l'auteur des *Guêpes* refusa sa signature et se brouilla ainsi avec la *Revue*. M. de Balzac fit donc, sous le nom de *Petite Revue parisienne* une imitation des *Guêpes*, dans des conditions très singulières qu'il ne me convient de rappeler qu'à lui; mais, comme je l'ai dit, il manqua à M. de Balzac plusieurs choses pour réussir. La fin prématurée de la *Petite Revue parisienne* peut en faire soupçonner quelques-unes ; voici quelle fut cette fin.

» M. Roger de Beauvoir, attaqué violemment dans le deuxième numéro de la *Revue*, envoya deux amis à M. de Balzac ; deux amis de M. de Balzac s'engagèrent pour lui à une rectification dans le prochain numéro, qui était le troisième. Ce numéro parut sans la rectification exigée et promise ; les amis de M. de Beauvoir revinrent à la charge et demandèrent cette fois une réparation ; les amis de M. de Balzac refusèrent de l'assister après son manque de parole. Deux autres témoins s'engagèrent à une rectification formelle dans le prochain numéro ; il n'y eut pas de prochain numéro : la *Petite Revue* cessa de paraître. »

Cela dit, je profitai de la première occasion pour dire et exprimer mes sympathies et mon admiration pour l'auteur de si nombreux chefs-d'œuvre, et ces sentiments, qui étaient très sincères, se firent jour aussi souvent qu'avant notre brouille ; il faut dire que je ne prenais pas au tra-

gique le caractère de Balzac, que la représaille que j'avais cru devoir faire me suffisait, et que je ne conservais de son attaque gratuite pas même de la mauvaise humeur; lui, au contraire, fut tout à fait fâché contre moi, au point que, quand nous nous rencontrions dehors ou dans le monde, il ne regardait jamais de mon côté, et que je dis à un de nos amis commun : — Ça me chagrine que Balzac se prive ainsi de toute la portion de l'univers qui est derrière moi; il y perd peut-être de précieuses observations, et nous quelque beau roman.

Un jour, nous soupions chez la comtesse Merlin; le hasard m'avait placé entre la belle-fille de la comtesse et Balzac; vers le milieu du souper, elle me dit à demi-voix :

— Comment se fait-il que vous n'ayez pas échangé un mot avec Balzac ?

— J'en gémis, lui dis-je; mais il ne me pardonne pas un mauvais tour qu'il m'a joué, et, si je lui parlais, il ne me répondrait pas.

— C'est impossible.

— Vous allez voir.

Balzac avait devant lui une carafe de je ne sais quel vin; je prends un verre, et, me tournant vers lui de mon air le plus aimable et de ma voix la plus douce, je lui dis, en tendant mon verre :

— Donne-moi à boire, je te prie.

— Non, me dit-il brusquement, je ne te donnerai pas à boire; tu as déjà trop bu.

C'est cependant chez la comtesse que nous nous réconciliâmes un peu plus tard.

C'était une bien charmante femme que madame Merlin ; très belle, spirituelle, douée d'une voix admirable cultivée par des études sérieuses, elle avait réuni autour d'elle la société la plus variée et la plus heureuse ; il y aurait bien d'autres épithètes à ajouter ; mais je suis forcé de m'en abstenir, à cause de la modestie qu'on est convenu de faire semblant d'avoir, parce qu'il m'en reviendrait une part, vu que j'étais chez elle assez assidu. Elle donnait, à des jours fixes et très rapprochés, d'excellents soupers où ses amis avaient toujours leurs couverts mis, fussent-ils six mois sans venir.

Il arrive souvent dans le monde qu'après avoir cessé quelque temps, pour des raisons quelconques ou sans raison, de fréquenter une maison, on retarde plus d'une fois le moment d'y retourner, parce qu'on craint des reproches ou un ton piqué ; il n'y avait rien de pareil à appréhender chez madame Merlin ; il est vrai qu'elle était fort entourée, fort aimée, et que l'absence d'un ami, fût-elle prolongée, ne l'aurait pas condamnée à la solitude ; le plus souvent, quand on revenait après un intervalle plus ou moins long, elle vous accueillait comme si vous étiez venu la veille, et, si l'on essayait une excuse, une explication, elle vous interrompait en disant : — Vous n'avez eu tort que

si vous vous êtes plus ennuyé que vous n'eussiez fait ici.

Une des causes de la faveur dont je jouissais auprès d'elle était, elle le disait souvent, que j'étais le seul homme de sa connaissance qui n'eût pas peur de son amie madame Gay; si je continue à écrire ces souvenirs, nous verrons plus tard en quoi cela était héroïque et pouvait exciter une certaine admiration.

Un soir, chez elle, Balzac jouait au whist, je crois, un jeu qui se joue à quatre; il avait cette spirituelle et terrible madame Gay pour partenaire, et elle ne plaisantait pas au jeu. Balzac était tourmenté d'un désir ou d'un besoin de prendre l'air, et, après une assez longue résistance, il se décida à céder, regarda autour de lui avec anxiété, m'appela et me dit : — Tiens-moi mes cartes ! — Et il sortit. — J'espère que vous n'allez pas jouer, dit madame Gay un peu aigrement. — Je serais bien embarrassé, répondis-je; je ne sais même pas à quoi vous jouez ; Balzac m'a dit de tenir ses cartes, et j'espère avec de l'application m'en acquitter convenablement ; c'est déjà beaucoup. Il rentra, reprit son jeu; notre brouille était finie. Beaucoup plus tard, dans un de ses derniers ouvrages, *les Parents pauvres,* il cita entre les musiciens célèbres de ce temps-là mon père Henry Karr, que je venais d'avoir la douleur de perdre; j'en fus très touché, et on pourrait lire dans les vieilles *Guêpes :* « Je

remercie bien sincèrement Balzac de s'être rappelé le nom de mon cher père, en citant un certain nombre de célèbres musiciens allemands. Avoir son nom placé dans un des plus beaux livres de M. de Balzac, c'est avoir une glorieuse épitaphe. »

Je n'exagère rien en disant que *les Parents pauvres* (*la Cousine Bette* et *le Cousin Pons*), étaient un des plus beaux livres de Balzac ; on ne peut les lire sans éprouver d'amers regrets ; en effet, c'est en pleine sève, en pleine vigueur, au sommet de son talent, que ce grand écrivain a été enlevé.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE

Pages

Coulommiers. — Typog. PAUL BRODARD.

NOUVEAUX OUVRAGES EN VENTE

Format in-8°.

	f. c.
H. DE BALZAC	
ŒUVRES COMPLÈTES, tome XXIV et dernier. — CORRESPONDANCE....	7 50
LE FEU DUC DE BROGLIE	
LE LIBRE ÉCHANGE ET L'IMPOT. 1 vol.	7 50
VICOMTE D'HAUSSONVILLE	
L'ENFANCE A PARIS. 1 vol..........	7 50
ERNEST HAVET	
LE CHRISTIANISME ET SES ORIGINES, tome III. 1 vol..................	7 50
VICTOR HUGO	
LE PAPE. 1 vol....................	4 »
LA PITIÉ SUPRÊME. 1 vol..........	4 »
A. DE LAMARTINE	
SAÜL. 1 vol........................	4 »
CHARLES DE LOVENJOUL	
HISTOIRE DES ŒUVRES DE BALZAC, 1 vol...........................	7 50
MERLE D'AUBIGNÉ	
HISTOIRE DE LA RÉFORMATION AU TEMPS DE LUTHER. 5 vol........	37 50
ERNEST RENAN	
L'ÉGLISE CHRÉTIENNE. 1 vol........	7 50
ROTHAN	
LA POLITIQUE FRANÇAISE EN 1866. 1 vol..........................	7 50
THIERS	
DISCOURS PARLEMENTAIRES. T. I à III.	22 50

Format gr. in-18 à 3 fr. 50 c. le volume.

	vol.
ÉMILE AUGIER	
THÉATRE COMPLET......................	6
ŒUVRES DIVERSES......................	1
J. AUTRAN	
SONNETS CAPRICIEUX..................	1
H. DE BALZAC	
CORRESPONDANCE......................	2
***	
INCONSOLÉE..........................	1
G. BARILLON	
UN DRAME EN AMÉRIQUE..............	2
HECTOR BERLIOZ	
CORRESPONDANCE INÉDITE.............	1
LOUIS BLANC	
DIX ANS DE L'HISTOIRE D'ANGLETERRE. T. I et II.........................	2
DUC DE BROGLIE	
LE SECRET DU ROI....................	2
ÉMILE BURNOUF	
LE CATHOLICISME CONTEMPORAIN.......	1
EDOUARD CADOL	
LA GRANDE VIE.......................	1
P. DE CASTELLANE	
SOUV. DE LA VIE MILITAIRE EN AFRIQUE.	1
H. CAUVAIN	
AMOURS BIZARRES.....................	1
CHUT!!	
SHOCKING!...........................	1
CUVILLIER-FLEURY	
POSTHUMES ET REVENANTS.............	1
E. DIDIER	
LA PETITE PRINCESSE.................	1
X. DOUDAN	
LETTRES.............................	4
A. DUMAS FILS	
ENTR'ACTES..........................	3
O. FEUILLET	
LE JOURNAL D'UNE FEMME..............	1
COMTE D'HAUSSONVILLE	
SOUVENIRS ET MÉLANGES...............	1
ARSÈNE HOUSSAYE	
DES DESTINÉES DE L'AME..............	1
HISTOIRES ROMANESQUES...............	1
VICTOR HUGO	
L'ART D'ÊTRE GRAND-PÈRE.............	1
LÉGENDE DES SIÈCLES.................	2
EUGÈNE LABICHE	
THÉATRE COMPLET.....................	9
JULIETTE LAMBER	
GRECQUE.............................	1
L. DE LOMÉNIE	
ESQUISSES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES.	1
MICHELET	
INTRODUCTION A L'HISTOIRE UNIVERSELLE	1
J. NORIAC	
LE CHEVALIER DE CERNY...............	1
LA COMTESSE DE BRUGES...............	1
LA FALAISE D'HOULGATE...............	1
A. DE PONTMARTIN	
NOUVEAUX SAMEDIS. Tome XVII........	1
VICOMTE RICHARD (O'MONROY)	
LE CAPITAINE PARABÈRE...............	1
M[r] MARS ET M[e] VÉNUS.............	1
C. A. SAINTE-BEUVE	
CORRESPONDANCE......................	2
SAYGÉ	
MÉMOIRES DE TANTE GERTRUDE.........	1
E. TEXIER ET LE SENNE	
DELBURQ ET C[ie]....................	1
MÉMOIRES DE CENDRILLON.............	1
LOUIS ULBACH	
L'ENFANT DE LA MORTE................	1
JUAN VALERA	
RÉCITS ANDALOUS.....................	1

Paris. — Imprimerie Dumoutet, 3, rue Auber





